

GEO HISTOIRE

H O R S - S É R I E

Août-septembre 2021

MAYAS, INCAS, AZTÈQUES...

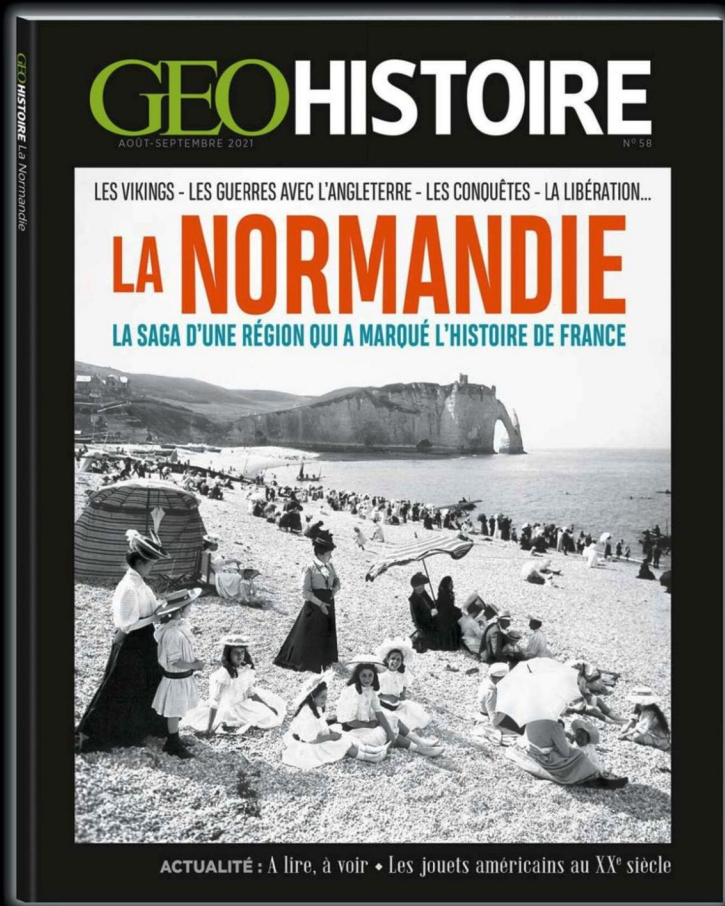


BEL 10,90 € - CH 15 CHF - CAN 14,99 CAD - D 13 € - LUX 10,90 € - Port. cont. 10,90 € - DOM Bataui 9,90 € - Maroc 109 MAD - Tunisie 30 TND - Zone CFP Bataui 1 600 XPF

L'HISTOIRE DES EMPIRES PRÉCOLOMBIENS
LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES



Des conquêtes vikings au débarquement des Alliés,
découvrez comment la Normandie
a façonné l'Histoire de France



Toute la presse est sur
prismaSHOP.fr

GEO, À LA RENCONTRE DU MONDE

CES CIVILISATIONS NOUS PARLENT ENCORE...

Qui a dévoré, enfant, les aventures de Tintin dans les Andes ou, plus tard, celles du colonel Fawcett en quête de la cité «Z», sait le mystère et la magie que recèlent les antiques civilisations sud-américaines. D'autant plus fascinantes qu'elles semblent, pour certaines, avoir disparu – et parfois brusquement – de la surface du globe, englouties par une faille spatio-temporelle. Quand elles ne furent pas, plus simplement, comme le rappela l'ethnologue Jacques Soustelle, évoquant l'Amérique centrale, «assassinées par des émissaires venus d'un autre monde». Entendez les Européens, avec caravelles, canons, mousquets, chevaux et foi conquérante. Dans cette vaste région (les actuels Etats du Guatemala, Mexique, Salvador, Belize et Honduras), cette fascination n'est pas nouvelle : il suffit ainsi de mettre ses pas dans ceux d'Alfred Mausley, sujet de sa Très Gracieuse Majesté, pour l'entrevoir. Entre 1882 et 1894, cet extravagant aventurier n'aura eu en effet de cesse de photographier avec ses plaques de verre et sa poudre de magnésium les cités mayas enfouies dans la jungle. Mais aussi d'accumuler les moulages de pétroglyphes et de remplir ses carnets de croquis. Car il le savait : ici, chaque élément architectural faisait signe, chaque monument procédait d'un ensemble complexe de symboles astronomiques et sacrés. On lui doit ainsi d'émouvants clichés (voir p. 118) où, tour à tour, les sites de Palenque, de Chichén Itzá ou de Quiriguá reviennent à la vie, inquiétants et rongés, échappés de leur songe végétal. Rescapés.

Aujourd'hui, les archéologues du monde entier sont plus que jamais sur le terrain (voir p. 130). Et ils ont fort à faire. Les recherches sur les Incas se multiplient en Equateur, au Pérou, en Bolivie et au Chili. Des drones ont ainsi dévoilé des visages nazcas (une civilisation pré-inca), la sismologie a révélé les vraies raisons de l'implantation du Machu Picchu. Bref, à l'aide de la cartographie numérique, des lasers high-tech, des modélisations en 3D et des études spectrographiques, la science avance à grands pas en dissipant les brumes de l'Histoire. D'un coup, un bas-relief, une stèle parlent, et l'ancien monde fait l'actualité. Ainsi, par exemple, a-t-on pu rendre à Tikal ses monuments périphériques mayas, à Chichén Itzá ses pyramides emboîtées comme autant de poupées russes, et le long de la rivière Mopan, au Belize, attribuer cette chambre funéraire au roi de Xunantunich... Mais le plus saisissant reste l'exploration de ce sanctuaire sous-marin, dans l'Etat de Quintana Roo, au Mexique : le plus grand réseau de galeries inondées connu, 347 kilomètres de long, avec des centaines de crânes prisonniers dans la roche calcaire, ceux de victimes immolées et précipitées jadis dans des cenotes (puits naturels). Eux aussi semblent raconter un peu du fracas et de la gloire qui ont fondé leur empire. Et ces mondes défunts, pas tout à fait perdus, continuent à nous interroger. ■

JEAN-LUC COATALEM,
RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

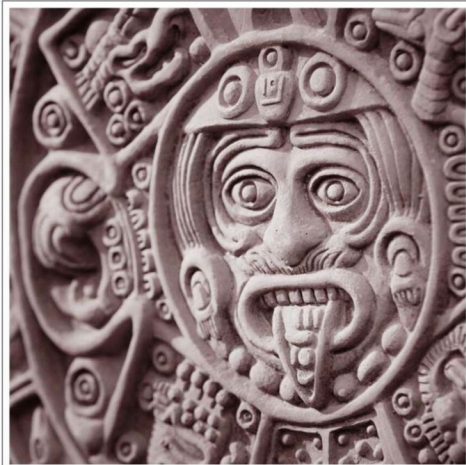



**6 PANORAMA : AU PLUS PRÈS
DES MONDES OUBLIÉS**

Mayas, Olmèques, Toltèques, Aztèques et Incas ont érigé de fabuleuses cités. Leurs vestiges racontent leur histoire.

**26 CHRONOLOGIE : IL ÉTAIT UNE FOIS
CINQ PEUPLES D'AMÉRIQUE**

Du II^e millénaire av. J.-C. au XVI^e siècle, leurs civilisations ont rayonné... jusqu'à l'arrivée des conquistadors.



LE MONDE MÉSO-AMÉRICAIN

30 UNE MOSAÏQUE D'EMPIRES SUCCESSIFS

De l'actuel Mexique au Honduras, divers peuples amérindiens ont fondé cités-Etats et royaumes.

**32 LES MAYAS, SEIGNEURS DE LA JUNGLE
ET MAÎTRES DU TEMPS**

Architecture, sciences, art, orfèvrerie... Leur âge d'or (600-800) fut éblouissant... mais aussi sanglant.

40 LES TOLTÈQUES : LE PEUPLE DU SILENCE

Leur civilisation, qui a connu son apogée de 900 à 1200, ne cesse d'interroger les spécialistes.

42 MEXICO, UNE CAPITALE IMPÉRIALE

Au XVI^e siècle, les Aztèques bâtirent la cité la plus puissante et terrifiante du monde préhispanique.

50 ILS VÉNÉRAIENT TOUS LE SERPENT À PLUMES

Figure majeure du panthéon précolombien, le dieu Quetzalcóatl s'est vu attribuer nombre de pouvoirs.

56 LE JADE, LA PIERRE AU POUVOIR DIVIN

Les peuples de la Més-Amérique l'utilisaient pour fabriquer bijoux, masques ou offrandes aux dieux.

LE MONDE INCA

68 UN PUISSANT EMPIRE AU CŒUR DES ANDES

L'Empire inca fut, aux XV^e et XVI^e siècles, le plus vaste de l'Amérique précolombienne. Il s'étalait sur 5 000 kilomètres, du nord au sud de la cordillère.

70 L'ÉNIGMATIQUE EMPREINTE DES MOCHICAS

De toutes les civilisations andines, elle fut celle qui a laissé le plus bel héritage aux Incas. Leurs pyramides et leur art ont fasciné les « fils du Soleil ».

**76 QUAND CUZCO ÉTAIT
LE «NOMBRIL DU MONDE»**

Perchée à 3 400 mètres d'altitude dans la cordillère, cette ville a incarné toutes les splendeurs de la société inca. Visite historique d'une capitale hors norme.

82 LES MAÎTRES DES ANDES

Tupac Yupanqui, Huayna Cápac, Huascar et Atahualpa ont bâti le plus grand empire de la cordillère. Portraits de ces quatre monarques ambitieux et cruels.

90 L'OR : LES DERNIERS FEUX DU DIEU-SOLEIL

Nombre d'objets faits du précieux métal ont été fondus par les conquistadors, mais il reste quelques rares témoignages du monde inca et de ses prédécesseurs.

S O M M A I R E



LA CONQUÊTE ESPAGNOLE

104 LE FRACAS DE DEUX CIVILISATIONS

Le 8 novembre 1519, Hernán Cortés vint à la rencontre de l'empereur Moctezuma II sur la route de Mexico-Tenochtitlán. Deux mondes que tout opposait entrèrent en collision.

112 168 HOMMES CONTRE UN EMPIRE

Emmenée par le conquistador Francisco Pizarro, une poignée d'Espagnols défia la dynastie inca. Il leur fallut moins de dix ans pour la mettre à genoux.

114 LA VARIOLE, L'ALLIÉE INESPÉRÉE DES ESPAGNOLS

Les conquistadors introduisirent et propagèrent, sans le vouloir, cette maladie virale qui décima les Amérindiens. Elle provoqua l'une des pires catastrophes sanitaires dans le Nouveau Monde.



LES DÉCOUVERTES

118 L'AVENTURIER DES TEMPLES MAYAS

L'Anglais Alfred Mauslay n'avait qu'une obsession : photographier les cités mayas enfouies dans la jungle pour en révéler la beauté. De 1882 à 1894, il a ramené de ses périples dans trois pays (Mexique, Guatemala, Honduras) des clichés spectaculaires.

124 L'HOMME QUI RÉVÉLA AU MONDE LE MACHU PICCHU

Hiram Bingham ne fut pas le tout premier à pénétrer dans la fabuleuse cité inca, au Pérou. Mais le chercheur américain a contribué, dans les années 1910, à en faire un site archéologique majeur.

130 LES DERNIÈRES RÉVÉLATIONS DE LA SCIENCE

Exploration par drones, cartographie numérique de cités enfouies, modélisation de pyramides en 3D... Les avancées technologiques favorisent d'étonnantes découvertes sur les civilisations précolombiennes.

Photos, de gauche à droite : Getty Images, Three Lions / Getty Images, Bridgeman Images, Patrick Aventurier/Gamma-Rapho/Getty Images.

En couverture : couteau de cérémonie pré-inca (culture chimú, 1000-1470), musée de l'Or du Pérou, Lima. Crédit photo : Bridgeman Images.

COBÁ

**Une pyramide sacrée
au-dessus de la
canopée tropicale**

Haut de 44 mètres, ce monument construit vers 500 est situé au sud du Mexique, dans l'Etat de Quintana Roo. Il illustre bien l'intégration de l'architecture maya dans le monde végétal. Pour l'élite maya, il était primordial que les pyramides de leurs cités surplombent la canopée. Un poste d'observation idéal en cas d'attaques ennemies ?

AU PLUS PRÈS DES MONDES OUBLIÉS

Du premier millénaire avant notre ère
au XVI^e siècle, Mayas, Olmèques, Tolteques,
Azèques et Incas ont érigé des cités
extraordinaires organisées autour de
pyramides et de temples. Mais ces édifices
n'ont pas encore révélé tous leurs secrets.





Silvaco Nolasco

MACHU PICCHU

**Les archéologues
cherchent encore
à comprendre
son rôle**

Le Machu Picchu («vieux pic» en quechua) a été bâti vers 1440, sous l'empereur inca Pachacutec, à plus de 2 000 mètres d'altitude. Abandonnée par ses 750 habitants peu avant l'invasion espagnole au XVI^e siècle, cette cité fut oubliée jusqu'à sa découverte en 1911. Les chercheurs n'ont toujours pas trouvé quelle était la fonction de cette citadelle.





Geddy Images / Shutterstock





MEXICO

Cet ossuaire aztèque aurait terrifié les conquistadors

A quelques mètres d'une cathédrale du XVI^e siècle (au fond, à droite) surgit une plateforme décorée d'ossements, vestige de la capitale des Aztèques, Tenochtitlán. Il s'agit d'un *tzompantli*, râtelier où étaient exposés les crânes des sacrifiés, des offrandes au dieu du Soleil et de la Guerre, Huitzilopochtli. C'était peut-être aussi un moyen d'impressionner les ennemis de l'empire.





TULA

**Sur ce parvis,
les Toltèques
procédaient à de
cruels sacrifices**

Il reste peu de traces de cette cité du X^e siècle située au nord de Mexico. Devant les fondations de l'un des temples, cette statue de pierre dédiée au dieu de la Pluie, appelée Chac Mool, représente un personnage énigmatique allongé sur le dos, tenant dans ses mains un réceptacle pour les offrandes. Le plus souvent, les prêtres y déposaient les cœurs des sacrifiés.

PALENQUE

Au cœur de la jungle, la splendeur du temple du Soleil

La cité du roi Pakal (615-683), dont le tombeau a été découvert ici en 1952, obéissait à un plan d'urbanisme rigoureux. De gauche à droite, le temple du Soleil, le temple XIV et celui de la Croix (dont on voit les escaliers au premier plan) avaient une fonction funéraire. Au fond, à droite, la résidence royale contrôlait la ville.





© 2010 N. M. S.



Foto: P. P. / P. P.



LA VENTA

**Qui était le
souverain olmèque
dont le visage a
été sculpté ici ?**

Considérée comme la première culture méso-américaine, la civilisation olmèque (1600-400 av. J.-C.) demeure un mystère pour les archéologues. Uniques témoins de sa grandeur, ces têtes colossales. Certaines, comme ici à La Venta, au Mexique, mesurent plus de 2 mètres de haut. Ces visages, représenteraient peut-être ceux de souverains inconnus.



© J. L. L.



MORAY

Avec ces terrasses, les Incas optimisaient chaque parcelle

Ces cercles concentriques témoignent du génie inca au XVI^e siècle. Chacun des anneaux permettait de cultiver différentes plantes selon la profondeur et la position des terrasses. Ce champ très particulier, où poussaient des pommes de terre, du quinoa, du maïs et des feuilles de coca, stupéfia les conquérants. Aujourd'hui, ce lieu est toujours utilisé pour des expérimentations agricoles.



Brian Syam / Alamy Stock Photo / Herms.fr



CHAVIN

**On y vénérât les
figures du
jaguar, du condor
et du serpent**

La cité de Chavín de Huantar, perchée à 3 180 mètres d'altitude au nord du Pérou, était un centre religieux où les prêtres vénéraient une étrange divinité dont on voit ici le visage, mi-félin mi-homme. Matrice des cultures andines, la société chavín (1200-300 av. J.-C.) transmit à travers les montagnes le culte animalier du jaguar, du condor et du serpent. Des représentations sacrées reprises par les Incas au XIII^e siècle.





CHICHÉN ITZÁ

Au pied des escaliers défilaient les guerriers mayas

A la fin du X^e siècle, la métropole maya (située dans l'actuel Yucatán, au Mexique), accueillait des Tolèques qui érigèrent de nouveaux monuments de type militaire, comme ce temple des Guerriers. Les colonnes en contre-bas sont les vestiges d'une salle de 46 mètres de long et 12 mètres de large, qui faisait corps avec l'ensemble. A quoi servait-elle ? Les spécialistes n'ont toujours pas trouvé la réponse.

TITICACA

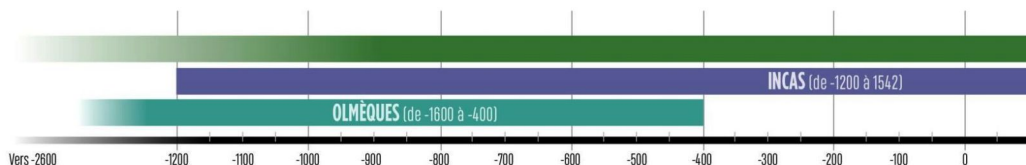
**De ce lac aurait
surgi Viracocha,
le dieu-créateur
des Incas**

Cette mer intérieure, frontière entre la Bolivie et le Pérou, est parsemée d'îles. Parmi elles, Taquile et son arche de pierres. Durant le premier millénaire avant notre ère y vivait la tribu des Uros, qui seraient peut-être à l'origine du peuple inca. D'après la légende locale, le premier dieu, Viracocha, serait sorti des eaux bleues du lac pour créer le monde.





Joan-Pierre Dugas / Normadr



IL ÉTAIT UNE FOIS... CINQ

2000 av. J.-C.

Apparition des premiers villages d'agriculteurs mayas situés sur les basses terres, dans l'actuel Belize.

Vers 1200 av. J.-C.

Développement de la première civilisation pré-inca, dite chavin, sur les plateaux au nord de l'actuel Pérou. Son orfèvrerie rayonne dans les Andes jusqu'à 300 av. J.-C. Au sud de l'actuelle Colombie, apparition de villages d'agriculteurs et d'artisans.

1000 av. J.-C.

Age d'or de la civilisation olmèque marquée par la fondation de cités, telles La Venta et San Lorenzo, autour du golfe du Mexique, et par une intensification des échanges commerciaux avec les Mayas.

700 av. J.-C.

Début de la période dite de «Zacatenco» où la culture olmèque, pour des raisons encore inexplicables, est en déclin avant de disparaître trois siècles plus tard.

500 av. J.-C.

à 700 apr. J.-C.

Forte urbanisation dans la région andine avec l'apparition des Paracas puis des Nazcas sur la côte pacifique sud, et des Pucaras sur l'Altiplano. Sur la côte nord-péruvienne, les Mochicas forgent un puissant Etat qui inspirera l'Empire inca.

300 av. J.-C.

Multiplication de cités-Etats dans la jungle du Petén, située dans l'actuel Guatemala. Des sites mayas comme El Mirador, Nakbe ou encore Tikal font office de centres politiques et religieux.

431

Début de la dynastie maya de Palenque dans l'actuel Chiapas, au Mexique.

600-800

Apogée de la civilisation maya à Tikal (Guatemala), Copán (Honduras) et Palenque (Mexique).

615-683

Règne de Pakal I^{er}, le plus célèbre roi de la cité-Etat maya de Palenque.

800

Apogée de l'Empire huari sur tout le territoire de l'actuel Pérou. Ce peuple militaire et religieux, qui gouverne depuis la cité d'Ayacucho, est menacé par l'empire de Tiahuanaco, qui domine la région du lac Titicaca (dans l'actuelle Bolivie).

900

Sédentarisation des Tolèques autour de leur capitale, Tula, dans l'actuel Mexique.

900

Abandon de nombreuses cités mayas dans les plaines du Sud (situées dans les actuels Mexique et Guatemala).

980

Arrivée des Toltèques dans le Yucatán (Mexique). Ils fusionnent leur civilisation avec celle des Mayas.

987

Début de la période post-classique maya à Chichén Itzá (Mexique). Elle s'étend par la suite à Uxmal, dans le Yucatán.

1000

Edification des premières pyramides et temples dans la cité maya de Chichén Itzá (dans l'actuel Mexique).

1000

Déclin des empires de Tiahuanaco et Huari. Le royaume des Chimús, dans l'actuel Pérou, fait bâtir une cité de 20 km², Chan Chan, considérée comme la plus grande cité précolombienne.

1200

Après le saccage de sa capitale, Tula, par des tribus venues du nord de l'actuel Mexique, la civilisation tolèque s'effondre soudainement.

1200

Les Mayas fondent leur capitale à Mayapán (Yucatán).

1200 à 1300

Manco Cápac, premier souverain inca, né – d'après la légende – sur les rives du lac Titicaca, fonde Cuzco pour en faire la capitale de son territoire. Les deux monarques suivants, Sinchi Roca et Lloque Yupan, soumettent des petits royaumes indépendants.

1250

Abandon de Chichén Itzá.

1300 à 1400

L'Empire inca renforce sa présence dans toute la vallée de Cuzco avec quatre souverains semi-légendaires : Mayta Cápac, Cápac Yupanqui, Inca Roca et Yahuar Huácac.

1325

Fondation de Mexico-Tenochtitlán sur une île du lac Texcoco par les Aztèques.

1376

Acamapichtli devient le premier souverain aztèque.

1400-1438

Règne de Viracocha Inca. Maître de la vallée de Cuzco, il entame une période d'expansion dans la cordillère. En 1438, il connaît cependant une cinglante défaite contre un de ses peuples, les Chancas.

MAYAS (de -2600 à 1546)

TOLTEQUES (de 900 à 1200)

AZTÈQUES (de 1200 à 1525)

PEUPLES D'AMÉRIQUE

1427-1440

Règne d'Itzcoatl, quatrième souverain des Aztèques.

1428

Les Aztèques s'allient aux peuples de la vallée de Mexico. Début de leur empire.

1348-1471

Avec Pachacutec, le premier à se faire appeler le « fils du Soleil », les Incas sont à la tête d'un vaste territoire. Son règne voit la construction de plusieurs temples et palais à Cuzco, ainsi que la cité de Machu Picchu.

1440-1469

Règne de Moctezuma I^{er}. L'Empire aztèque s'étend du golfe du Mexique à la côte du Pacifique.

1441

Effondrement de Mayapán, capitale des Mayas.

1471-1493

Tupac Yupanqui, fils de Pachacutec, étend l'Empire inca jusqu'à l'actuel Equateur et pénètre jusqu'au río Maure, dans l'actuel Chili. Il fait construire l'imposante forteresse de Sacsayhuaman pour protéger Cuzco d'éventuelles invasions.

1482

Épidémie meurtrière de fièvre jaune dans l'Empire maya.

1493-1526

Sous le règne inca de Huayna Cápac, l'empire est à l'apogée de son expansion territoriale : 900 000 km², de la Colombie au Chili.

1502

Premier contact entre les Mayas et Christophe Colomb à Guanaja (Honduras).

1502-1520

Règne de Moctezuma II. Les peuples de la vallée de Mexico se rebellent contre les Aztèques.

1517-1541

Conquête du Guatemala et du Yucatán par les Espagnols.

1519

Le 21 avril, Hernán Cortés et ses hommes débarquent à San Juan de Ulua (Mexique).

1521

Le 13 août, chute de Mexico-Tenochtitlán. Fin de l'Empire aztèque.

1525

Exécution de Cuauhtémoc, dernier empereur aztèque.

1527

Les conquistadors Francisco Pizarro et Diego de Almagro établissent un premier contact avec les Incas à Tumbes.

1528

L'empereur Huayna Cápac meurt de la variole, maladie virale introduite sur le territoire par les Européens. Son décès déclenche une guerre de succession entre ses deux fils, Atahualpa et Huascar.

1529

Pizarro rentre en Espagne pour demander à Charles Quint de financer une nouvelle expédition chez les Incas. Un an plus tard, l'empereur lui ordonne de conquérir cet empire du Nouveau Monde.

1531-1532

Pizarro et Almagro débarquent à Tumbes à la tête d'une expédition de 168 hommes. Les Espagnols profitent de la guerre civile au sein de l'empire pour faire alliance avec quatre royaumes (huanca, chanca, canari et chachapoya).

16 novembre 1532

Piégé par Pizarro, l'empereur Atahualpa est capturé par les Espagnols dans la ville de Cajamarca.

26 juillet 1533

Pizarro fait condamner à mort Atahualpa. Il est étranglé dans sa cellule après avoir été converti de force au christianisme.

15 novembre 1533

Prise de Cuzco par Pizarro qui place à la tête de l'empire Manco Inca, un noble de la cité.

18 janvier 1535

Pizarro fonde la Ciudad de los Reyes, la Cité des rois, qui deviendra la ville de Lima.

1536

Profitant de dissensions entre Pizarro et Almagro, Manco Inca, autoproclamé Manco Cápac II, occupe la forteresse d'Ollantaytambo et assiège Cuzco. Vaincu, l'empereur se réfugie à Vilcabamba, site montagneux péruvien.

1538

Pizarro fait exécuter Almagro qui revendiquait le titre de gouverneur de Cuzco.

26 juin 1541

Assassinat de Pizarro, dans sa demeure, par le fils d'Almagro. Devenu maître de Cuzco, ce dernier est défait un an plus tard par l'armée de Vaca de Castro, ancien allié de Pizarro.

1542

Afin de mettre un terme aux querelles entre conquistadors, l'Espagne crée la vice-royauté du Pérou. Cette colonie s'étend de l'isthme de Panama à la Patagonie.

1546

Ultime révolte maya contre les Espagnols dans le Yucatán. Fin de cette civilisation.



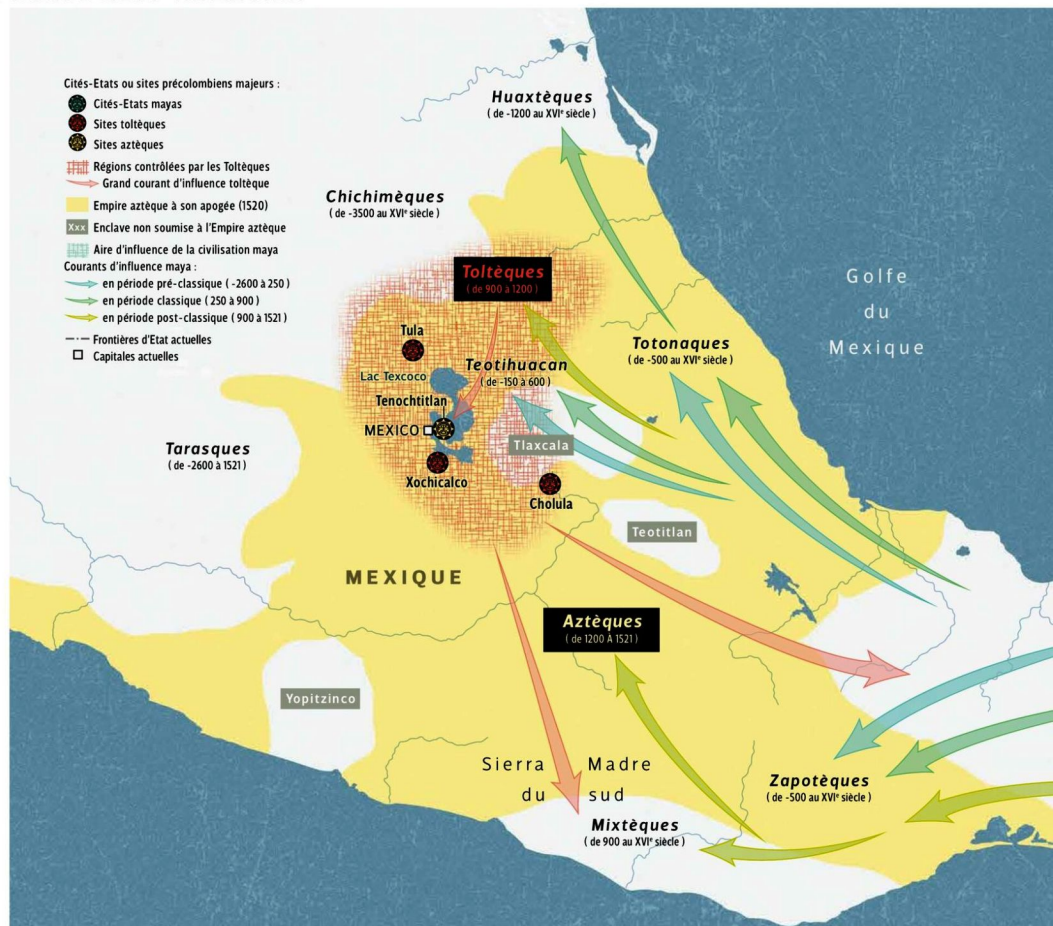
Tonatiuh, dieu du Soleil, sculpté sur un calendrier aztèque. Une représentation déjà utilisée par les Mayas et les Olmèques.

Geddy Images

ILS SONT LES PLUS ANCIENS AMÉRINDIENS CONNUS.
DU III^E MILLÉNAIRE AVANT NOTRE ÈRE AU XVI^E SIÈCLE,
MAYAS, OLMÈQUES, TOLTÈQUES ET AZTÈQUES ONT
CONSTITUÉ UNE SUCCESSION DE PEUPLES GUERRIERS
DONT LES TERRITOIRES ALLAIENT DU MEXIQUE JUS-
QU'AU SALVADOR. ENTRE CONFLITS ET SACRIFICES

LE MONDE MÉSO-AMÉRICAIN

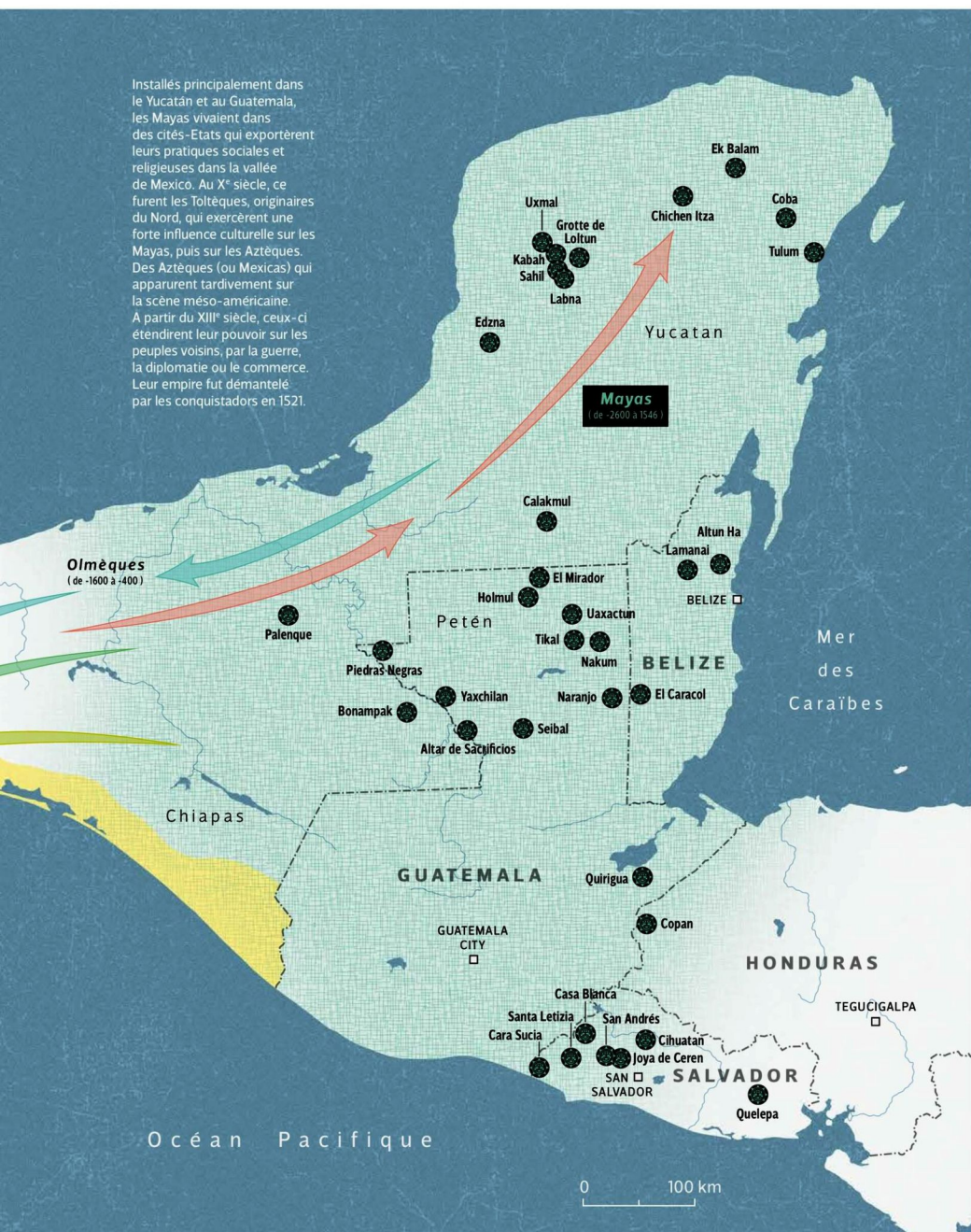
HUMAINS, ILS ONT FAIT COULER LE SANG AU NOM
D'UN DIEU COMMUN : QUETZALCÓATL. LE SERPENT À
PLUMES, DONT L'ÉNIGMATIQUE VISAGE ORNAIT LES
TEMPLES DE LA CITÉ MAYA DE PALENQUE OU DE
TENOCHTITLÁN, CAPITALE DES AZTÈQUES, HANTE
TOUJOURS CES SITES D'UNE ENVOÛTANTE BEAUTÉ.



UNE MOSAÏQUE D'EMPIRES SUCCESSIFS

Du troisième millénaire avant notre ère jusqu'à l'arrivée des Espagnols au XVI^e siècle, de nombreuses civilisations occupèrent la Més-Amérique, aire géographique qui s'étendait du centre de l'actuel Mexique à l'ouest du Honduras.

Installés principalement dans le Yucatán et au Guatemala, les Mayas vivaient dans des cités-Etats qui exportèrent leurs pratiques sociales et religieuses dans la vallée de Mexico. Au X^e siècle, ce furent les Toltèques, originaires du Nord, qui exercèrent une forte influence culturelle sur les Mayas, puis sur les Aztèques. Des Aztèques (ou Mexicas) qui apparurent tardivement sur la scène méso-américaine. À partir du XIII^e siècle, ceux-ci étendirent leur pouvoir sur les peuples voisins, par la guerre, la diplomatie ou le commerce. Leur empire fut démantelé par les conquistadors en 1521.

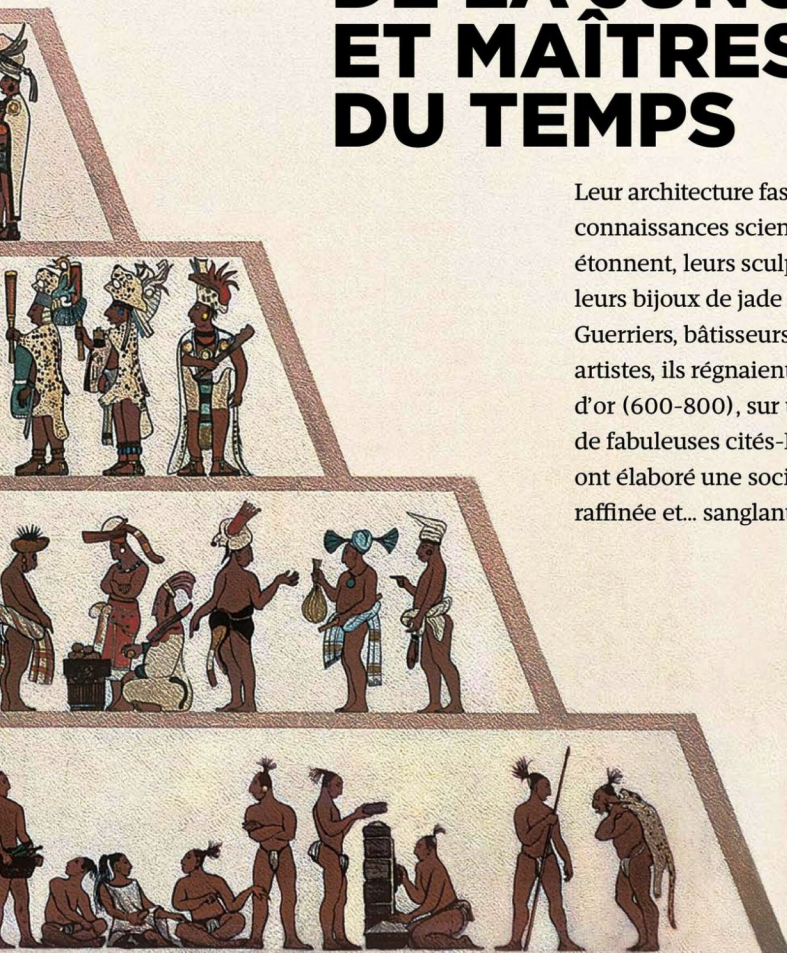




Reconstitué à partir de fresques découvertes à Bonampak, un ancien site maya du Chiapas (Mexique), ce tableau en forme de pyramide illustre l'organisation sociale très hiérarchisée des Mayas, depuis le roi, au sommet, jusqu'au peuple, à la base.

LES MAYAS, **SEIGNEURS DE LA JUNGLE ET MAÎTRES DU TEMPS**

Leur architecture fascine, leurs connaissances scientifiques étonnent, leurs sculptures et leurs bijoux de jade éblouissent. Guerriers, bâtisseurs, astronomes, artistes, ils régnaient, à leur âge d'or (600-800), sur une myriade de fabuleuses cités-Etats. Et ont élaboré une société à la fois raffinée et... sanglante.





SELON LA LÉGENDE, QUETZALCÓATL, LE DIEU-SERPENT, S'EST REFUGIÉ ICI

Impressionné par les gueules menaçantes des serpents aux pieds des escaliers, l'artiste britannique Frederick Catherwood a dessiné le Castillo de Chichén Itzá avec une exactitude remarquable, en 1843.

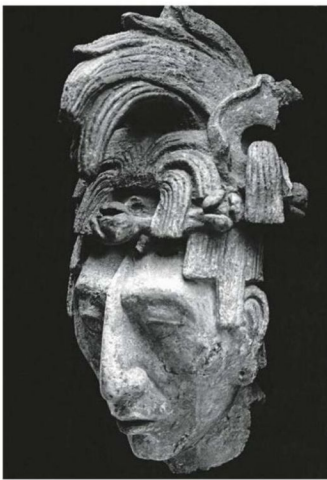


Ang. images

L'histoire des peuples mayas a de quoi donner le tournis. Elle s'étend sur plus de 4 000 ans et s'inscrit dans un vaste territoire qui comprend les États actuels du Guatemala et du Belize, une partie du Honduras et du Salvador, et les États du sud du Mexique. Dans cette région méridionale de la Més-Amérique, les Mayas ont construit tant de cités – une étude réalisée par des chercheurs américains en 2005 a répertorié plus de 4 400 sites – qu'à ce jour, aucune liste complète n'a pu être dressée. Brillante et plurimillénaire, cette civilisation s'est pourtant soudain évanouie, sans aucune explication satisfaisante. Le mystérieux effondrement de ce monde, que tente d'élucider l'anthropologue américain Arthur Demarest dans une étude passionnante (*Les Mayas*, éd. Tallandier, 2004), explique que les conquistadors espagnols, surgissant à l'apogée de l'empire mexicain aztèque voisin, ont négligé cette civilisation bien antérieure et alors en pleine déliquescence dans les forêts de l'Amérique centrale.

C'est beaucoup plus tard, vers 1840, en parcourant la péninsule du Yucatán et le Chiapas, au sud du Mexique, puis en explorant les forêts du Guatemala et du Honduras, qu'un diplomate américain, John Lloyd Stephens (1805-1852), et l'artiste anglais Frederik Catherwood (1799-1854), découvrirent d'ensorcelants vestiges. Ils révélèrent alors au monde des pyramides, des palais et des temples qui semblaient reproduire dans la pierre l'exubérance de la forêt tropicale. Au contraire de la géométrie spatiale, plutôt horizontale, à laquelle obéissent les monuments aztèques du Mexique central, l'architecture maya se projette vers le haut. Elle monte à l'assaut du ciel dans une profusion d'ornements qui n'a rien de gratuit. Comme allaient peu à peu le démontrer plusieurs générations d'archéologues et d'épigraphistes, chaque élément est un signe, chaque monument un ensemble de symboles astronomiques et sacrés qui reflètent la complexité d'une religion, d'une métaphysique – et de la société dont elles sont l'expression.

MOURIR POUR LE SOLEIL : UN HONNEUR POUR LES GUERRIERS



Ce buste de combattant, avec sa coiffe de plumes sophistiquée, a été retrouvé à Palenque (Mexique), l'un des sites mayas les plus impressionnants.

Les Mayas n'ont jamais connu l'unité politique. Leur âge d'or, qui s'étend de 600 à 800, voit s'épanouir une galaxie de cités-États rivales, tantôt alliées, tantôt en guerre. L'hégémonie des unes succède à celle des autres, ainsi sur plus de cinq cents ans. Elles ont pour nom Tikal au Guatemala, Copán au Honduras, Palenque au Chiapas, Uxmal et Chichén Itzá dans le Yucatán – pour ne nommer que quelques-unes des

principales. Leur économie de subsistance les contraint dans un périmètre qui ne dépasse guère 20 ou 30 kilomètres. L'explication en est simple : les Mayas ne connaissent pas la roue, ni les animaux de traits. Leurs villes sont bâties non sur un plan d'avenues et de rues, mais autour de terrasses artificielles, sur lesquelles s'élèvent les pyramides, les bâtiments publics, les demeures des nobles. Les habitations du peuple, en chaume, boue et bois, se dispersent dans les clairières taillées à main d'homme, près des champs de maïs, entre les jardins, les cultures en terrasses, les potagers, les jachères et la jungle elle-même. Seuls ont subsisté, bien sûr, les édifices en pierre, malgré mille ans de pluie torrentielle, l'assaut des lianes et l'oppression des arbres.

L'ethnologue français Jacques Soustelle (1912-1990) évoque dans *Les Quatre Soleils* (éd. Plon, 1967) sa visite, à Palenque, d'une de ces pyramides. Du sommet à la plate-forme, il descend, par un étroit escalier intérieur, les 23 mètres du monument, pénètre dans une crypte où sont représentés neuf dieux aux vêtements luxueux – les neuf divinités du monde souterrain appelé «Xibalba» par les Mayas – montant la garde autour d'un sarcophage orné d'admirables bas-reliefs. Celui-ci contient le squelette d'un «roi-prêtre inhumé avec ses bagues et son pectoral de jade, un masque de jade sur le visage. À côté du sarcophage avaient été posées deux têtes en stuc : visages de jeunes gens aux traits raffinés, couronnés de plumes et de fleurs, un sourire à peine esquissé sur les lèvres». Une date gravée sur la dalle, traduite par les épigraphistes, informe le visiteur que cette tombe a été scellée le 27 janvier 633... Ces temples et tombes somptueuses sont les seules à avoir subsisté.

Mais les archéologues savent que les Mayas entretenaient d'innombrables tombeaux domestiques. Ils multipliaient les rites adressés aux défunts considérés comme des médiateurs entre les puissances surnaturelles et les vivants. Leurs morts reposent tout près d'eux, le plus souvent sous le sol même de la maison.

Le cosmos maya, extrêmement élaboré, comporte vingt-deux niveaux, treize pour les dieux, neuf pour le monde souterrain

ou inframonde, chacun étant personnifié par une divinité. Entre les cieux et l'inframonde se développe le plan terrestre où vivent les hommes. L'univers entier est sacralisé. Les dieux revêtent de multiples aspects en fonction des quatre points cardinaux qui ont chacun leur couleur : rouge à l'est, noir à l'ouest, blanc au nord, jaune au sud. Ce n'est qu'en vertu d'un savoir astronomique et d'un calcul du temps extraordinairement sophistiqué que prêtres et souverains peuvent conduire les rites qui assureront l'abondance des récoltes, le bien-être des populations, la pérennité de leurs cités-Etats.

L'importance primordiale accordée au mouvement du soleil, de la lune et de la planète Vénus se retrouve dans le *Popol-Vuh*, l'un des rares codex mayas qui n'a pas été brûlé par les Espagnols. Il raconte le combat de deux jumeaux, Hunahpu et Xbalanque, contre les seigneurs de la nuit et les puissances souterraines. Ces deux héros descendent dans l'inframonde, périssent, renaissent miraculeusement, ce qui évoque le parcours nocturne du soleil avant sa renaissance en tant que soleil du matin, et le parcours parallèle de Vénus, étoile du soir puis étoile du matin.

À la tête de la cité-Etat règne le K'u-hul Ajaw, le «Divin Seigneur», qui, s'il intervient peu dans l'administration et l'économie, joue un rôle capital pour tout ce qui a trait au culte, à la cosmologie et à la place de l'homme dans l'univers. Notamment lorsque s'achève un cycle, un *katun*. Alors sont édifiés stèles et monuments. Un culte est pratiqué, centré sur le sacrifice de captifs ou sur les saignées royales : le souverain gravit les marches du temple et, avec l'aide de prêtres ou de membres de sa famille, lacère son sexe et d'autres parties de son corps, puis laisse le sang couler sur un papier d'écorce qu'on brûle ensuite pour que lui apparaisse, dans une transe enfumée, des images prophétiques.

De telles cérémonies sont minutieusement orchestrées, explique le mayaniste Arthur Demarest, afin qu'y participent des «centaines, si ce n'est des milliers de prêtres, d'assistants, de musiciens, de danseurs, de porteurs d'éventail et de nobles visiteurs venus d'autres centres». Ces rituels grandioses renforcent la cohésion des croyances, cimentent les alliances entre cités-Etats et affermissent le pouvoir idéologique du roi, c'est-à-dire «son rôle de chaman et d'axe de communication entre le peuple, le monde surnaturel, les forces du



Agenouillée devant son époux, le roi Bouclier Jaguar (647-742), la reine Xoc effectue une «saignée rituelle» en se passant une corde hérissée d'épines à travers la langue.

temps et les ancêtres». Son essence sacrée, le sang versé dans l'autosacrifice, constitue le lien physique entre tous ces éléments. Au point que l'attribut distinctif de la royauté maya n'est pas le sceptre ou la couronne, comme en Europe, mais la lame d'obsidienne, tranchante comme un rasoir, avec laquelle le roi fait couler son sang.

Autre rite spécifique dont on trouve d'impressionnants vestiges à Chichén Itzá, au nord du Yucatán : le jeu de balle. Les dimensions du stade (168 mètres de long pour 66 de large), son étrange caractère acoustique qui veut qu'en claquant des mains à droite on entende sept échos et neuf si on claque des mains à gauche – sept et neuf étant des chiffres magiques chez les Mayas – incitent à penser que le match était plus une cérémonie qu'un sport. Le jeu a lieu entre deux

grands murs latéraux avec des tribunes au-dessus et aux extrémités du terrain. Deux équipes, l'une représentant les forces de l'inframonde (symbolisées par des jaguars), l'autre les lumières (sous la forme d'aigles), se lancent une balle de caoutchouc pouvant peser plus de 3 kilos en essayant de la faire passer à travers des anneaux scellés dans les murs. On ne peut toucher la balle avec la main ou le pied. Les joueurs la lancent ou la reçoivent seulement avec les coudes, les genoux et les hanches. Au terme du match qui peut durer plus d'une journée, le chef de l'équipe gagnante peut avoir la tête tranchée par le chef de l'équipe perdante : pour les Mayas, c'est le suprême honneur, ce rite sanglant étant associé au culte de la fertilité. La tête est alors emparée dans le mur prévu à cet effet, juste à côté du stade. ●●●

POUR EUX, CHAQUE JOUR CORRESPONDAIT À UN DIEU

La façon de compter le temps des Mayas est comparable à celle de toutes les civilisations méso-américaines. Le temps maya est régi par deux calendriers, l'un, sacré, de 260 jours, l'autre, solaire, de 365 jours. Les deux fonctionnent en parallèle. Le temps chez les Mayas n'est pas linéaire mais évolue de façon concentrique. Cette circularité, la «roue du temps», lie le passé, le présent et l'avenir, les vivants aux morts.

Le Tzolkin : ce calendrier sacré de 260 jours se compose de 20 noms de jours, combinés avec des chiffres de 1 à 13. Il servait aux prêtres pour faire des prophéties, annoncer les jours fastes ou néfastes, ou trouver les noms des nouveau-nés (ci-contre, calendrier prophétique des années 1500).

Le Haab : basé sur le cycle solaire, ce calendrier de 365 jours était proche du nôtre. Il décompose une année en 18 mois de 20 jours. Chaque mois se termine par une période de 5 jours, qui était, pour les Mayas, une période critique, marquée par le danger, la mort et le mauvais sort.

Le Tzolkin et le Haab coïncidaient au terme d'un cycle de 18 980 jours, soit environ 52 années solaires. Cette période de 52 ans représentait pour le peuple maya l'équivalent d'un siècle pour nous. La fin de chaque cycle était particulièrement redoutée parce qu'il s'agissait d'une période où le monde pouvait prendre fin.



●●● Toujours à Chichén Itzá se dresse le majestueux «château» (*castillo* pour les Espagnols). Il s'agit d'un chef-d'œuvre de l'astro-architecture méso-américaine, une pyramide supportant un temple auquel on accède par quatre escaliers de 91 marches chacun, en tout 364 – donc 365 avec la plate-forme supérieure, ce qui représente les jours de l'année. Chaque façade de la pyramide comprend neuf étages à degrés que l'escalier divise en deux, formant ainsi dix-huit sections qui correspondent au nombre des mois mayas. L'orientation de la pyramide est telle qu'au moment précis des équinoxes de printemps et d'automne, le soleil frappe les arêtes de la pyramide d'une ombre qui fait croire que les grosses têtes de serpents au pied des escaliers se prolongent de leurs corps ondulants. C'est le «serpent à plumes», dieu des Réincarnations, appelé «Kukulkan» chez les Mayas. Son culte aurait été introduit à Chichén Itzá par les Tolèques, descendants du Mexique central à la fin du X^e siècle. Cet événement, le mélange Maya-Tolèque, a fait de Chichén Itzá le dernier grand centre hégémonique de l'âge classique maya. De nouvelles idées – certaines reprises du vieux fond maya, d'autres importées du Mexique – ont favorisé l'essor de la cité, à la fois comme Etat conquérant et comme centre de pèlerinage religieux. Son militarisme affiché, ses cultes nouveaux ou renouvelés, son activité marchande favorisée par la proximité de la mer, ont à la fois enrichi la ville et précipité son déclin – en quelques décennies.

Car les années 1050-1100 voient vaciller la haute culture maya classique, son ordre politique, à la fois sacré et féodal. Les mots «chute» ou «effondrement» ne conviennent guère à cette extinction lente, dont les causes sont assez confuses. Arthur Demarest les énumère : «Coût élevé des compétitions de prestige, exacerbation des conflits armés, hausse de la population et dégradation de l'environnement. L'ère qui s'ouvre, dite «postclassique» (900-1200), d'abord très dynamique, est bientôt secouée par des troubles. Ce qui est sûr, c'est qu'apparaît alors une logique économique et politique différente. Le «Divin Seigneur» s'efface devant un gouvernement plus collégial. Les élites prolifèrent et entrent en rivalité. La désintégration de la civilisation

LEUR JEU DE BALLE ÉTAIT UNE BATAILLE RITUELLE



Dans cet anneau de pierre, retrouvé à Chichén Itzá, dans le Yucatán, les joueurs devaient faire passer une pelote de caoutchouc.

classique ressemble à un désenchantement général. Pendant les cinq ou six siècles précédents, une élite restreinte, soutenue par ses artisans, ses artistes et ses savants, avait su imposer aux villages l'autorité des villes par son prestige sacré, peu ou pas du tout par la force. Le cultivateur acceptait de prélever une part considérable de sa production pour nourrir cette élite parce que l'aristocratie sacerdotale lui garantissait, en échange, la protection des dieux de la Pluie, du Soleil et du Maïs. Avec l'époque postclassique, le charme est rompu. Le paysan se dérobe en revenant à son lopin familial, à sa hutte, aux dieux de son hameau à qui il rend un culte simple et sans faste. Désertant les villes, que la

brousse commence à gagner, et bientôt la jungle, les élites se regroupent dans les centres encore puissants du nord, au Yucatán. Elles y seront décimées au XVI^e siècle par la conquête espagnole, par leur intégration volontaire ou non à l'ordre colonial, au mieux par le métissage et, au pire, par les maladies venues d'Europe. Il n'empêche, comme le souligne l'ethnologue Jacques Soustelle, que si la civilisation aztèque «a été assassinée, alors qu'elle était en pleine floraison, par les émissaires d'une autre civilisation, venus réellement d'un autre monde», les civilisations plus anciennes de Chichén Itzá, de Palenque, de Tikal (qui, au VIII^e siècle, ne comptait pas moins de 280 000 habitants) «ont été consumées par un mal inhérent à leur structure elle-même».

Mais une civilisation ne meurt jamais tout à fait. La christianisation massive des Mayas n'a pas empêché leur culture de perdurer en sourdine. Certaines coutumes ancestrales populaires ont subsisté sous la forme de science occulte, de magie. Les villages indigènes se choisissent un chaman qui joue le rôle de l'ancien grand prêtre. Il connaît encore des bribes de l'ancien calendrier sacré et sait faire des présages. Il est chargé des cérémonies qui doivent amener la pluie après plusieurs mois de saison sèche. La montagne la plus proche remplace la pyramide. Il y monte sacrifier un coq, fait couler le sang, le mélange avec du copal (mot nahuatl qui signifie «encens» et désigne une résine fossile proche de l'ambre), dont la fumée odoriférante s'élève dans les airs...

Et on a assisté, dans les années 1980, à un réveil spectaculaire. D'abord au Chiapas, avec la révolte des petits propriétaires terriens contre un accord de libre-échange signé avec les Etats-Unis qui menaçait de faire disparaître leur culture agricole vivrière. Puis au Guatemala, avec Rigoberta Menchu, issue de la nombreuse communauté maya refoulée, opprimée par une dictature féroce. Son combat pour les droits de l'homme et des minorités lui a valu en 1992 le prix Nobel de la paix, reconnaissance internationale du message humain, spirituel, écologique d'un monde qui s'est constitué, voilà plus de trois mille ans, comme à l'envers du nôtre. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

LES TOLTÈQUES LE PEUPLE DU SILENCE

Leur civilisation, qui a rayonné sur la Més-Amérique entre 900 et 1200, a fasciné, puis inspiré les mondes maya et aztèque. Pour les spécialistes, elle ne cesse d'interroger.

Quelle a été l'aire d'influence des Toltèques et à quelle époque s'est-elle exercée ?

Sur ces deux points au moins, il y a consensus : les Toltèques, dont le nom en langue nahuatl signifie « maîtres bâtisseurs » ou « artisans », ou encore « artistes », ont développé leur culture autour de Tula, leur capitale, édifiée sur un promontoire rocheux à une soixantaine de kilomètres au nord de l'actuelle ville de Mexico, et jusqu'à l'immense plaine côtière du golfe du Mexique. Leur puissance a culminé entre le X^e et le XII^e siècle de notre ère, période à laquelle ils disparaissent.

Quand Hernán Cortés et les conquistadors espagnols prennent pied en Amérique centrale, trois cents ans plus tard, en 1519, un autre peuple y est alors à son apogée : les Aztèques. Or ces derniers sont des admirateurs inconditionnels des Toltèques qu'ils considèrent comme les inventeurs de toute civilisation. Ils se glorifient d'être leurs descendants et leurs héritiers. C'est par leur truchement que la réputation toltèque nous a été transmise. Dans son *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* (appelé également *Codex de Florence*), publiée en 1569, le missionnaire franciscain Bernardino de Sahagún (1499-1590) rapporte le point de vue des Aztèques sur leurs prédécesseurs : « Les Toltèques étaient sages. Leurs œuvres étaient toutes bonnes, toutes parfaites, toutes admirables, toutes merveilleuses... Ils ont inventé l'art de la médecine... Ces Toltèques étaient justes. Ils n'étaient pas trompeurs. Leurs mots [étaient] des mots clairs... Ils étaient très pieux... Ils étaient riches. »

Ces louanges et ces exagérations répondent à une intention politique : en sublimant leurs « grands ancêtres », les Aztèques se magnifiaient eux-mêmes. Cela oblige à se poser la question de la crédibilité historique de leurs descriptions. Le récit, oral ou pictographique, qu'ils livrent de la période toltèque – liste des chefs et des rois, exploits des héros –, contient en effet une large part de mythologie. Au point qu'aujourd'hui, certains chercheurs préfèrent ignorer ces chroniques aztèques pour se concentrer sur des données plus objectives, celles, par exemple, fournies par les fouilles archéologiques à Tula ou ailleurs au Mexique.

Y a-t-il eu un empire toltèque ?

La question est controversée. Entre 1857 et 1860, l'archéologue et photographe français Désiré Charnay (1828-1915) a exploré plusieurs sites anciens du Mexique, dont Tula et Chichén Itzá, autrefois un important centre maya de la péninsule du Yucatán. Il a noté de telles similitudes architecturales et de décor entre les deux villes qu'il en a déduit qu'elles avaient été liées. Selon lui, Chichén Itzá, sans doute, avait été conquise par une force militaire toltèque. Conclusion : il existait un empire toltèque étendant son pouvoir sur une large partie du Mexique central... Mais cette thèse est de nos jours très contestée. Dans une étude comparative datant de 2003, l'archéologue américain Michael Ernest Smith, spécialiste de la Més-Amérique, conclut, lui, que l'influence de Tula

sur les autres cultures a été négligeable et qu'elle ne mérite pas d'être définie comme « impériale ». Difficile pour le profane de trancher dans cette querelle d'experts. On peut toutefois relever que, à l'instar des Aztèques, les Mayas de Chichén Itzá se prétendaient descendants des Toltèques.

En quoi Tula se distingue-t-elle des autres cités précolombiennes ?

On chercherait en vain, dans les 14 kilomètres carrés du site, les traces de la mythique Tula décrite par les chroniqueurs aztèques, avec son palais « recouvert d'or, de pierres précieuses, de plumes multicolores et de coquillages marins », où régnait Quetzalcóatl, à la fois roi, prêtre et dieu. L'historienne et anthropologue française Carmen Bernard y relève en revanche les nouveautés architecturales introduites par les Toltèques, à commencer par « les colonnades, rondes ou carrées qui aèrent l'espace urbain ». Les plus spectaculaires de ces piliers sont les fameux Atlantes : des colosses de pierre hauts de 4,60 mètres, représentés armés de propulseurs et de flèches. Ils soutenaient le toit d'une salle au sommet d'une pyramide à quatre degrés.

Carmen Bernard attribue aussi aux Toltèques l'extension des stades de jeu de balle jusque dans les lieux dévolus aux cérémonies rituelles. Ce jeu ancestral n'avait pas pour unique fonction le divertissement des foules. Il était lourdement chargé de sens et de symboles. Les deux équipes s'affrontaient sur un terrain balisé mesurant jusqu'à 70 mètres sur 178, et



Ces guerriers de pierre, appelés Atlantes, dominent les ruines de Tula, la capitale légendaire des Tolèques, dans le centre du Mexique. Statues-piliers de 4,60 mètres de hauteur, elles soutenaient le temple de Tlahuizcal-pantecuhtli au sommet tabulaire d'une pyramide.

le but, comme au volley-ball, était de renvoyer la balle dans le camp adverse sans qu'elle touche le sol. Ladite balle, en caoutchouc, pouvait peser plus de 3 kilos, et les joueurs n'avaient le droit de la frapper qu'avec les genoux, les coudes, les hanches ou les fesses. Le capitaine de l'équipe vaincue était parfois sacrifié. Il arrivait aussi que les vainqueurs demandent eux-mêmes à être mis à mort, car c'était un honneur leur permettant d'accéder à l'au-delà au même titre que les guerriers tombés au combat ! Les têtes coupées des vainqueurs étaient ensuite déposées sur des autels de crânes, et leur cœur, ou leur dépouille entière, sur des statues représentant un guerrier allongé sur le dos, reposant sur les coudes, et portant sur le ventre une coupelle destinée, semble-t-il, à recueillir ces offrandes sanglantes.

La société Tolèque était-elle cruelle ?

C'est le sentiment qu'on peut avoir, mais le rapport troublant de ce peuple à la violence, à la mort, tient à la conception même qu'il se faisait de l'univers. Dans nos mythologies occidentales, on considère que ce sont les dieux qui président à la marche du monde, les hommes n'étant là que pour les servir. Chez les Tolèques, c'est l'inverse. Il incombe aux hommes, avec l'assistance aléatoire des dieux, de faire tourner la machine cosmique, et s'ils devaient faillir à cette tâche, alors tout s'arrêterait. Le soleil, qui de concert avec la pluie assure la perpétuation de la vie, n'est pas éternel, son ascension dans le

ciel lui demande chaque jour des efforts, et chaque nuit il s'affaiblit en errant dans les enfers. Il a donc grand besoin qu'on le « recharge » en énergie vitale. Le sang des hommes est, pour lui, le meilleur carburant. Cette nécessité de trouver sans cesse du sang frais nous fait comprendre l'obsession guerrière des Tolèques, et leur quête constante de victimes – prisonniers ou volontaires – à sacrifier.

Leurs jeux mêmes s'inscrivent dans ce processus mental, la trajectoire de la balle symbolisant la course du soleil qui ne doit jamais s'arrêter. Et là encore réside, on peut le penser, le penchant de leurs artistes pour un certain morbide. On songe à ce bas-relief de stuc montrant, à Tula, des coyotes, des jaguars et des aigles en train de se repaître de cœurs humains, ou encore à cette frise de pierre rituelle, le *coat-pantli* (appelé aussi le « mur des serpents »), sur laquelle des serpents poursuivent et dévorent des squelettes.

Qu'est-ce qui a provoqué la fin des Tolèques ?

A nouveau, on se heurte à un mystère. L'effondrement des Tolèques n'est pas la première, ni la seule, dans l'histoire heurtée des civilisations précolombiennes, faite de périodes d'expansion suivies de rudes replis. Ainsi, vers 200 avant J.-C., existait déjà dans la vallée de Mexico une cité immense et sophistiquée, Teotihuacán, qui comptait jusqu'à 200 000 habitants, sans doute la plus grande ville du monde à cette époque. Elle s'est effondrée entre le VI^e et le VII^e siècle, dans une confusion violente et

inexpliquée. Plusieurs explications ont été avancées par les spécialistes : révoltes contre le pouvoir, croissance excessive de la population, invasion destructrice d'un peuple voisin, catastrophe écologique... Aucune n'a pu être vérifiée.

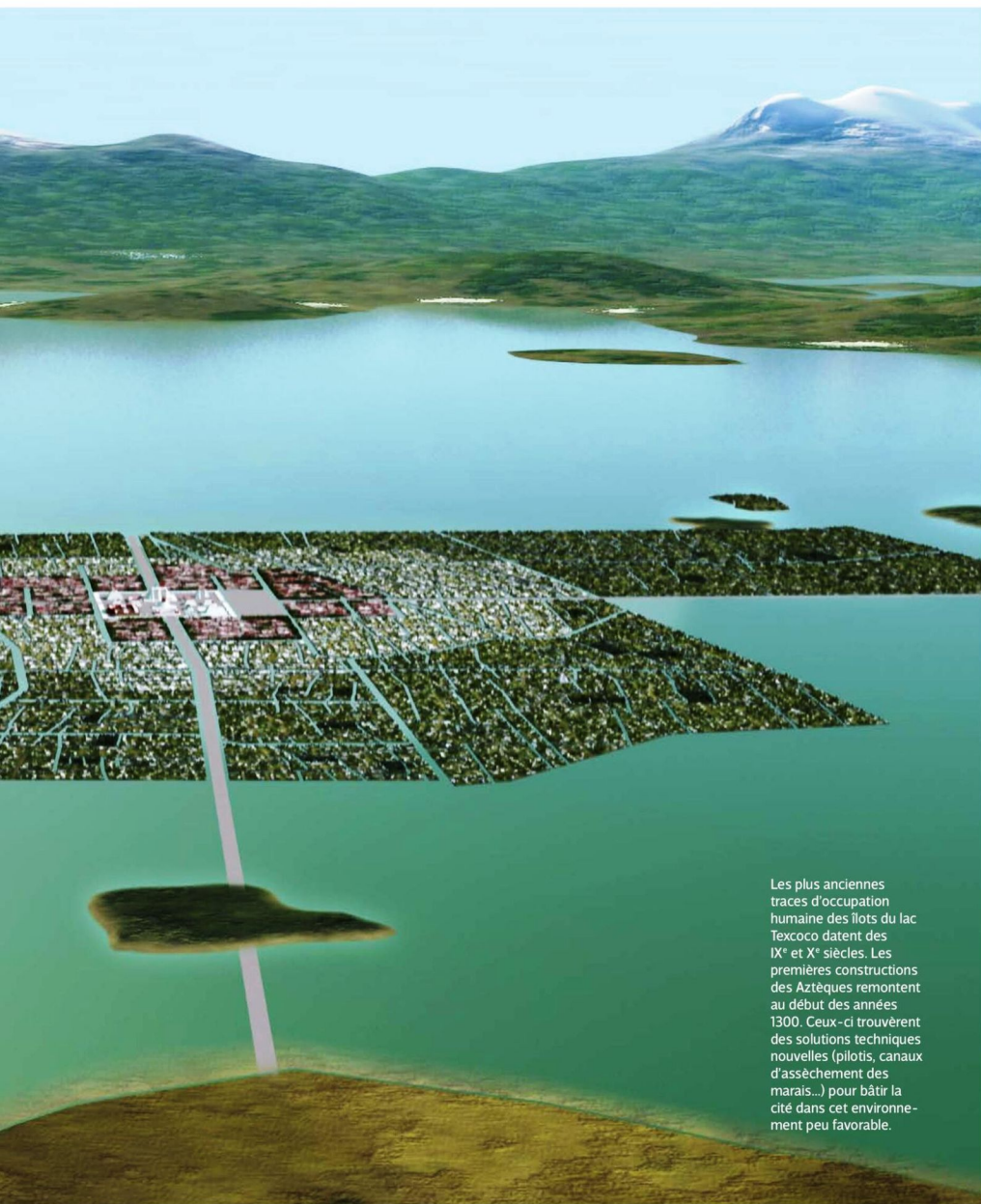
Il en est de même pour Tula et les Tolèques. Ont-ils fini par être débordés par le déferlement des tribus nomades du nord, les Chichimèques ? Ont-ils été victimes d'un bouleversement climatique ? On sait qu'une période de sécheresse a sévi dans le centre du Mexique entre 1149 et 1167, or c'est en 1168 que la ville de Tula a été prise par des envahisseurs et ravagée par un incendie, comme en témoignent les traces de feu retrouvées dans le « Palais brûlé ». Les chroniques anciennes rapportent une version plus poétique du déclin tolèque : le sage Quetzalcóatl, dieu-prêtre de la Fertilité agraire et de la Richesse, aurait été trompé par son rival, le belliqueux et malveillant sorcier Tetzcatlipoca, qui l'aurait amené, par ruse, à coucher avec sa propre sœur. Vaincu, horrifié d'avoir enfreint son idéal de chasteté, Quetzalcóatl se serait alors enfui vers l'est, et aussitôt la sécheresse se serait abattue sur la région de Tula. Les temples ont été détruits, les épineux ont dévoré les cultures, et les oiseaux au ramage lumineux se sont envolés à plus de cent lieues, prétendant encore la tradition. Tula serait retournée alors à l'état sauvage... Et pourtant la civilisation tolèque, si puissante et fragile, n'en continue pas moins de vivre aujourd'hui, fascinante, dans le cœur et l'imagination des hommes. ■

PIERRE ANTILOGUS

LES AZTÈQUES MEXICO, UNE CAPITALE IMPÉRIALE

Au XIV^e siècle, les Aztèques se réfugièrent dans les marais du lac Texcoco. Ils y bâtirent la cité la plus puissante et terrifiante du monde préhispanique.





Les plus anciennes traces d'occupation humaine des îlots du lac Texcoco datent des IX^e et X^e siècles. Les premières constructions des Aztèques remontent au début des années 1300. Ceux-ci trouvèrent des solutions techniques nouvelles (pilotis, canaux d'assèchement des marais...) pour bâtir la cité dans cet environnement peu favorable.





À SON APOGÉE, AU DÉBUT DU XVI^E SIÈCLE, LA VILLE ACCUEILLAIT 300 000 HABITANTS

Le temple de Quetzalcóatl

Le Grand Tzompantli

Les quartiers résidentiels

La capitale s'étendait sur un carré d'environ 3 kilomètres de côté, pour une superficie de 1 000 hectares. Dans le centre se dressaient des pyramides comme celle du Guerrier de l'Aigle qui abritait l'infanterie d'élite de l'armée aztèque. Les prêtres, d'origine noble, étaient formés dans le Calmecac, un établissement religieux. Ce centre militaire et religieux, bordé de canaux, était entouré de quatre grandes sections urbaines.

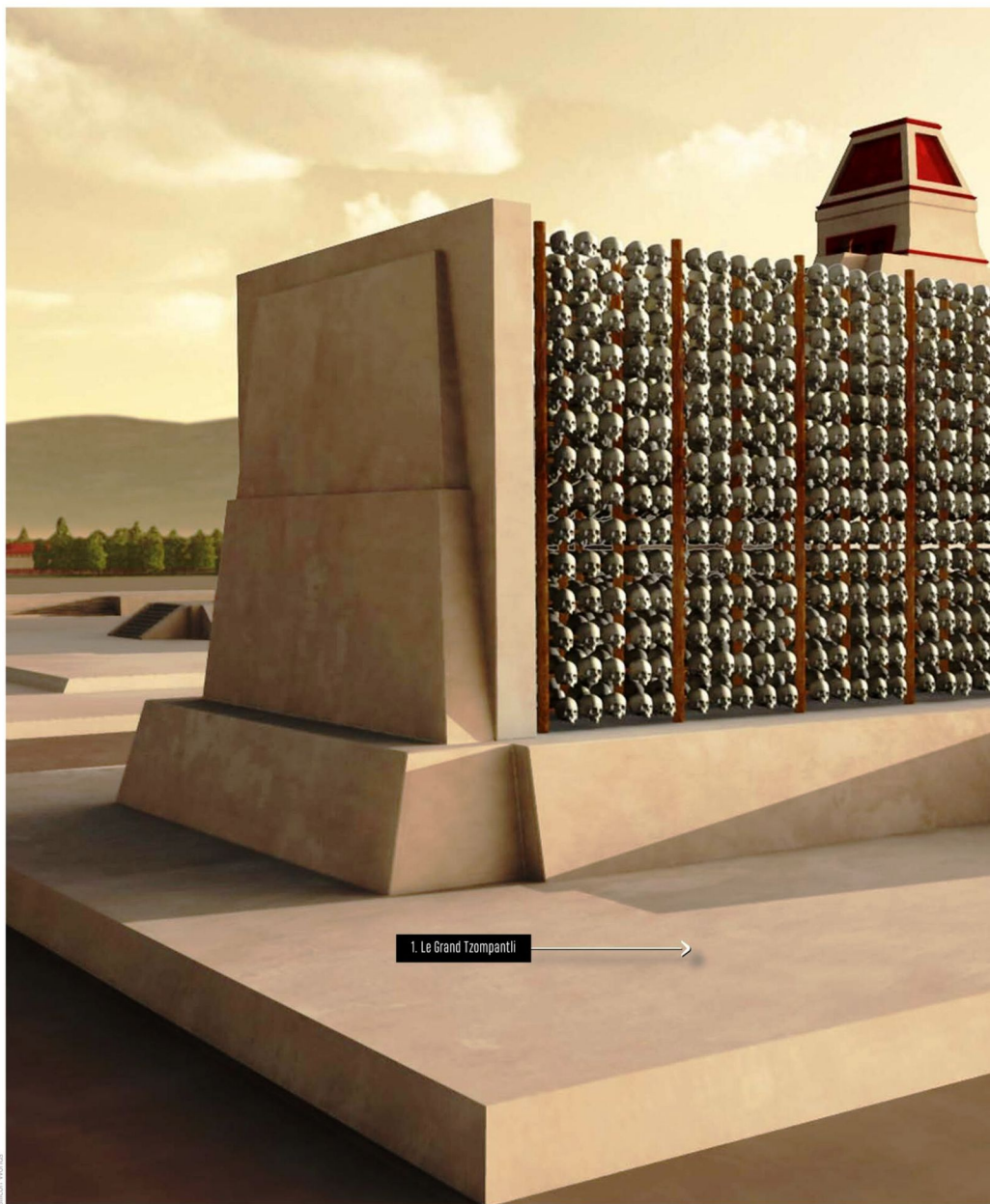
LES VICTIMES IMMOLÉES ÉTAIENT PRÉCIPITÉES DU SOMMET DE CETTE PYRAMIDE

2. Les sanctuaires

1. La grande pyramide

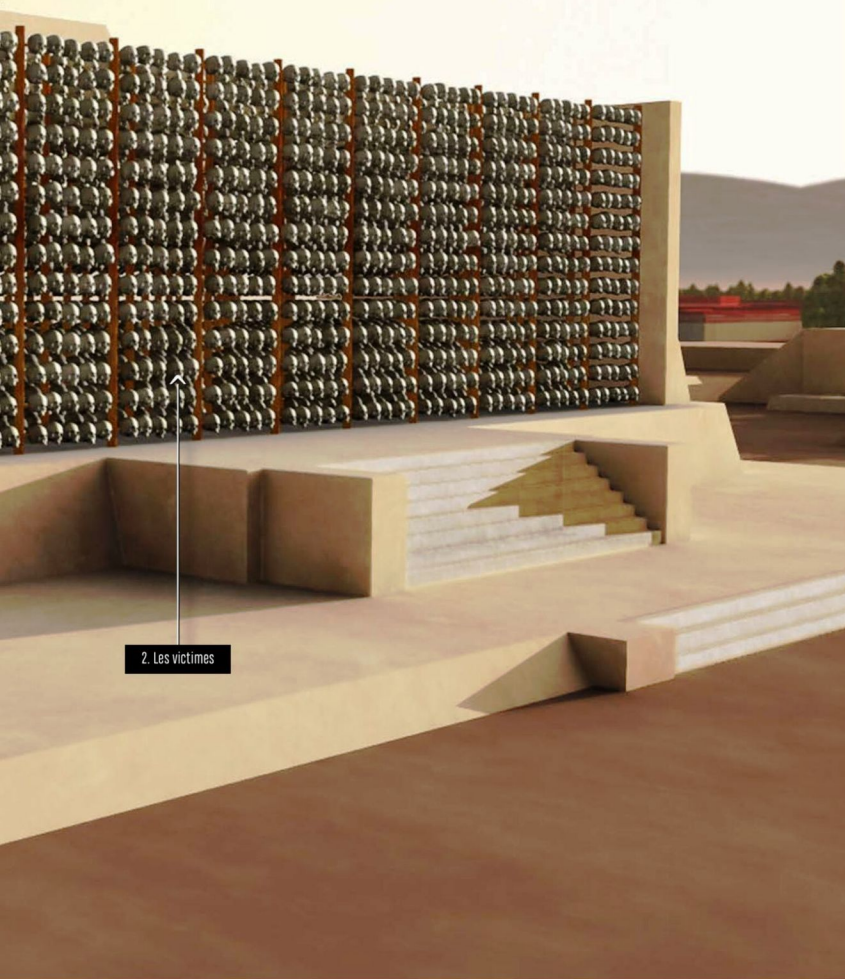


1. Elle représentait symboliquement le Coatepec (la «Montagne des serpents», en nahuatl). Selon la mythologie, c'est sur cette montagne que Huitzilopochtli, divinité du Soleil et de la Guerre, est né les armes à la main.
2. Ils dominaient la cité du haut de la pyramide. L'un était dédié à Huitzilopochtli (en rouge), l'autre à Tlaloc, divinité de la Pluie et de la Fertilité (en bleu).
3. La pyramide culminait à 60 m de hauteur. Le monument a été édifié en sept étapes, chaque bâtiment venant se superposer au précédent. Tous les cinquante-deux ans, les Aztèques construisaient en effet une nouvelle pyramide par-dessus la précédente pour célébrer l'avènement d'un nouveau cycle.
4. Le Templo Mayor était le nom de la grande place cultuelle où se trouvait la grande pyramide à degrés et ses annexes. Le site comportait une quarantaine de bâtiments (temples, palais, monastères...), des lieux de prière et de sacrifice, des bassins rituels et un terrain de jeu de balle.



1. Le Grand Tzompantli

CE VASTE AUTEL DE TÊTES DE MORT TÉMOIGNAIT DE LA PUISSANCE GUERRIÈRE DES AZTÈQUES



2. Les victimes

1. Le Grand Tzompantli a probablement été construit entre 1485 et 1502. Ses dimensions (36 m de long sur 12 m de large) faisaient de lui le plus imposant des sept râteliers de crânes que comptait la capitale aztèque. On a longtemps cru que les victimes étaient des guerriers et des prisonniers. La découverte, en 2017, dans le sous-sol de Mexico, de crânes humains, a permis de réviser cette hypothèse. Si la plupart des ossements appartenaient à des jeunes hommes, certains provenaient aussi de femmes et d'enfants.

2. Selon le missionnaire Diego Durán, auteur de *L'Histoire des Indes de Nouvelle-Espagne* (1581), plus de 80 000 personnes ont été mises à mort lors des célébrations du Templo Mayor et leurs crânes ont été utilisés pour ériger le Grand Tzompantli. Ces crânes auraient été régulièrement remplacés par de nouvelles têtes humaines après les sacrifices.



Sur ce calendrier maya en papier d'amate (fabriqué à partir de fibres végétales), plié en accordéon, le serpent à plumes se promène entre les glyphes désignant les jours.

ILS VÉNÉRAIENT TOUS LE SERPENT À PLUMES

Figure majeure du panthéon précolombien, le dieu Quetzalcóatl s'est vu attribuer nombre de pouvoirs. Mais la croyance en sa renaissance sous l'apparence d'un barbu «au teint clair» allait marquer, au XVI^e siècle, la fin de la civilisation aztèque.

La première fois que des navires apparurent sur la côte de la Nouvelle-Espagne, les capitaines de [l'empereur aztèque] Moctezuma al-lèrent voir ce que c'était. A la vue des Espagnols, tous baissèrent les proues des navires en signe d'adoration : ils pensaient que c'était le dieu Quetzalcóatl qui revenait.

Telle est l'anecdote rapportée par le missionnaire Bernardino de Sahagún (1500-1590) dans son encyclopédie consacrée au monde aztèque, rédigée un demi-siècle après les faits. Par quel prodige Hernán Cortés, revêtu de son armure, avait-il été confondu avec le dieu-serpent à plumes ? La réponse tiendrait à une prophétie : personnage phare du panthéon méso-américain, Quetzalcóatl – du nahuatl *quetzalli*, «plume verte», et *cóatl*, «serpent» –, disparu depuis des siècles, aurait promis de revenir parmi les siens sous l'apparence d'un homme barbu et au teint clair, au cours d'une année «roseau» du calendrier aztèque. Comme par un fait exprès, l'année 1519, où Cortés a fait irruption dans la vallée de Mexico, était placée sous le signe du roseau.

On sait désormais que ce quiproquo a été, sinon entièrement inventé, du moins largement exploité par les Espagnols pour favoriser leur conquête. La nature polymorphe du dieu Quetzalcóatl a peut-être aussi aidé à la confusion. Vénéralisé

ablement depuis la civilisation olmèque (1200-500 avant J.-C.) par les populations du centre du Mexique, et les Mayas du Yucatán, Quetzalcóatl a, en effet, endossé une multitude d'aspects. Aux temps les plus reculés, prenant l'apparence d'un serpent, il comptait sans doute parmi les anciennes déités agricoles – garantes de la fertilité de la terre – adoptées par les populations sédentaires de cette région. Les nomades du nord, eux, le vénéraient sous la forme de la planète Vénus, la boussole naturelle des peuples itinérants, ou encore comme une incarnation du vent.

Les premières traces du dieu-serpent remontent à 1500-1200 ans av. J.-C.

Tous ces avatars sont le fruit de trente siècles de métissage. Au cours de l'histoire méso-américaine, nous apprend l'ethnologue français Jacques Soustelle (1912-1990) dans *La Vie quotidienne des Aztèques* (éd. Hachette, 1955), au gré des migrations, des batailles et des conquêtes, les peuples se sont échangé les dieux. Le serpent à plumes est l'un des produits les plus aboutis de ce long travail de sédimentation. «De toutes les personnalités divines connues [...], c'est celle de Quetzalcóatl qui avait subi les plus profondes transformations», écrivait Jacques Soustelle dans le *Que sais-je ?* qu'il a consacré à la civilisation aztèque en 1970. Quand le fameux serpent s'est-il manifesté pour la première fois ? Dans *The Myth of Quet-*

zalcóatl (Johns Hopkins University Press, 1999), l'historien mexicain Enrique Florescano repère sa trace chez les populations olmèques, établies dans le golfe du Mexique entre 1500 et 1200 ans avant J.-C. Mais c'est surtout dans l'antique cité de Teotihuacán, située au nord de Mexico, qu'il apparaît en majesté. Dans cette vaste métropole, qui fut l'une des plus peuplées du monde aux alentours de 500 ans après J.-C., une pyramide hérissée de têtes de reptiles aux crochets acérés lui était dédiée. Le dieu zoomorphe de ce pays aride était alors associé à la fertilité.

Au cours du premier millénaire, son culte prend des proportions considérables : sur le plateau de Puebla, dans la cité de Cholula, une pyramide de 450 mètres de large – le double des grandes pyramides de Gizeh en Egypte ! – lui était consacrée. Aux alentours de l'an 1000, dans l'Etat voisin d'Hidalgo, Tula, la capitale des Tolteques, était entièrement placée sous sa protection. Grâce aux Tolteques, étendant leur influence dans le Yucatán au XI^e siècle, le dieu-serpent à plumes s'est imposé dans la cité maya de Chichén Itzá. Là, il prit le nom de «Kukulcan». Aujourd'hui encore, chaque année, des milliers de touristes viennent assister au spectacle de l'équinoxe de printemps, comme le faisaient les Mayas. Ce jour-là précisément, l'ombre portée de l'escalier de son temple s'étire sur les flancs de la pyramide, dessinant le corps d'un serpent. ●●●



Cette représentation du dieu Quetzalcóatl figure dans le *Codex Borbonicus*. Cet ouvrage rituel aztèque, datant des années 1510, est conservé à la bibliothèque de l'Assemblée nationale.

QUETZALCÓATL A FAIT COULER BEAUCOUP DE SANG SUR L'AUTEL DES SACRIFICES

●●● En l'incorporant à leur tour à leur théologie, les Aztèques lui firent subir d'importants changements. C'est ce qu'a révélé la découverte faite, en juin 2017, au cœur de Mexico City, bâtie sur les cendres de la capitale aztèque Tenochtitlán, des vestiges d'un sanctuaire du XV^e siècle. Situé près de l'actuelle place de la Constitution, à l'endroit précis où Cortés assista pour la première fois au jeu de balle sur l'invitation de l'empereur Moctezuma II, il était dédié à Ehecatl-Quetzalcóatl, le dieu du Vent. La Leyenda de los Soles, le mythe aztèque des origines, attribuait au serpent à plumes des miracles tels que la création de la lune et du soleil, mais aussi la fondation de l'humanité. À ce titre, il était également considéré comme le patron des artisans, l'inventeur de l'écriture et le gardien du savoir religieux. Quetzalcóatl, dans sa version aztèque, était également affublé d'un frère jumeau – Xolotl, le dieu à tête de chien –, ainsi que d'un double maléfique – Tezcatlipoca, le dieu de la Nuit.

Pour emmêler un peu plus ce redoutable nœud de serpents, deux figures portant le nom de Quetzalcóatl se superposent dans les chroniques préhispaniques : la première est le dieu primordial vénéré depuis les Olmèques, la seconde est un personnage mythique qui aurait régné sur la ville légendaire de Tula, la capitale des Toltèques. Souverain parfait d'un royaume idéal où « le maïs était si gros qu'un seul épi suffisait pour faire une charge », le prêtre-roi Topiltzin Quetzalcóatl honorait les dieux en offrant son propre sang ou en sacrifiant des créatures de peu de poids : papillons, oiseaux ou serpents. Mais survint ce jour fatal où Tezcatlipoca, le dieu-sorcier vénéré par les guerriers, intoxiqua le vertueux monarque qui s'adonnait à toutes sortes d'extravagances – comme coucher avec sa propre sœur et dessécher les cacahoyers – avant d'abandonner son peuple. Ici, les versions divergent : pour les uns, il s'immola par le feu et ressuscita sous la forme de l'astre Vénus ; pour d'autres, il fit escale à Cholula avant de s'établir chez les Mayas, à Chichén Itzá ; pour d'autres

encore, il s'enfuit vers l'orient sur un radeau formé avec des serpents tout en promettant à son peuple de revenir un jour. C'est ici que s'ancre le mythe du retour de Quetzalcóatl. Quoi qu'il en soit, la désertion du prêtre-roi marqua la fin d'un âge d'or. Dès lors, le sang humain se mit à couler sur l'autel des sacrifices.

La légende toltèque laisse à penser que Topiltzin Quetzalcóatl s'opposait aux meurtres rituels. Ce combat mythique entre le prêtre-roi bienveillant et le brutal dieu-sorcier, serait la métaphore de l'opposition entre les peuples sédentaires et les nomades conquérants. En réalité, dans son rôle de dieu primordial, le reptile sacré a largement fait couler le sang humain. De nombreux indices macabres en témoignent : à Tehotihuacán, au pied de la pyramide de Quetzalcóatl, une centaine de dépouilles humaines, mains liées dans le dos, gisent aux côtés de coquillages, d'objets de jade ou d'obsidienne destinés aux offrandes. À Tula, la cité toltèque dont il était le dieu-patron, une frise de reptiles dévorant des squelettes se dresse au nord de son sanctuaire. Enfin, dans la capitale aztèque, Tenochtitlán, une trentaine de cervicales humaines ont été récemment découvertes à proximité de son temple.

Il était l'auxiliaire du dieu de la Pluie pour lequel des enfants étaient immolés

Pourquoi tant de sang versé ? « Pour faire de la vie avec de la mort », assurait Jacques Soustelle. Selon la Leyenda de los Soles, les dieux se seraient collectivement jetés dans le brasier pour mettre la lune et le soleil en mouvement. À leur tour, les humains auraient sans cesse renouvelé ce geste sacrificiel. À cet égard, la dette contractée auprès de Quetzalcóatl est colossale, car il fut le premier à se jeter dans la fournaise pour créer le soleil, de même qu'il n'hésita pas à faire couler son propre sang pour créer l'humanité. Dans son rôle de planète Vénus, il s'identifiait avec l'Étoile du matin, qui tuait les guerriers à coups de flèche. Pis, dans sa fonction de dieu du Vent, il était l'auxiliaire du

redoutable dieu de la Pluie, Tlaloc, pour lequel de jeunes enfants étaient immolés.

Pourtant, rien n'entache l'extraordinaire popularité du dieu Quetzalcóatl : au Mexique, bien sûr, où Octavio Paz, prix Nobel de littérature en 1990, croyait le reconnaître dans la figure héroïco-tragique du révolutionnaire Emiliano Zapata, mais aussi dans l'Ancien Monde, où son personnage n'a cessé d'inspirer une moisson de romans d'aventures et de jeux vidéo. L'attrait pictural du serpent à plumes n'est peut-être pas la seule raison. Par une curieuse ironie de l'histoire, la fameuse confusion d'identité entre Cortés et Quetzalcóatl a provoqué un effet domino : dès le XVII^e siècle, commente le sociologue mexicain Ruben Torres Martínez, certains pères de l'Église se sont sérieusement demandé si ce personnage au teint clair – dont les Aztèques attendaient impatiemment le retour – n'était pas l'apôtre saint Thomas, parti seul évangéliser le Nouveau Monde (*Saint Thomas et Quetzalcóatl, Cahiers d'études romanes*, 2013). Pour extravagante qu'elle soit, l'idée a fait florès auprès de la population créole mexicaine jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Plus près de nous, dans la vieille Europe, les tenants de l'histoire alternative ont vu dans Quetzalcóatl la figure du Viking Ari Marson, un compagnon de route d'Erik le Rouge égaré dans la mer des Caraïbes. Comme si le long travail de stratification accompli pendant la période préhispanique continuait à faire son œuvre. De même que d'autres figures mythologiques – le Phénix ou le Golem –, le serpent à plumes a la vertu de cristalliser les espoirs ou les peurs. Dans le rôle de l'astre Vénus, il symbolise la renaissance ; dans celui du dieu-prêtre Topiltzin Quetzalcóatl, il illustre le retour possible du paradis perdu. « Au Mexique, souligne Ruben Torres Martínez, [il représente] un équilibre entre le vieil univers préhispanique et la nouvelle société. » À sa manière, le dieu-serpent résout les antagonismes. Pas étonnant que certains aient attendu obstinément son retour.

CHRISTÈLE DEDEBANT

UN PANTHÉON FOISSONNANT COMPOSÉ



Huitzilopochtli,
dieu du Soleil
et de la Guerre
Spécifiquement
aztèque, le plus
important dieu de
l'empire, protecteur
de la tribu, est le
seul à ne pas être
représenté dans
les autres civilisations
mésos-américaines.

Xiuhtecuhtli,
dieu du Feu
La moitié inférieure
de son visage est
peinte en noir, tandis
que la partie supérieure
est rouge. Cette
divinité est présent
dans le panthéon
de nombreux peuples
mésos-américains.



Cihuacoatl, déesse
de la Maternité
Selon le mythe de la
création, c'est elle qui
a broyé les os que
Quetzalcoatl a ramenés
de l'inframonde, avant
de les arroser de
sang, pour créer une
nouvelle humanité.



Opochtli, dieu
de la Pêche et
de la Chasse

Cette divinité de la
mythologie aztèque
passait pour être
l'inventeur du propul-
seur de lance, du filet,
du canoë et du piège
à oiseaux. Autant
de cadeaux qu'il fit
aux hommes.

Macuilxochitl,
dieu de l'Amour
et du Printemps
Cinq fleurs (traduc-
tion de son nom)
possède une multitude
d'attributions : il est
également chargé
de l'art, de la poésie,
de la musique
et de la jeunesse et
de l'homosexualité.



DE CENTAINES DE DIVINITÉS



Chicomecoatl,
déesse de
la Nourriture et
de la Fertilité

Son nom signifie
«sept serpents».
Chaque année, au mois
de septembre, on
décapitait une jeune
fille en son honneur
avant de répandre le
sang sur une statue.



Tlaloc, dieu de
l'Eau et de la Pluie

Divinité liée à la
fertilité, il était aussi
responsable des
morts par noyade.
Il accueillait ses
victimes sur son
territoire, le Tlalocan,
pour leur offrir la
vie éternelle.



Xiphiotec,
dieu du Renouveau
de la nature

«Notre seigneur
l'écorché» s'est blessé
lui-même pour
nourrir l'humanité. En
remerciement, les
prêtres dépeçaient
des guerriers et
revêtaient leur peau
pendant un mois.



Tezcatlipoca, dieu de la Nuit et de la Discorde

«Miroir fumant» en nahuatl, la plus redoutée de toutes
les divinités, lisait l'avenir et le cœur des hommes grâce
à son attribut divinatoire : un miroir d'obsidienne.



Paynal,
le dieu remplaçant

Il devait remplacer
Huitzilopochtli,
le puissant dieu du
Soleil, lors de certaines
processions. Il était
aussi le patron
des marchands et
des médecins, et on
faisait appel à lui
en cas de maladie.

LE JADE

LA PIERRE AU POUVOIR DIVIN

Cette pierre vert vif ou bleu lavande a été le trait d'union entre les civilisations précolombiennes. Tous les peuples de la Més-Amérique l'utilisaient pour fabriquer des bijoux, des masques, des sculptures, des offrandes pour les dieux ou des objets funéraires. Les Aztèques en couvraient leurs masques, persuadés que cette gemme était capable de connecter l'homme à une force divine. Chez les Mayas, le jade, symbole d'éternité, était censé guérir et rajeunir les corps. Florilège de quelques-unes des plus belles pièces parvenues jusqu'à nous.





Masque de dignitaire

Cet objet funéraire en mosaïque de jade, incrusté de nacre et de pyrite, a été découvert dans une tombe de Tikal, un des plus grands centres urbains mayas. Il recouvrait probablement le visage d'un défunt de haut rang.

H : 34,5 cm. L : 29,5 cm. Musée archéologique et ethnologique, Guatemala City.



Mystérieuse amulette

Cette statuette aztèque représente un lapin, symbole de fertilité. Entre ses pattes émerge la tête d'un guerrier aigle, statut parmi les plus prestigieux octroyés aux combattants.

H. : 18,1 cm. L. : 9,2 cm.
Collection Dumbarton Oaks, Washington.



Poupée de pierre

Une dizaine de statuettes en jade, la plupart d'hommes nus à l'instar de cette figurine, ont été retrouvées à Teotihuacán (vallée de Mexico) dans les grands édifices bordant l'Allée des Morts. Il est possible qu'elles aient été vêtues.

H. : 25,4 cm. L. : 9,8 cm.
Musée national d'anthropologie, Mexico.



Corps d'un roi

La découverte, en 1952, de la sépulture de Pakal (603-683), célèbre *ahau* (souverain), dans le Temple des inscriptions à Palenque, est une des plus importantes de l'archéologie de l'aire maya. A l'intérieur de la crypte se trouvaient les restes du monarque, dont le corps avait été paré de bijoux et d'un masque funéraire, considéré comme une pièce d'art inestimable.

Hauteur du masque : 13,5 cm. L. : 12 cm.
Musée national d'anthropologie, Mexico.



Dieu-chauve-souris

Camazotz, figuré par ce masque qui date de la période classique (600-900), est une des créatures les plus effrayantes de la mythologie maya. Chimère dotée d'un corps humain et d'une tête de chauve-souris, ce dieu est associé à la nuit, à la mort et au sacrifice.

H. : 28 cm. L. : 17,2 cm. Musée national d'anthropologie, Mexico.



Or vert et poudre rouge sang

Ce masque maya mis au jour à Nakum (Guatemala) était vraisemblablement une offrande. La couleur rouge du cinabre, un pigment tiré du mercure, couvrait les objets en jade lors des rituels funéraires.

Musée archéologique et ethnologique, Guatemala City.



Effigie de luxe

Cette idole du VII^e siècle a été retrouvée à Puebla, au sud-est de Mexico. Des articles de luxe, destinés à la noblesse, étaient échangés dans toute la Mésopotamie.

Museo degli argenti, Palais Pitti, Florence.





Captif enterré

Cette statuette de la période post-classique récente (1200-1500) a été retrouvée dans la tombe de Tikal, au Guatemala. Ses bras croisés et ses poignets entravés semblent indiquer qu'il s'agit de la figure d'un serviteur, d'un esclave ou encore d'un prisonnier.

Museo Sylvanus G. Morley, Tikal.

Museo Sylvanus
G. Morley, Tikal.

D'os et de jade

Cette pièce rare est exposée au musée du Templo Mayor, à Mexico : un crâne de jaguar, prédateur féroce et courageux, sacré dans tout le Mexique antique. C'est le totem des guerriers de l'élite aztèque, avec une boule de jade verte, symbole d'éternité, entre les crocs.





Joyau «signé»

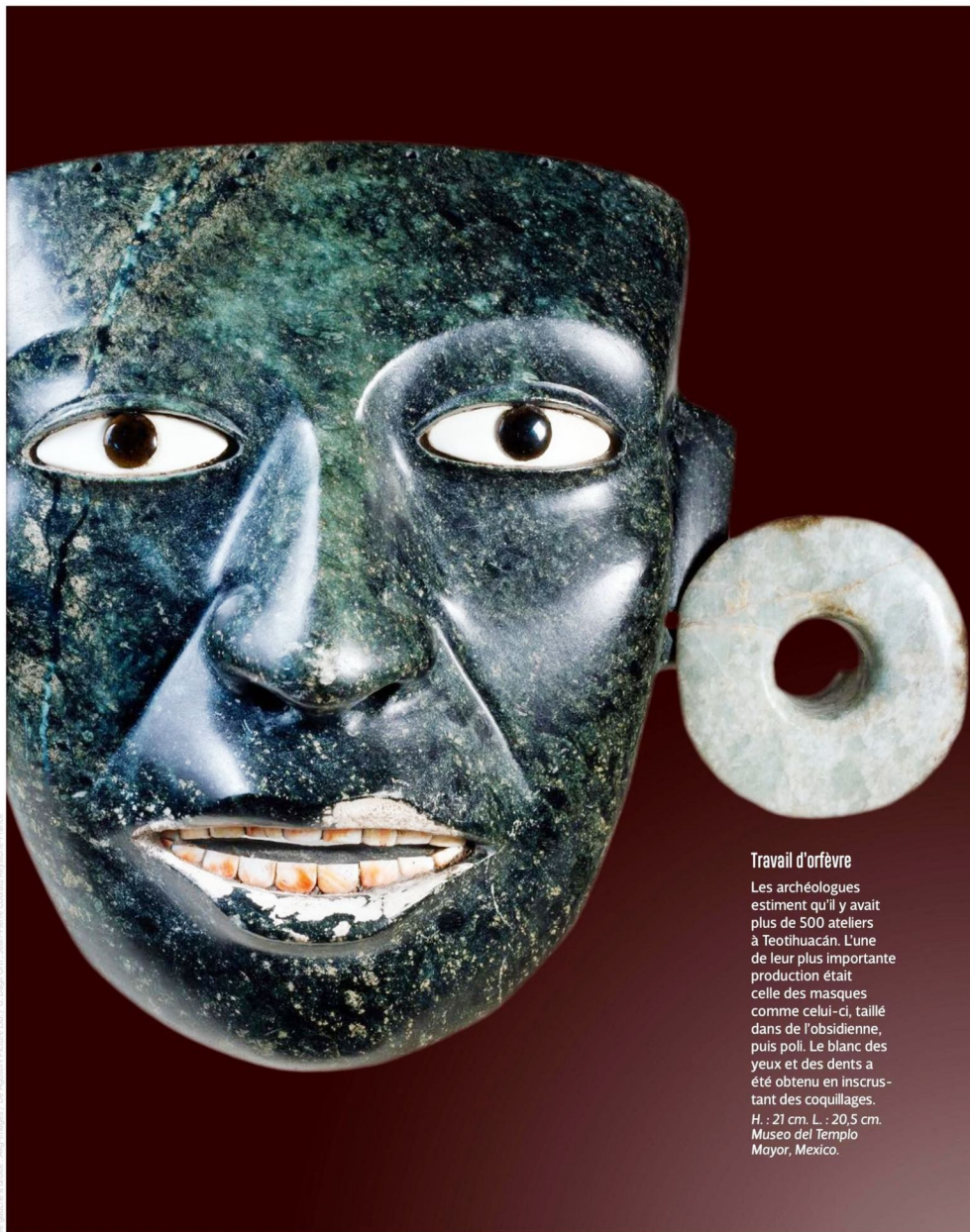
Composé de perles tubulaires et sphériques, ce collier sacré trouvé à Chichén Itzá, dans le Yucatán, a pour élément central un pectoral gravé d'un T, symbole du vent et du souffle vital. Museo Regional de Yucatán, Palacio Cantón, Mérida.



Fétiche funèbre

Cette idole affublée de boucles d'oreille, exposée au Palazzo Pitti de Florence, provient du Guatemala. Les Mayas plaçaient ces statuettes dans les tombes, en offrande aux dieux, pour protéger l'âme du défunt en route vers l'au-delà. Museo degli argenti, Palais Pitti, Florence.





Travail d'orfèvre

Les archéologues estiment qu'il y avait plus de 500 ateliers à Teotihuacán. L'une de leur plus importante production était celle des masques comme celui-ci, taillé dans de l'obsidienne, puis poli. Le blanc des yeux et des dents a été obtenu en inscrutant des coquillages.

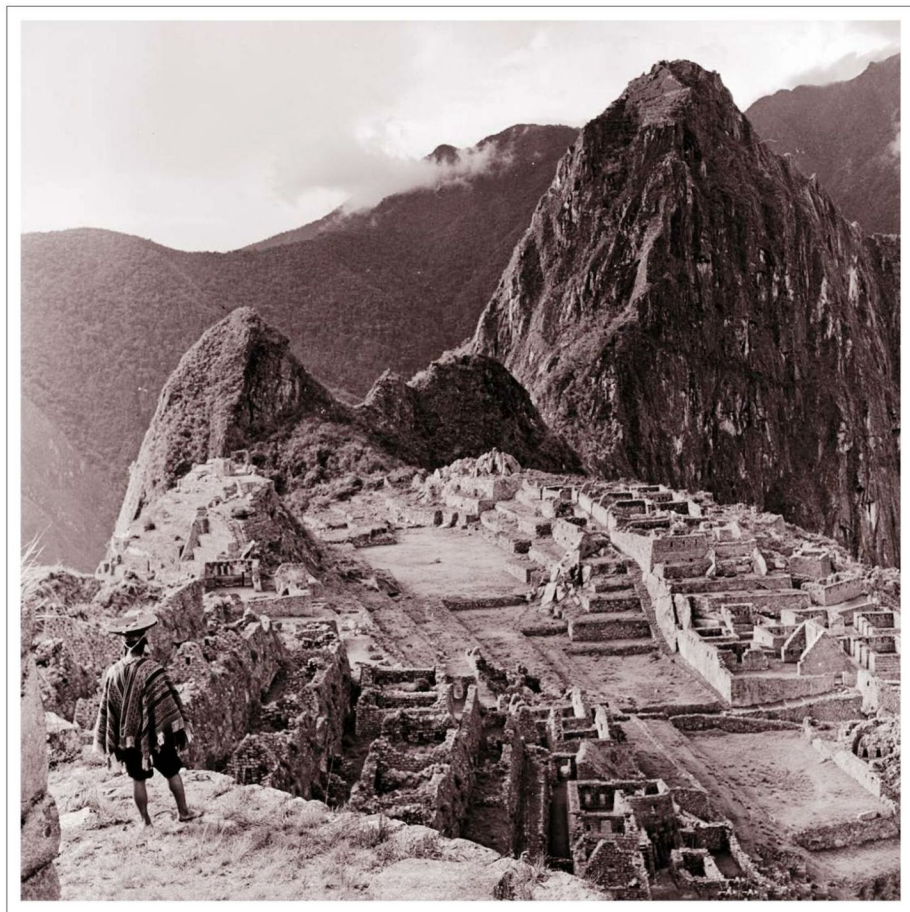
H. : 21 cm. L. : 20,5 cm.
Museo del Templo Mayor, Mexico.

Visage de l'éternité

Reconstitué à partir de milliers de fragments de jade, de nacre et d'obsidienne, ce masque funéraire est vraisemblablement le portrait d'un des rois de la cité de Calakmul, dans le Yucatán. Résistant à l'usure du temps, ces masques symbolisaient l'immortalité..

Musée de Campeche, Mexico.





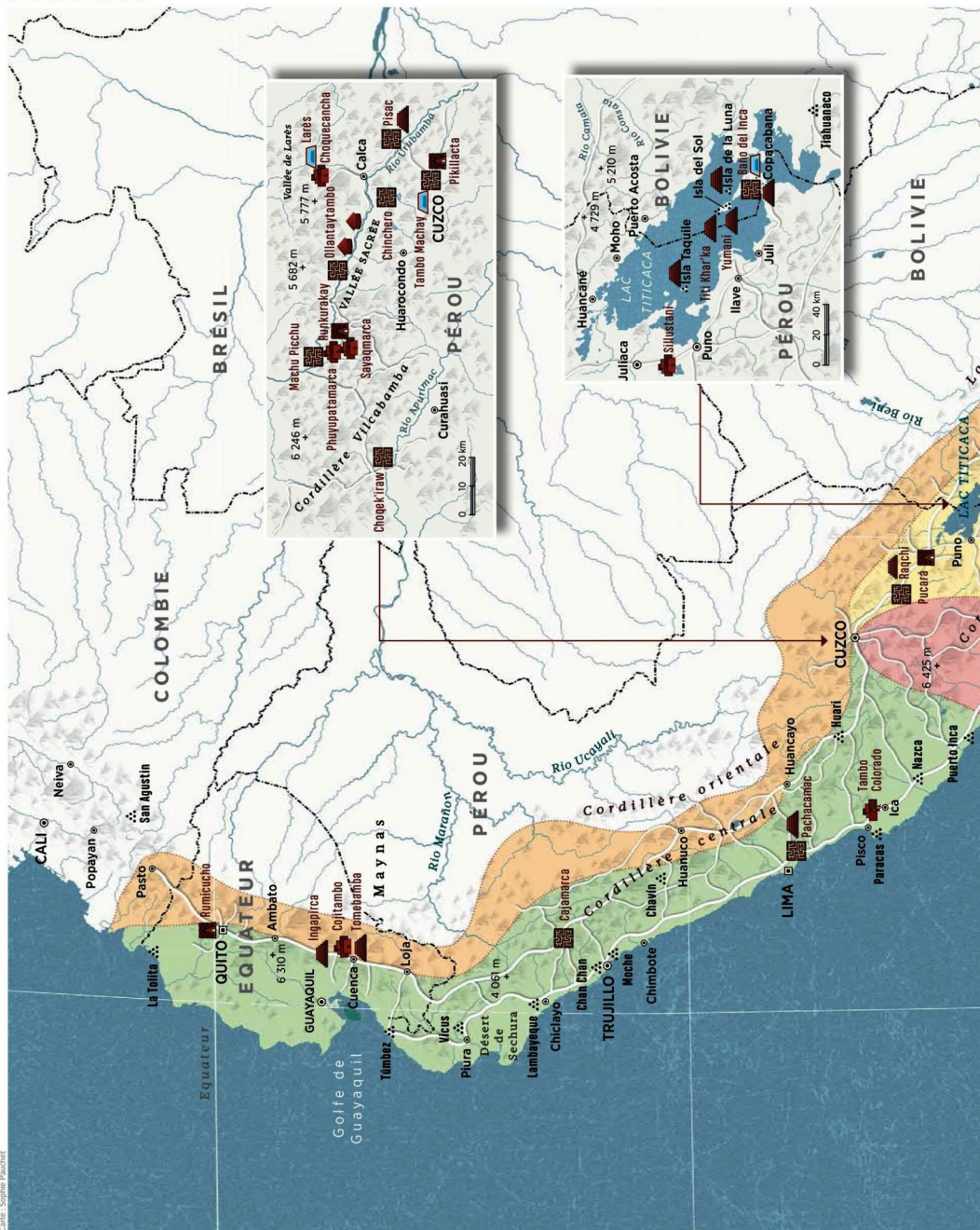
Steve Lison / Getty Images

Un Indien péruvien admire, en 1955,
la cité du Machu Picchu, joyau
architectural de ses ancêtres, les Incas.

LE POUVOIR DES INCAS EST NÉ SUR LES RUINES D'UNE MYRIADE D'ANTIENS ROYAUMES : MOCHICA, NAZCA, TIWANAKU, CHIMÚ... DÈS LE XIII^E SIÈCLE, CES INDIENS, ISSUS D'UNE TRIBU MONTAGNARDE, ONT TISSÉ À PARTIR DE CUZCO, LEUR CAPITALE, LE PLUS VASTE EMPIRE DE L'AMÉRIQUE PRÉCOLOMBIENNE, COUVRANT TOUTE

LE MONDE INCA


LA CORDILLÈRE DES ANDES. L'OR, ASSOCIÉ AU DIEU DU SOLEIL - FONDATEUR DE LA DYNASTIE SELON LA LÉGENDE -, ÉTAIT AU CŒUR DE LEUR CULTURE. MAIS CE PRÉCIEUX MÉTAL, QUI CONTRIBUA AU RAYONNEMENT ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE DE LEUR TERRITOIRE, NE FIT QU'ATTISER LES CONVOITISES.



Nommé Tahuantinsuyu en langue quechua, l'Empire inca fut, aux XV^e et XVI^e siècles, le plus vaste de l'Amérique précolombienne. Son territoire s'étendait sur près de 5 000 kilomètres, du nord au sud de la cordillère. Le réseau de routes rendit possible l'unification de cet immense territoire (900 000 kilomètres carrés).

0 100 200 km





L'ÉNIGMATIQUE EMPREINTE DES MOCHICAS

De toutes les premières civilisations andines, elle fut celle qui a laissé le plus bel héritage aux Incas. Ses pyramides et cités, érigées par des seigneurs, et la richesse de son art, unique dans la cordillère, ont fasciné les « fils du Soleil ». Voici les clés pour mieux comprendre cette société, encore trop peu connue.



A Moche, sur ce mur couvert de bas-reliefs, l'inquiétant dieu créateur des Mochicas, Al-Apaec, semble défier le visiteur.



Redoutables chasseurs, les Mochicas traquaient les animaux du littoral péruvien comme le montre cette fresque située à l'intérieur d'une pyramide.

LEURS SOUVERAINS REPOSAIENT DANS DES TOMBEAUX COUVERTS D'OR ET D'ARGENT

Quelle est l'origine de ce peuple pré-inca ?

Elle reste une énigme. Grâce aux fouilles archéologiques effectuées sur le littoral péruvien, nous savons que les Mochicas étaient des conquérants. Ce groupe ethnique, installé au nord-ouest de l'actuel Pérou à partir de 200 av. J.-C., a soumis ses «voisins» de la côte pacifique (les tribus des Victis, Salinars et Virtus), du I^{er} au IV^e siècle. Les Incas, au XIII^e siècle, ont appliqué la même méthode avec les peuples de la vallée de Cuzco... A son apogée, au VI^e siècle, le territoire mochica s'étendait sur une bande côtière portant des environs de l'actuelle capitale du Pérou, Lima, à la région de Trujillo, 600 kilomètres plus au nord. Les frontières étaient surveillées par deux cités-bastions : Pampagrande, au nord, et Panamarca, au sud. Javier Puente, historien et professeur de l'environnement andin à l'Université catholique de Santiago, au Chili, avance que le caractère belliqueux des Mochicas s'explique par la rudesse de l'environnement climatique. Cette région aride, balayée chaque hiver par le courant El Niño, est en proie à de violentes pluies. Le nom de cette civilisation proviendrait, lui, du río Moche, fleuve de la cordillère traversant cette contrée désertique. Un archéologue péruvien, Julio Tello, y voit plutôt une référence au mchik, une des nombreuses langues parlées dans les régions littorales des Andes.

S'agissait-il d'un Etat ou d'un empire ?

La question est controversée. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les historiens défendaient l'idée que les Mochicas étaient un peuple annexé par l'empire nord-péruvien des Chimùs, de l'an 850 jusqu'à sa conquête

par les Incas en 1470. Lors de fouilles à Moche (près de l'actuelle ville de Trujillo), entre 1898 et 1899, l'archéologue allemand Max Uhle découvrit les fondations de deux pyramides bien antérieures à l'ère chimù. La civilisation mochica était donc bien distincte. Selon lui, ces gigantesques édifices prouvaient que Moche était la capitale d'un empire. Mais la connaissance de ce peuple du littoral a évolué. Une autre cité, Sipán, fut découverte avec la mise au jour, en 1987, d'un complexe funéraire : Huaca Rajada. L'anthropologue péruvien Walter Halva exhumait la tombe d'un noble appelé «le seigneur de Sipán». Le squelette de ce Toutankhamon sud-américain, visible aujourd'hui au musée de Lambayeque, était affublé de bijoux mais aussi de parrures, boucles de nez et d'oreilles en or. Ce souverain du III^e siècle était «une des figures politiques les plus importantes du monde précolombien», raconte l'historien chilien Javier Puente. Ce dernier considère que le territoire mochica était un maillage de cités-Etats puis de royaumes formant, au fil des siècles, un empire. Une évolution que l'on retrouve dans l'historiographie inca.

Dans quels domaines se sont-ils illustrés ?

Tout d'abord, dans l'artisanat. En l'absence d'écriture, la culture mochica a laissé derrière elle une foisonnante production de céramiques d'une richesse unique dans les Andes. Ces poteries en argile, d'un esthétisme remarquable, représentent des moments de la vie quotidienne mais aussi des scènes érotiques, de combats entre guerriers ou créatures mythologiques. Une encyclopédie visuelle

sur le mode de vie des Mochicas. Parmi ces objets, les vases-portraits de visages exprimant le rire ou la colère sont d'un réalisme saisissant. Les Mochicas étaient aussi de brillants orfèvres. Leur technique de dorure du cuivre fut utilisée par les Incas mais aussi par les colons espagnols jusqu'au XVIII^e siècle ! Enfin, ils furent capables de faire pousser, grâce à un ingénieux système d'irrigation, des céréales sur un sol aride. Là encore, les Incas s'emparèrent de ce savoir-faire pour cultiver pommes de terre, maïs et quinoa, dans leurs contrées montagneuses.

Pourquoi cette civilisation a-t-elle bâti des pyramides ?

Depuis peu, le mystère a été levé. Au début des années 2000, des fouilles ont révélé que les deux gigantesques pyramides de Moche, dont les bases rectangulaires font 300 mètres carrés, n'avaient pas été érigées ici par hasard. Elles représentaient le centre symbolique d'un quartier résidentiel où se dressaient temples et palais. La première, qui fut baptisée improprement Huaca de la Luna (temple de la Lune) par les conquistadors, était un lieu de culte abritant de superbes fresques et peintures murales colorées encore visibles. Parmi elles, des représentations du dieu créateur Ai-Apaeç.

Le second édifice, Huaca del Sol (temple du Soleil), dont la construction aurait nécessité 140 millions de briques en adobe et près de 200 000 ouvriers, était le lieu de résidence des hauts dignitaires. Détérioré aujourd'hui par les intempéries et les pillages de tombes (appelés *huaqueros*), cette pyramide à étages aurait été agrandie tout au long de l'ère mochica. L'archéologue et historien péruvien Santiago ●●●



Sur ce tissu mochica, deux monstres s'adressent à un prêtre. Aujourd'hui encore, Quechuas et Aymaras utilisent cette technique de tissage.

LES PYRAMIDES EN TERRASSES SERVIRONT DE MODÈLE POUR LE MACHU PICCHU

●●● Uceda Castillo (1954-2018), spécialiste des Mochicas, expliquait qu'«il est possible qu'un étage ait été ajouté à la structure à chaque fin de siècle». Et d'ajouter : «Les premiers Incas ont utilisé ces briques, mélangées à de la paille sèche de maïs, pour construire leurs premiers édifices.» L'archéologue allemand du XIX^e siècle Max Uhle était, lui, persuadé que ces pyramides furent inspirées par les constructions mayas. La culture mochica était contemporaine de cette civilisation méso-américaine... Y a-t-il eu des échanges entre les deux peuples ? Cette théorie, non prouvée, fait fantasmer les spécialistes des civilisations précolombiennes.

Leur religion exigeait-elle des sacrifices humains ?

Oui. Ils étaient même un élément central du rituel mochica. D'après l'archéologue et historien péruvien Santiago Uceda Castillo, «les sacrifices humains y étaient très répandus comme dans toutes les civilisations pré-hispaniques». Pour preuve, les fresques murales des pyramides représentent le dieu Ai-Apac avec un couteau sacrificiel, le tumi, et une tête décapitée dans les mains. Lorsque l'empereur inca Tupac Yupanqui (1440-1493), conquit la région, il fut impressionné par les représentations de cette divinité d'un monde ancien. Il l'appela «Face ridée». Les conquistadors du XVI^e siècle, eux, le nommèrent «Décapiteur». Un nom évocateur. Des siècles auparavant, les Mochicas avaient sacrifié des milliers de prisonniers devant cet effrayant visage. Une corde au cou, drogés par une décoction de feuilles de coca – un élément repris dans les sacrifices incas –, ils étaient conduits au sommet des structures pyramidales puis décapités par des prêtres. Le

seigneur buvait ensuite le sang dans un vase pour s'attribuer les vertus des suppliciés. Il arrivait que des femmes et des enfants soient immolés. La concubine du «seigneur d'Ucupe», enceinte de six mois, fut inhumée avec lui. Deux compagnes du «seigneur de Sipán» ont suivi le souverain dans sa tombe. L'archéologue péruvien José Ocas Cuenca tient à rectifier une erreur d'interprétation sur la religion mochica : «Les noms des temples sont erronés. Le soleil et la lune étaient vénérés par les Incas, pas par les Mochicas. Les conquistadors ont donc fait une confusion».

Comment était organisée la société mochica ?

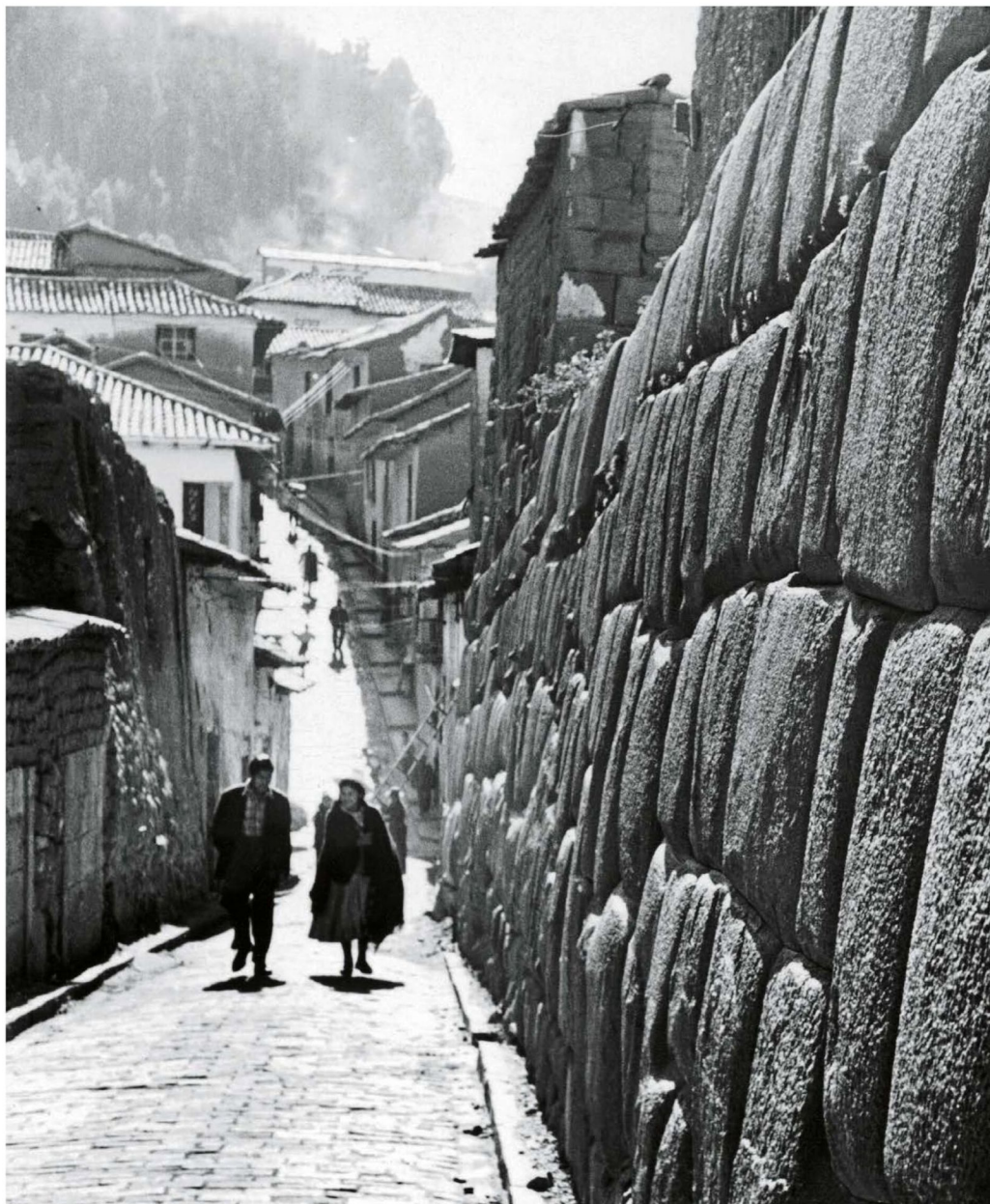
Sa structure était très hiérarchisée. Dans les environs de Trujillo, les chantiers de fouilles ont révélé l'organisation suivante : des paysans, des pêcheurs et des artisans, dirigés par une caste de guerriers et de prêtres. Au sommet de cette pyramide sociale, un seigneur tout-puissant. Ce sera plus tard le modèle de l'Empire inca. Les archéologues détiennent peu d'informations sur le quotidien du peuple mochica. Seule certitude, les habitants payaient un impôt sous forme de corvées. Lors de la construction de bâtiments, chaque contribuable apportait sa marque sur des briques d'adobe (mélange d'eau et d'argile) qu'il devait fournir. Des «signatures» sont visibles, par exemple, sur les murs des pyramides de Moche. La vie des dirigeants est davantage renseignée. Le régime, centralisé et militarisé, tirait sa légitimité de la religion : le seigneur était le premier prêtre, l'intercesseur entre les dieux et les hommes. Comme le Sapa Inca, l'empereur des Incas, il était considéré comme provenant d'une lignée di-

vine. En 2008, dans la vallée de Zaña, au nord du Pérou, deux archéologues, le canadien Steve Bourget et le péruvien Bruno Alva Meneses, ont découvert la sépulture d'un autre dignitaire, baptisé «le seigneur d'Ucupe», mort au milieu du V^e siècle. Son crâne était coiffé d'une couronne et portait un masque funéraire doré. Son squelette, lui, était entouré de plus de 200 objets religieux. Le statut d'un souverain divin. Dans la nécropole où fut inhumé le «seigneur de Sipán», reposait un autre souverain. L'étude de ses ossements a prouvé que son règne était antérieur mais qu'il appartenait à la dynastie du «seigneur de Sipán». La transmission du pouvoir était héréditaire, comme pour les Incas.

Qu'est-ce qui a provoqué la fin des Mochicas ?

Ce sont les conditions climatiques qui ont mis fin à leur civilisation. Longtemps les historiens ont expliqué ce déclin par l'avènement des premiers grands empires andins, du V^e au XV^e siècle, des Huaris, de Tiahuanaco et des Chimús. Il n'en est rien. Des fouilles ont révélé que vers l'an 600, le courant El Niño frappa de plein fouet la région. Des crues dévastatrices engloutirent les villes mochicas. En 2015, l'archéologue péruvien Santiago Uceda Castillo découvrit, derrière la Huaca del Sol, des objets datant du début du VIII^e siècle. Selon lui, la civilisation mochica serait parvenue à survivre durant ce siècle malgré un conflit qui opposa la population aux prêtres, lesquels exigeaient davantage de sacrifices. Mais ce fut le crépuscule des Mochicas. Les Incas devinrent cinq siècles plus tard, leurs dignes héritiers. ■

PIERRE ANTILOGUS



La rue Hatun Rumiyoq est dominée par les murs de l'ancien palais d'Inca Roca (1330-1380), sixième souverain du royaume de Cuzco.



QUAND CUZCO ÉTAIT LE «NOMBRIL DU MONDE»

Perchée à 3 400 mètres d'altitude dans la cordillère, cette ville a incarné toutes les splendeurs de la civilisation inca. Visite historique d'une capitale hors norme.

Illustration : Jean-Pierre Lecoq

PEUPLÉE VERS 1000 AVANT J.-C., LA CITÉ EST CONSIDÉRÉE COMME LA PLUS ANCIENNE DU CONTINENT AMÉRICAIN

Comment les Espagnols ont-ils atteint Cuzco, le cœur de l'empire ? En 1532, à Cajamarca, au nord du Pérou actuel, ils avaient écrasé les troupes du chef inca Atahualpa. Fait pri-sonnier, celui-ci proposa au conquistador Francisco Pizarro de remplir une pièce entière d'or et d'argent en échange de sa liberté. Trois Espagnols partirent alors avec des hommes d'Atahualpa jusqu'à Cuzco, la capitale inca, à 2 000 kilomètres au sud, pour prélever la rançon. Aucun étranger ne s'y était jamais rendu. Leur visite, dans une atmosphère tendue, fut brève. Mais ce qu'ils découvrirent, dans cette large vallée perchée au milieu des Andes, à 3 400 mètres d'altitude, les éblouit et les effraya à la fois. Notamment le temple du Soleil, site le plus sacré de la civilisation inca, qui se dressait au cœur de la ville. Les murs y étaient couverts de plaques d'or, tout comme l'autel et la fontaine. Des tiges de maïs et des statues de lamas étaient même façonnées avec ce précieux métal. Dans l'une des pièces du complexe, les trois Occidentaux tombèrent aussi sur une scène macabre : les cadavres momifiés des anciens chefs incas, en position assise, mains croisées sur la poitrine, auxquels les autochtones semblaient vouer un culte.

Les trois hommes rassemblèrent leur butin et ne s'attardèrent pas. L'arrivée effective des Espagnols, avec Pizarro à leur tête, aura lieu un peu plus tard, en novembre 1533. Pedro Sancho, le secrétaire de Pizarro, prendra cette fois le temps d'une description détaillée de la cité, de ses rues droites et pavées, de ses murs « en pierres si grandes qu'on ne dirait pas qu'elles ont été mises en place par des mains humaines ». Son récit, qui sera publié en Europe en 1534, trahissait son ad-

miration : « La ville de Cuzco, la principale de toutes celles qui servaient de résidences aux seigneurs [incas], est si grande, si belle et contient tant d'édifices qu'elle serait digne de se trouver en Espagne ! »

L'émerveillement des conquistadors ne les empêcha pas, après avoir exécuté Atahualpa, de piller la cité, raser ses temples, profaner ses tombeaux royaux, puis de « refonder » Cuzco en 1534. Avec la prise de sa capitale, désormais reléguée au rang de simple ville coloniale, l'Empire inca était définitivement mort. Car ce royaume immense, qui s'étendait du nord au sud de la cordillère des Andes sur près de 5 000 kilomètres, était aussi ultracentralisé. Cette gigantesque cité nichée dans les hautes terres andines, avait été à la fois son berceau, son cœur battant, son épiscopat politique et religieux.

Au XV^e siècle, Pachacutec en fit le centre absolu de l'ordre impérial

Du point de vue des Incas, elle était le centre du monde. L'une des origines de son nom serait d'ailleurs le mot quechua Qosqo, qui signifie « nombril ». Selon la légende, c'est Manco Cápac, le premier empereur, qui aurait fondé la ville au XIII^e siècle. Sorti d'une grotte des environs avec ses trois frères et leurs sœurs-épouses, tous enfants du Soleil, il se serait établi dans cette vallée avenante où existait déjà un village. Là, il aurait donné naissance à ce qui deviendrait le peuple inca et à sa future capitale. En réalité, l'origine de Cuzco remonte bien plus loin. Le site, posé à la limite de l'étage montagnard tempéré (celui des cultures de quinoa, de maïs, de haricot...) et de la *puna* (la steppe d'altitude, où sont élevés les lamas et alpagas) était déjà occupé depuis 1000 ans avant J.-C. La ville est aujourd'hui considérée comme la plus ancienne du continent américain. Avant les Incas, elle fut

notamment tenue jusqu'au XI^e siècle par l'Empire huari. L'immense forteresse-temple de Sacsayhuaman, qui domine la ville au nord, fut établie à partir de 1100 lors de la période Killke (pré-incaïque). La tribu des Incas émergea ensuite et prit le contrôle de la vallée. Son « empire » se limita longtemps à un petit royaume autour de Cuzco, grâce à des alliances avec ses voisins immédiats. C'est l'empereur Pachacutec qui, au XV^e siècle, à force de guerres et de traités, porta cette puissance régionale au niveau supérieur. Et la dota d'une capitale fastueuse, centre absolu de l'ordre impérial, avec son administration, son réseau routier, ses rituels sacrés, ses élites... En quelques décennies, au prix de travaux colossaux comme les Incas en avaient le secret (ils ne connaissaient pas la roue mais disposaient d'une force de travail abondante), s'édifia cette « Rome inca » qui ébahit les Espagnols.

Sans doute les conquistadors ne l'ont-ils pas remarqué : vu d'en haut, le centre du Cuzco précolombien avait la forme (approximative) d'un puma, animal sacré pour les Incas. La tête était constituée par la forteresse de Sacsayhuaman, la queue par la confluence entre les deux rivières qui encadraient la cité, sur une distance d'environ 2 kilomètres. Cette zone bien délimitée était divisée en deux parties, Hanan Cuzco (le Haut Cuzco) et Hurin Cuzco (le Bas Cuzco), puis à nouveau en deux. Les quatre parties ainsi formées correspondaient aux quatre régions de l'empire, qui convergeaient toutes à Cuzco (son nom quechua, Tawantinsuyu, signifie « l'empire des Quatre Quartiers »). Dans ce cœur de la cité vivaient principalement les notables et l'élite, des membres des lignages des souverains incas ou des nobles appartenant aux ethnies soumises du royaume. Ces derniers, les « caciques », devaient passer une partie de l'année ●●●



Agenciamagist / Alamy / Contrasto

La capitale était divisée en quatre quartiers, au sein d'un empire lui-même partagé en quatre provinces (gravure du début du XVII^e siècle).

APRÈS AVOIR PILLÉ ET DÉTRUIT LA VILLE EN 1533, LES CONQUISTADORS EN ONT FONDÉ UNE NOUVELLE

●●● dans la capitale et y envoyer certains de leurs enfants, afin qu'ils soient «incalés» et que leurs parents n'aient pas la mauvaise idée de se révolter.

Ce qui devait frapper d'abord, en pénétrant dans cet épiscentre du pouvoir, était son côté rigoureux et homogène, pour ne pas dire austère. Les rues se ressemblaient : étroites, rectilignes, à angle droit, parcourues au centre par une rigole pour l'écoulement de l'eau. Elles étaient bordées par les hauts murs de pierre des *canchas*, ces enclos fermés caractéristiques de l'urbanisme inca, réunissant autour d'une cour intérieure plusieurs bâtiments de plain-pied aux toits de chaume pentus. L'essentiel de Cuzco en était constitué, accueillant aussi bien les habitations que les temples ou les entrepôts. Excepté la forteresse de Sacsayhuaman, qui dominait l'ensemble, nul monument ne se détachait. Dans l'architecture, les ornements étaient réduits. Le travail de la pierre n'en était pas moins saisissant. Beaucoup de murs étaient constitués de blocs d'assez grand format, taillés de façon à s'emboîter parfaitement. Plus les édifices étaient importants, plus cette taille était raffinée, les pierres étant alors semblables à des sortes de coussins, créant avec le soleil un jeu d'ombre et de lumière.

Mais sous ce visage un brin sévère, Cuzco cachait une immense richesse et une atmosphère festive, liée aux nombreuses célébrations et aux travaux collectifs qui y rythmaient l'année. C'est vers le centre du puma, au niveau de ses pattes, que battait le poulx de la cité. Ici se trouvait Huacaypata, la «place du Repos», une gigantesque esplanade d'environ 250 mètres sur 200, doublée, de l'autre côté de la rivière, d'une seconde place, nommée Kusipata. C'était le centre cérémoniel de l'empire : toute l'année s'y succédaient des festivités, où les Incas mettaient en scène la grandeur de

leur royaume et leur emprise sur les peuples soumis. Les principales étaient Inti Raymi (en mai-juin, après les dernières récoltes), Sitwa (en août-septembre, avant la saison des pluies, destinée à purifier la ville des maladies) et Capac Raymi (en novembre-décembre, qui coïncidait aussi avec les rites de passage à l'âge adulte des adolescents). Toutes étaient prétextes à de grandes cérémonies, avec rituels très codifiés, danses, musique, bière de maïs à volonté et d'offrandes, y compris des sacrifices de lamas et d'humains en certaines occasions. Les momies des anciens Incas étaient sorties au grand air, honorées par des rites, nourries et abreuvées.

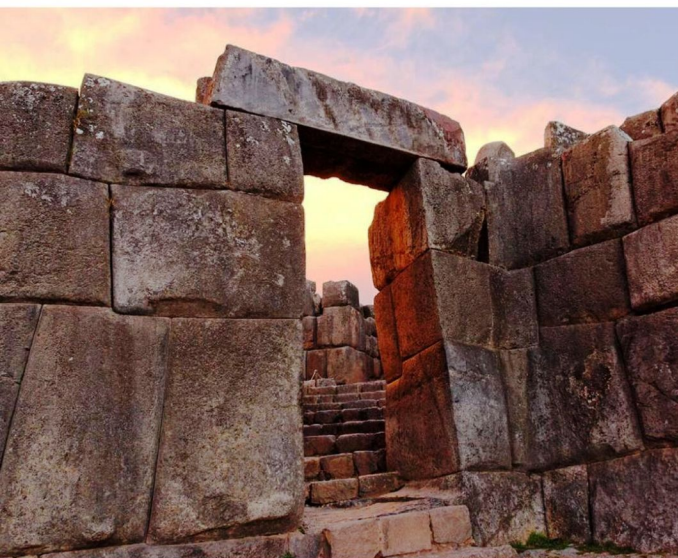
La plupart des objets en or ou en argent ont été volés et fondus par les Espagnols

La place était bordée de bâtiments de prestige, notamment des palais d'empereurs, en pierre taillée et peinte. Le plus beau, selon le chroniqueur Pedro Sancho, était celui de Huayna Cápac (petit-fils de Pachacutec), avec sa porte d'entrée en marbre polychrome et sa *kallanka*, une immense salle de forme allongée, servant aux festivités. Il était jouté par l'Acclahuaci, la «maison des élues», où étaient cloîtrées des centaines de femmes offertes par les peuples soumis en tribut à l'empereur (la polygamie était la règle chez l'élite). Elles se consacraient à la fabrication de tissus et de bière de maïs, à l'entretien des momies, et étaient parfois aussi données comme épouses secondaires à des caciques, voire sacrifiées.

Tous ces bâtiments pouvaient cacher d'incroyables richesses : tissus (très précieux chez les Incas), objets en or ou en argent, comme des statues d'humains ou de lamas, des gobelets pour la bière... La plupart ont fini fondus par les Espagnols. Le conquistador Pedro Pizarro, qui visita la capitale avant sa mise à sac, écrit dans

sa chronique : «Dès notre arrivée à Cuzco, nous avons été impressionnés par ses innombrables richesses, par la quantité d'entrepôts remplis de mobilier, de vivres, de coca, et surtout de vêtements, des plus simples aux plus délicats. Le plus étonnant était la réserve de plumes, notamment de plumes chatoyantes, pareilles à de l'or fin, quelquefois mordorées, et rangées dans une multitude de coffres [...] Quant aux vêtements, il m'est impossible d'en décrire l'amoncellement : les Indiens en confectionnaient de toutes les façons. Le temps m'a manqué pour tout voir, et l'entendement pour trouver la signification d'une telle profusion.»

Mais c'est à 500 mètres de la place, près de la queue du puma, que se trouvait le cœur de la ville et de l'Empire inca tout entier : le Coricancha ou «Enclos doré» – aussi appelé temple du Soleil, celui-là même que dépouillèrent les trois premiers Espagnols. Sa fonction première était le culte des divinités, et surtout du Soleil, central dans le panthéon des Incas et dans l'administration de leur empire. Ce complexe, bâti sur ordre de Pachacuti sur l'emplacement d'un temple plus ancien, était posé sur un promontoire naturel, la même où le fondateur Manco Cápac aurait planté son bâton d'or pour établir l'Empire inca. C'était le plus somptueux et le plus sacré de tous les *canchas* de Cuzco. Ses six bâtiments étaient couverts de plaques d'or et regorgeaient d'objets dans le même métal. A l'intérieur était notamment conservée une statue de Punchao (incarnation du dieu Soleil sous les traits d'un enfant), encadrée par Viracocha (le dieu créateur) et Illapa (dieu de la Pluie, des Eclairs et du Tonnerre), ainsi que les momies des anciens empereurs et de leurs épouses, entretenues par des servantes attitrées. Ce temple, ouvert aux seuls membres de la haute aristocratie, symbolisait la puissance



Les blocs de calcaire taillés de la forteresse de Sacsayhuaman, à Cuzco, peuvent peser jusqu'à 200 tonnes.

Dorian Jodet-Perrin / Remedia

QUE RESTE-T-IL AUJOURD'HUI DE L'ANCIEN CUZCO ?

Un touriste qui visite aujourd'hui Cuzco chercherait en vain ses bâtiments emblématiques de l'époque inca : ils ont été rayés de la carte par les Espagnols après leur prise de contrôle de la cité au XVI^e siècle, et remplacés par des édifices coloniaux. Le Coricancha (temple du Soleil) est devenu un couvent et une église, Santo Domingo, symbole du triomphe du catholicisme sur «l'idolâtrie» inca. L'Acclahuaci (la «maison des élus») a, elle aussi, été changée en couvent, l'Amarucancha (palais de l'Inca Huayna Cápac) en église pour les jésuites. Mais cette refondation n'a pas été totale : les Espagnols ont conservé la base des murs en pierre taillée des *canchas* (parcelles regroupant plusieurs maisons) comme sous-bassement de leurs constructions. Ce mélange unique sur le continent caractérise le centre historique de cette ville d'aujourd'hui 350 000 habitants, classée depuis 1983 au patrimoine mondial de l'Unesco. Les rues Hattun Rumiyoq (où se trouve la «pierre aux douze angles», symbole du génie des tailleurs de pierres incas) ou Loreto en sont de beaux exemples. Le schéma urbain de la Cuzco impériale a aussi été conservé : la forme de puma se devine toujours dans le plan de la ville. La place Huacaypata est devenue la plaza de Armas, esplanade centrale où trône désormais la statue dorée de Pachacutec. Et la forteresse de Sacsayhuaman continue de dominer l'ensemble, du moins ses ruines végétalisées aux dimensions titanesques, qui comptent aujourd'hui parmi les grands vestiges de l'empire visibles au Pérou.

des divinités incas, et leur supériorité sur les autres ethnies de l'empire. On y amenait les principaux *huacas* (objets sacrés, notamment des rochers) des peuples vaincus, ou du moins leurs répliques, comme pour mettre en scène leur soumission au dieu central. C'est du Coricancha, enfin, que partaient les *ceques*, ces 41 lignes virtuelles reliant entre eux des centaines de *huacas* dispersés dans les quatre régions de l'empire. Le temple était ainsi au centre d'une organisation territoriale complexe et ultracentralisée, comme si tout l'empire irradiait depuis lui.

Le Cuzco que découvrirent les Espagnols au XVI^e siècle était un concentré de pouvoir, politique et religieux, où les Incas affirmaient leur domination sans partage sur leur royaume gigantesque conquis en si peu de temps. Ces derniers reproduisirent d'ailleurs ce modèle architectural, son organisation, dans une série de «nouveaux Cuzco» dispersés dans l'empire, comme Huanucopampa, à 1 000 kilomètres plus au nord, ou Tumipampa, dans l'actuel Equateur. Cuzco, cependant, ne se réduisait pas au puma qui en dessinait le centre. Autour de ce noyau assez exigu, s'étendaient des faubourgs et de nombreux villages alignés sur les contreforts de la vallée, au milieu des terrasses alluviales. L'ensemble devait avoisiner près de 100 000 habitants. Les environs comptaient aussi des domaines royaux, en particulier ceux de la Vallée sacrée, à une trentaine de kilomètres au nord, où les souverains séjournaient à la saison sèche et froide. Parmi eux, Pisac et, bien sûr, le Machu Picchu, tous deux érigés sous le règne de Pachacutec. Ce sont d'autres prouesses de bâtisseurs, d'autres démonstrations de pouvoir, mieux conservées aujourd'hui, qui donnent un aperçu de ce que pouvait être la splendeur de Cuzco à l'apogée inca. ■

VOLKER SAUX



Héritier du trône en 1471, ce souverain étendit les frontières de l'empire, des montagnes colombiennes au désert chilien. Seule l'Amazonie lui résista.

LES MAÎTRES DES ANDES

Quatre souverains incas ont bâti le plus grand empire de la cordillère.

Portraits de ces monarques ambitieux et cruels.

TUPAC YUPANQUI (1440-1493)

Les regards étaient inquiets. Les arcs prêts à décocher leurs flèches. En 1490, à plus de 500 kilomètres de Cuzco, des milliers de guerriers incas pénétraient pour la première fois dans la forêt amazonienne. Que venaient-ils faire dans la moiteur de cette jungle ? Ils suivaient les ordres de leur empereur : Tupac Yupanqui, fils cadet de Pachacutec, le bâtisseur de Cuzco. Monté sur le trône en 1471, Tupac Yupanqui n'avait qu'une obsession : devenir le maître de l'Amazonie. Ce vaste territoire inconnu se révélait être l'occasion, pour lui, de montrer à son peuple que les Incas pouvaient désormais régner au-delà des Andes. Du jamais vu.

Mais cette région au sud-est de l'actuel Pérou, frontière orientale de l'empire, abritait des tribus hostiles. Le conquérant passa tout de même à l'action. À la tête d'une armée de plusieurs milliers d'hommes, il quitta, en 1490, les plateaux andins pour soumettre ce qu'il appelait « ces peuples d'en bas ». Après des mois d'une marche pénible, l'expédition atteignit le bassin amazonien. Tupac Yupanqui noua une alliance avec les premières populations rencontrées, les Opataris et les Chunchos, propriétaires de terrains de coca. Une plante réservée à l'élite pour les rituels et les traitements médicaux. Son armée ne rencontra pas une forte résistance de la part des autochtones, mais elle allait affronter un adversaire plus coriace : l'Amazonie.

CE CONQUÉRANT RÊVAIT DE COLONISER LA FORÊT AMAZONIENNE

« Cette conquête fut un fiasco à cause des conditions climatiques et de la faune locale », explique David Barreiro, archéologue au sein du Centre de recherche sur l'Amérique préhispanique, à Paris. En pénétrant dans cet enfer vert, des milliers d'Incas périrent de maladies, de morsures d'araignées et de serpents venimeux... Yupanqui rebroussa chemin. Un terrible revers pour cet empereur qui, jusqu'à ce jour,

n'avait jamais connu l'échec. En 1460, trente ans auparavant, il avait remporté, aux côtés de son père, une série de victoires éclatantes sur les peuples de l'actuel Equateur. Il avait aussi dirigé sa puissante armée vers la côte pacifique et vaincu l'Empire chimú.

Sa déconvenue amazonienne n'altéra en rien son ambition. Bien au contraire. Peu après, il étendit les confins méridionaux de l'empire, jusqu'à Tucumán et la vallée du fleuve Maule, dans l'Argentine et le Chili actuels. D'après le chroniqueur espagnol Pedro Sarmiento de Gamboa (1532-1592), il mena même un raid maritime au large de la côte équatorienne. Une expédition qui atteignit les îles Galapagos. L'Amazonie aura donc été le seul point noir dans son incroyable boulimie de terres vierges. Pour justifier ce cuisant échec, Tupac Yupanqui aurait fait courir le bruit, jusqu'à sa mort en 1493, que des monstres défendaient l'accès à la forêt... ■

MAZARINE VERTANESSIAN

HUAYNA CÁPAC

(1467-1528)

Ce fut le mal-aimé de Cuzco. Lorsqu'il prit le titre de Sapa Inca («Unique Seigneur», en quechua) en 1493, le fils de Tupac Yupanqui ne fut pas soutenu par l'élite de la capitale. On le jugea trop peu raffiné pour diriger l'empire. Certains membres de sa famille, qui convoitaient sa place d'héritier, retournèrent contre lui une grande partie des *pana-qas*, ces nobles qui occupaient les plus hautes fonctions militaires, administratives et religieuses. Le souverain en prit son parti. Déterminé à régner avec autorité, il souhaitait marcher dans les pas de son géniteur qui lui laissa un immense empire de 950 000 kilomètres carrés, s'étendant du nord de l'Equateur au centre du Chili. Revers de la médaille d'un tel héritage, il ne lui restait que peu de terres à conquérir...

Réunissant une armée de 100 000 hommes, il s'empressa de quitter la capitale, où il se sentait en danger, pour partir à l'assaut d'un territoire insoumis, celui des Chachapoyas. Ce peuple du nord-est de l'actuel Pérou accueillit l'envahisseur à coups de lances et de haches. «Le jeune empereur mata cette rébellion dans le sang et les populations furent victimes des pires atrocités», écrit l'historien Henri Favre dans son ouvrage *Les Incas* (éd. PUF, 2003). Le chroniqueur espagnol Pedro Cieza de León (1520-1554), nourri par les récits de ses traducteurs indigènes, rapporta que Huayna Cápac aurait fait décapiter les chefs locaux. Il aurait ensuite assisté à une danse guerrière où les têtes des vaincus furent utilisées pour faire résonner les tambours dans toute la vallée. Légende ou réalité ? Les historiens s'accordent à dire que le souverain fut craint dans toute la cordillère suite à cette expédition punitive. Son règne se résume à une politique de répression», note l'archéologue David Barreiro. Pour faciliter le contrôle de tri-

MÉPRISÉ À CUZCO, IL CRÉA UNE AUTRE CAPITALE DANS LE NORD

bus révoltées contre le pouvoir inca, Huayna Cápac prit deux décisions. Tout d'abord, ériger un réseau de routes dans l'empire. Parmi elles, le Qhapaq Nan, colonne vertébrale des Andes, longue de 6 000 kilomètres, qui va de la Colombie au Chili actuels. «Je crois que de mémoire d'homme aucun récit n'a présenté quelque chose d'aussi magnifique que cette route qui traverse de profondes vallées [...] et qui suit les rives de torrents furieux», s'émerveille Pedro Cieza de León. Il fonda surtout, vers 1500, une nouvelle capitale : Tomebamba, dans l'actuel Equateur. Un transfert de pouvoir du sud au nord de l'empire qui lui permettait de faire d'une pierre deux coups : surveiller cette région rebelle tout en s'éloignant d'une aristocratie de Cuzco malveillante à son égard et dont il se méfiait depuis son intronisation. «Tomebamba fut un excellent choix car l'empire était devenu trop vaste pour être gouverné depuis Cuzco», note l'historien et archéologue Patrice Lecoq, coauteur, avec Eric Taladoire, de *Civilisations précolombiennes* (éd. PUF, coll. Que sais-je, 2019).

Pendant plus de vingt ans, depuis son nouveau palais orné de statues d'or, Huayna Cápac multiplia exécutions et déportations contre les Canaris, les Pastos et les Cayambis, des peuples locaux hostiles à son pouvoir. Mais cette délocalisation fit aussi de lui une victime. Vers 1528, il fut pris d'un mal invisible : la variole. Introduit par les Espagnols, le virus arriva dans l'empire par la région équatorienne. «En restant à Cuzco, ce grand guerrier aurait échappé à la maladie et aurait pu combattre Pizarro et ses soldats. L'histoire aurait été différente.», conclut Patrice Lecoq. Huayna Cápac mourut en quelques jours, ainsi que l'héritier, son fils aîné Ninan Cuyochi. Une double disparition qui allait semer le chaos au sein de l'empire des «fils du Soleil». **m.v.**

En 1528, Huayna Cápac fut saisi d'un mal invisible. C'était la variole, introduite par les conquistadors. Il aurait échappé à la maladie s'il était resté à Cuzco...





HUASCAR

(1491-1533)

EMPEREUR PAR DÉFAUT, IL FUT À L'ORIGINE D'UNE GUERRE FRATRICIDE

Huascar dut son couronnement à un virus mortel. Avec une intronisation aussi funeste, son destin ne pouvait être que frappé du sceau de la malédiction. Il n'aurait jamais régné sur l'empire si la variole, maladie infectieuse «importée» par les Espagnols, n'avait décimé sa famille en 1528. Parmi les victimes, son père, l'empereur Huayna Cápac, mais aussi son frère aîné, Ninan Cuyochi, héritier du trône. Dans l'ordre de succession, Huascar était le suivant. L'historiographie n'est pas tendre envers ce fils d'une princesse de Cuzco. Sans doute parce que son image contraste avec celle des puissants conquérants qui l'ont précédé. «Huascar n'était pas un homme d'espace. La faute à une enfance princière vécue au milieu d'intrigues politiques permanentes», explique Laurent Segalini, spécialiste des Andes préhispaniques. Jeune adulte, il fut envoyé dans la région de Jauja, à 800 kilomètres de la capitale, pour y occuper des fonctions administratives et religieuses. Une vie au calme. Loin de l'existence tumultueuse de son père qui terrorisait les populations depuis son fief de Tomebamba, dans l'actuel Equateur.

Rappelé à Cuzco en 1528 après la mort de son géniteur et de l'héritier, Huascar fut donc nommé empereur dans la foulée. Un lourd fardeau pour un homme qui, d'après les chroniqueurs du XVI^e siècle, n'aimait guère parler en public et ne connaissait rien à l'art de guerroyer. «L'un de ces premiers gestes fut de s'assurer que son pouvoir n'allait pas être contesté», affirme l'historien Franck Garcia dans son livre *Les Incas* (publié aux éditions Ellipses en 2019). Huascar obtint le soutien de la majorité des chefs locaux, les *curacas*, soumis à la tutelle impériale. Mais il savait que la menace viendrait d'ailleurs : par l'autre descendance de son père, vivant à

Quito, dans l'actuel Equateur. Parmi elle, son demi-frère, Atahualpa, le défit. Lorsque ce dernier refusa de prêter allégeance, Huascar le convoqua à Cuzco. Flairant le piège, Atahualpa envoya des ambassadeurs à sa place. Le nouvel empereur se sentit humilié. Dans ses *Chroniques du Pérou* (1548), le conquistador Pedro Cieza de León (1520-1554) raconte qu'il fit tuer les messagers puis demanda à ses hommes de fabriquer des tambours avec la peau des victimes. Cet acte cruel marqua le début d'une guerre civile qui allait opposer, de 1529 à 1533, «l'héritier de Cuzco» au «bâtard de Quito».

Les récits s'attardent sur une anecdote, sans doute légendaire, qui ridiculise Huascar. Ce dernier, doté d'un physique ingrat, aurait fait prisonnier Atahualpa. Mais celui-ci, d'une grande beauté, serait parvenu à s'échapper en séduisant une femme de l'entourage de Huascar. La femme en question lui aurait apporté une barre de cuivre avec laquelle il aurait réussi à percer la muraille de la salle où il était retenu en otage. Si les historiens restent perplexes sur cet épisode, tous s'accordent à dire que «l'héritier de Cuzco» était un piètre stratège», commente Martti Pärssinen, auteur de *Tawantinsuyu : The Inca state and its political organization* (non traduit, 1992). Et d'ajouter : «Lorsque le conflit se rapprocha de Cuzco, Huascar fut obligé de prendre le commandement. Avec des résultats catastrophiques à la clé.» Même avec l'appui de peuples restés loyaux, il cumula les défaites. Fait prisonnier par les hommes d'Atahualpa en 1532, il fut assassiné un an plus tard sur les ordres de son demi-frère, désormais en lutte contre les conquistadors. Ces mêmes Espagnols qui, cinq ans plus tôt, firent de Huascar, sans le vouloir, un empereur. Presque fantôme. ■

MÉLANIE CHALULEAU

Ce souverain connut un règne éphémère, marqué par une guerre de succession. Après sa mort, en 1533, sa descendance fut exterminée.

ATAHUALPA

(1500-1533)

CETTE FIGURE MESSIANIQUE DEVAIT INCARNER UNE ÈRE NOUVELLE

Son règne fut le plus bref de l'histoire inca : un an. Atahualpa fut pourtant celui qui fit couler le plus d'encre. Et de sang. Dès le XVI^e siècle, son destin romanesque et tragique fascina les spécialistes du monde andin. À commencer par les observateurs espagnols qui firent de ce farouche ennemi un héros presque légendaire. Un paradoxe symbolisé par le conquistador Francisco Pizarro (1475-1541), son bourreau, qui déclara qu'il avait «l'âme d'un grand chef» avant de le faire exécuter, le 26 juillet 1533. Atahualpa, figure héroïque fauchée par l'envahisseur européen ? La réalité est plus complexe. Les historiens restent en désaccord sur ce personnage. Figure messianique pour les uns. Imposteur tyrannique pour les autres. Qui était Atahualpa ?

Fils d'une princesse de Quito, Atahualpa pensait qu'il serait le digne héritier de son père, l'empereur Huayna Cápac, mort en 1528. Mais ce fut son demi-frère, Huascar, de la lignée impériale de Cuzco, qui fut couronné. Un camouflet pour ce prince ambitieux qui, d'après les chroniques espagnoles, était le fils préféré de Huayna Cápac. La rage au ventre, il rallia à sa cause la noblesse du nord de l'empire qui, pendant deux années, le respecta comme souverain unique. Mais le royaume de Quito ne suffit plus à celui qui n'avait jamais accepté le sacre de Huascar. Entourée de trois chefs de guerre, il se constitua une armée de plusieurs milliers d'hommes. Objectif : s'emparer du trône de Cuzco.

Une guerre civile éclata entre le nord et le sud de l'empire. Animé par un sentiment de vengeance, Atahualpa fit raser les villes fidèles à Huascar, telles Tumipampa, et massacrer les ethnies rangées auprès de son demi-frère. À Cuzco, les victoires écrasantes de celui qu'on appelait le «bâtard de Quito» inquiétèrent

la noblesse. À raison. En 1531, il envoya ses meilleurs soldats dans la capitale tuer les fils et les femmes de Huascar. «Il était tyrannique. Un trait hérité de son père qui lui avait appris, dans sa jeunesse, à se montrer féroce envers les peuples qui remettaient en cause le pouvoir impérial», explique l'historien Franck García. Atahualpa avait retenu la leçon. Il finit par défaire, en 1532, les armées de son demi-frère. Et devint ainsi le treizième empereur inca.

Les conquistadors, tout juste débarqués au nord de la côte

Pacifique de l'empire (fief d'Atahualpa), le reconquirent comme tel. «Ils furent influencés par leurs traducteurs incas qui brossèrent de lui un portrait dithyrambique», analyse Franck García. «Il avait du génie, un grand esprit, une ardeur juvénile et une ambition de gloire», décrit le missionnaire équatorien Juan de Velasco dans son livre *Historia del reino de Quito en la América meridional* (1789). Atahualpa jouissait d'une aura auprès de ses sujets. «En s'étant débarrassé de la noblesse de Cuzco, il se considérait comme l'inaugurateur d'un nouveau cycle impérial», avance Laurent Segalini, spécialiste des Andes préhispaniques.

Le chroniqueur Agustín de Zarate, auteur de *Historia del descubrimiento y conquista del Perú* (1555), décrit, avec moult détails, son fastueux mode de vie. On apprend, par exemple, qu'il changeait de collier d'émeraudes tous les jours et acceptait de la nourriture uniquement présentée dans des plats en or. Atahualpa était taillé pour gouverner. Certains historiens pensent que, contrairement à son peuple, il ne craignait pas les Espagnols. Un excès de confiance qui lui sera fatal. Piégé à Cajamarca en 1533 par Pizarro, qui voyait en lui un danger, il fut exécuté. Un dénouement tragique qui allait forger un peu plus sa légende. **m.c.** ■

Appelé le «bâtard de Quito», Atahualpa, héritier illégitime, ne régna qu'un an sur l'Empire inca, en 1532-1533, avant d'être exécuté par les conquistadors.



L'OR

LES DERNIERS FEUX DU DIEU-SOLEIL

Étroitement associé aux rituels religieux, le précieux métal était aussi un symbole de pouvoir. Statuettes, masques, colliers... Au XVI^e siècle, les conquistadors ont fondu les objets pour rapporter l'or en Espagne, mais il subsiste encore dans les musées et chez les collectionneurs quelques rares témoignages de la civilisation inca et de ses prédécesseurs.





Ce masque d'or surmonté d'une coiffe a été façonné par les Mochicas, un peuple pré-incaïque (I^{er}-VIII^e siècle).

Getty Images / Contrasto



Collier de chef mochica

Or et turquoises composent les pièces de ce collier. Une autre pièce analogue, volée dans une tombe de Sipán, devait être mise en vente chez Sotheby's, en 1994. Elle fut finalement rapatriée au Pérou deux ans plus tard.

LES PARURES



Boucles d'oreilles mochicas

Ces ornements en or de 11 cm de diamètre n'étaient portés que par les dignitaires. Une mosaïque de pierres semi-précieuses (lapis-lazuli, turquoise, coquille de spondyle) compose ce personnage mi-homme mi-oiseau.



Tunique composée de plaques d'or

Très bien conservé, ce bustier datant de la fin du XV^e siècle appartenait à un noble de la côte ouest du Pérou. Réalisé en plaques d'or reliées par du fil d'alpaga, il provient sans doute d'une tombe pillée.



Pendentifs mochicas

Ces boucles d'oreilles sont ornées de pendentifs en forme de cygnes, aux yeux incrustés de turquoises. Un animal fétiche dans cette civilisation qui collectait le guano et domestiquait les oiseaux migrateurs.



Pendentif chimú

Aujourd'hui conservé au musée de l'Or du Pérou et des armes du monde (à Lima, dans le quartier de Santiago de Surco), ce pendentif date de la fin de la civilisation chimú, assimilée par les Incas au XV^e siècle.



Le totem solaire des sanctuaires

Fils de Viracocha, Inti est la manifestation inca du soleil, traditionnellement représenté par un disque solaire à face humaine et entouré de rayons lumineux. Plusieurs disques de ce type ont été retrouvés à Cuzco et dans les sanctuaires de l'empire.



LES RITUELS



Tablette de la Pachamama

Cette plaque en or représente la cosmogonie andine, avec à son sommet la Pachamama, la déesse-terre. C'est l'un des rares vestiges du temple du Soleil à Cuzco. Celui-ci fut rasé par les Espagnols, et ses fondations ont servi d'assise pour édifier le couvent Santo Domingo.



Manche de couteau chimú

Ce manche de *tumi* (couteau cérémoniel) représente un personnage divinisé. Son volume a été obtenu par soudure de plusieurs feuilles d'or. Et sa coiffe est incrustée de turquoises. Ce lourd couteau, difficile à manier, pouvait atteindre les 80 cm (musée archéologique de Lima).



Gantelets cérémoniels chimús

Deux ongles en argent (main de droite) figurent encore sur ces gantelets décorés de motifs guerriers. Ils sont travaillés de plusieurs feuilles d'or martelées jointes par des rivets.



Une ancêtre des Incas

Cette statuette féminine provient de la civilisation de Tumaco-La Tolita (III^e siècle av. J.-C. - IV^e siècle), l'une des plus anciennes de l'Amérique préhispanique (musée Brüning de Lambayeque, Pérou).



Masque funéraire

Très appréciés des collectionneurs, les masques représentent l'âme du défunt. Les Incas pensaient que les ancêtres pouvaient encore protéger et soutenir leurs descendants... mais aussi les tourmenter, s'ils étaient mal ou peu vénérés.

LA MORT



Deux mains pour franchir l'au-delà

Comme en Égypte, on a retrouvé au Pérou de nombreuses chambres funéraires. Ces mains en or devaient servir aux rituels du passage vers l'au-delà : le corps du défunt était placé en position fœtale, comme pour rappeler que la vie d'un individu se terminait comme elle avait commencé.



Détail d'une urne pour les offrandes au défunt

Les Incas, comme les Mochicas avant eux, vénéraient les morts. Cette urne servait à rassembler des présents mais aussi les effets personnels du défunt qui étaient généralement ensevelis avec lui (musée Larco de Lima).



Vase à double bec

Typiques des cultures chimu et moche, les vases à anse-étrier et les vases à double bec constituent les formes les plus courantes. Ils servaient pour l'usage domestique mais aussi pour contenir des offrandes lors des funérailles.



Pince à épiler avec anneau de suspension

Difficile d'imaginer que ce superbe objet, représentant deux serpents surmontés d'une figure féminine, fut une pince épilatoire. On estime qu'elle daterait de la fin du IX^e siècle, à l'apogée de la civilisation mochica (musée de l'Or de Lima).

LA VIE QUOTIDIENNE



Vase à gobelet communicant

Pour les peuples quechuas, chaque objet de la vie quotidienne avait une présence physique mais aussi spirituelle. Cet animisme se retrouve dans ce vase anthropomorphe. Divinité ou démon ? Les chercheurs s'interrogent.





Paire de sandales en cuir avec disques d'or et turquoises

On retrouve parfois ces sandales, typiques des civilisations précolombiennes, sur des momies. Celles-ci proviennent de la culture chimú, sur le littoral ouest du Pérou, et datent sans doute du XIII^e ou XIV^e siècle.



Félin mochica

Ce puma a été façonné avec plusieurs feuilles d'or soudées et travaillées en repoussé. Son ventre creux, couvert de serpents géométriques, servait de boîte à feuilles de coca.

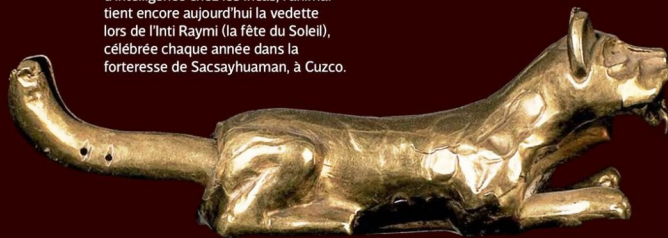
Aigle aux ailes déployées

Très souvent représenté dans l'art péruvien, l'aigle faisait partie d'une trilogie sacrée. Il représentait le ciel dans la cosmogonie inca, aux côtés du puma (le monde des vivants) et du serpent (le monde souterrain).

LE BESTIAIRE

Statuette de puma

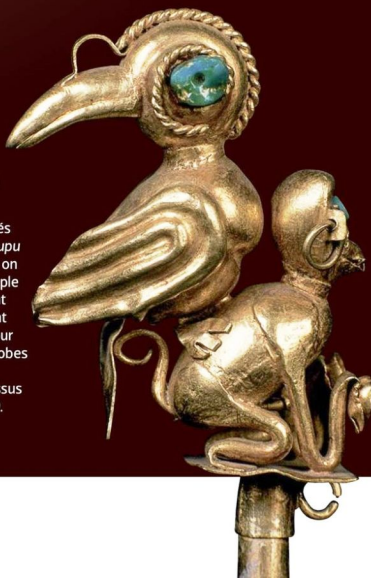
Symbole de force, de sagesse et d'intelligence chez les Incas, l'animal tient encore aujourd'hui la vedette lors de l'Inti Raymi (la fête du Soleil), célébrée chaque année dans la forteresse de Sacsayhuaman, à Cuzco.





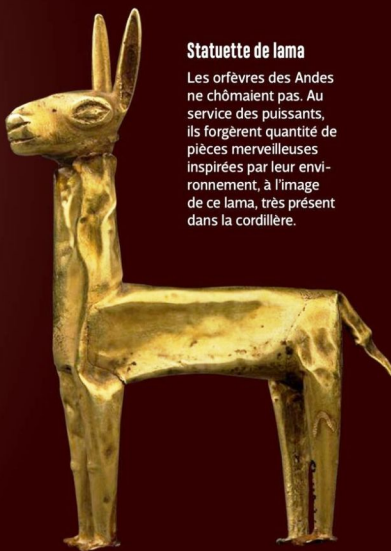
Broche en forme de singe et d'oiseau

Dans les sociétés quechuas, les *tupu* (broches), dont on voit ici un exemple particulièrement raffiné, servaient aux femmes pour attacher leurs robes traditionnelles (*acsu*) ou les tissus d'épaule (*lliklla*).



Statuette de lama

Les orfèvres des Andes ne chômaient pas. Au service des puissants, ils forgèrent quantité de pièces merveilleuses inspirées par leur environnement, à l'image de ce lama, très présent dans la cordillère.



Scorpion impérial

On rencontre cet animal venimeux dans les montagnes de la cordillère, et notamment dans la région de Cajamarca, au Pérou : l'espèce représentée ici s'appelle *pachakutej*, en hommage à l'empereur inca Pachacutec, qui régna de 1438 à 1471.



Brigitte M. Images

A Trujillo, ville espagnole où est né Pizarro, le vainqueur des Incas, sa statue est tournée vers le Nouveau Monde.

LORSQUE HERNÁN CORTÉS ET FRANCISCO PIZARRO DÉBARQUÈRENT DANS LE NOUVEAU MONDE, LE PREMIER EN 1519, L'AUTRE EN 1531, LEUR MARCHÉ EN AVANT SONNA LE GLAS DES AZTÈQUES ET DES INCAS. ARMÉS DE MOUSQUETS ET DE LA SAINTE CROIX, LES DEUX CONQUISTADORS FIRENT EXÉCUTER LES EMPE-

LA CONQUÊTE ESPAGNOLE

REURS DE CES PEUPLES, INAUGURANT AINSI UNE DOMINATION COLONIALE BRUTALE ET UNE ÉVANGÉLISATION FORCÉE. MAIS OUTRE LEUR SOIF DE CONQUÊTES, LES ESPAGNOLS BÉNÉFICIÈRENT, MALGRÉ EUX, D'ALLIÉS IMPRÉVUS : DES ÉPIDÉMIES QUI DÉCIMÈRENT LES POPULATIONS AMÉRINDIENNES.



Hernán Cortés

Le conquistador Hernán Cortés (1485-1547) prend la mer pour Cuba à l'âge de 20 ans. En 1519, il débarque avec une modeste armée sur les côtes du Mexique et brûle ses navires pour obliger ses soldats à rester avec lui.



LE FRACAS DE DEUX CIVILISATIONS

Le 8 novembre 1519, Hernán Cortés
vient à la rencontre de l'empereur
Moctezuma II sur la route de Mexico-
Tenochtitlán. Deux mondes que
tout oppose entrent en collision.



Moctezuma II

Pendant son règne, Moctezuma II (1466-1520), neuvième *huey tlatoani* (grand souverain) de Mexico, repousse les limites de l'Empire aztèque. Il fait également évoluer le pouvoir vers un système absolutiste.



Heritage Images/Getty Images

POUR LES AZTÈQUES, LES CARAVELLES SONT LE SIGNE D'UNE CATASTROPHE À VENIR

En 1509, soit dix ans avant l'arrivée des conquistadors, «un présage de malheur apparut comme une flamme, comme une lame de feu, comme une aurore» dans le ciel de Mexico-Tenochtitlán, rapporte le franciscain espagnol Bernardino de Sahagún, un des premiers exégètes des codex aztèques, écrits dans un mélange d'idéogrammes et de notations phonétiques. D'autres mauvais présages succèdent au passage de cette comète. Les temples de Huitzilopochtli, le dieu tribal du Soleil et de la Guerre des Aztèques, et de Xiuhtecuhtli, «Mère et Père des dieux», sont détruits par des incendies. Alors que le temps est calme, les eaux du lac de Mexico, au milieu duquel est bâtie la capitale, se soulèvent et submergent les digues. Des pêcheurs capturent un mystérieux oiseau de couleur cendrée qui a un miroir à la place d'un œil... L'empereur Moctezuma II (son nom est parfois orthographié Montezuma) interroge les devins sur ces prodiges. Mais ceux-ci sont incapables de lui fournir une explication et, pour les punir de leur ignorance, il les aurait condamnés à mourir de faim.

Grâce aux illustrations de ces anciens codex, nous possédons plusieurs portraits de Moctezuma II. Ils le représentent en homme majestueux, grand et mince, le visage hiératique, vêtu d'un pagne et d'une cape d'apparat bleu vert, le front ceint d'un casque à plumes et d'un diadème d'or et de turquoises, tenant à la main gauche un bouchier et, à la droite, une sorte de javelot emplumé, symboles de son autorité. Le souverain, alors au faite de sa puissance, se considère comme le «maître du monde», du moins de celui qu'il connaît. Il règne sur un territoire de 500 000 kilomètres carrés, qui s'étend du golfe du

Mexique à l'océan Pacifique, bordé au nord par des peuplades indiennes otomis et au sud par les Mayas, dont la civilisation n'est plus, au début du XVI^e siècle, que l'ombre de sa splendeur passée.

Monarque absolu, Moctezuma est pourtant un colosse aux pieds d'argile. Son empire, peuplé de plus de 20 millions d'habitants, n'a qu'une centaine d'années d'existence et ses structures restent fragiles. En 1428, au terme de longues guerres qui opposèrent les diverses tribus méso-américaines, son ancêtre le roi Itzcoatl (1440 à 1469) conclut une triple alliance avec les cités de Texcoco et de Tlacopan. Cette coalition lui permit de soumettre ses rivaux. A sa mort, il laissa un pays plus ou moins pacifié, mais instable.

Moctezuma exige même que ses sujets lui rapportent leurs rêves

A son accession au pouvoir, en 1503, Moctezuma II, le neuvième souverain de la dynastie, hérite d'une mosaïque de trente-huit «provinces» ou «cités-Etats». La plupart d'entre elles, constituées d'ethnies parlant des langues différentes, jouissent d'une large autonomie politique, conservant leurs anciennes hiérarchies et leur mode de gouvernement spécifique. En revanche, elles doivent payer au pouvoir central des impôts sur toutes leurs productions (minerais, céréales, fruits, légumes, cacao, orfèvrerie, tissus, pierres précieuses, plumes de perroquet, bois...), et les cités ayant une importance stratégique sont placées sous la tutelle de «gouverneurs» militaires dépendant directement de l'empereur. «On pourrait dire que le régime aztèque était alors une théocratie superposée à la traditionnelle démocratie tribale», résume Jacques Soustelle, ethnologue et académicien français, dans un livre, paru en 1970 et qui fait toujours référence, *Les Aztèques* (PUF, coll. Que sais-je ?).

Au-delà de leurs particularismes, les tribus ont un solide socle commun : la religion. S'ils adorent en premier lieu le soleil, principe de la vie et moteur de l'univers, les Aztèques vénèrent de nombreuses autres idoles, parmi lesquelles Quetzalcóatl, qui jouera un rôle non négligeable dans la chute de l'empire. Le «serpent à plumes», dans leur cosmogonie, incarne le premier roi, un souverain mythique qui, en abandonnant leurs ancêtres des siècles plus tôt, leur a promis de revenir les chercher un jour pour les conduire jusqu'à une «terre promise», mal définie, mais qui devait leur assurer la domination du monde. Depuis des siècles, devins et prêtres guettent donc avec anxiété les signes annonciateurs de ce retour en observant le ciel et en interrogeant les phénomènes naturels sortant de l'ordinaire. Moctezuma exige même que ses sujets lui rapportent leurs rêves et leurs visions. Les Aztèques sacrifient également à leurs dieux des êtres humains, en général des prisonniers de guerre auxquels on arrache le cœur à vif après leur avoir ouvert la poitrine avec un couteau en pierre, une pratique barbare qui horrifiera les Espagnols plus tard.

Mexico-Tenochtitlán, au début du XVI^e siècle, est une capitale éblouissante par sa richesse. Cette cité lacustre, reliée par des digues maçonnées dans la terre ferme, apparaît comme une nouvelle Babylone, avec ses temples de pierre et son architecture sophistiquée. Alors que les Aztèques ne connaissent ni la roue ni l'usage des animaux de traits, les campagnes envahissantes, qui bénéficient du climat tempéré du plateau central, respirent l'abondance. «Aucun prince de la terre ne poussait aussi loin que Moctezuma le luxe et le faste», écrira Hernán Cortés dans sa deuxième lettre à Charles Quint (*La Conquête du Mexique*, éd. François Maspero, 1982). Les civilisations méso-amé-



En 1519, Moctezuma II et Cortés échangent des présents en gage de paix (extrait du codex Tlaxcala, 1552). Une entente de courte durée...

ricaines ou précolombiennes, rappelle l'historien Michel Graulich, étaient «très comparables à celles de l'Égypte ancienne ou de la Mésopotamie» (Montezuma, éd. Fayard, 1994). Sociétés guerrières, elles en ont les mêmes structures centralisées, hiérarchisées et pyramidales. Le souverain est entouré de quatre grands princes : le Tlacochealcatl, «chef de la maison des javelines», responsable de l'arsenal militaire ; le Tlacateccatl, «celui qui commande les guerriers» et qui fait office de juge suprême ; l'Ezuauacatl, «celui qui répand le sang», en charge des sacrifices humains ; et le Tlillancalqui, le «seigneur de la maison de la noirceur», qui dirige le temple où l'empereur se retire pour méditer, explique l'historienne française Jacqueline de Durand-Forest (Les Aztèques, éd. Les Belles Lettres, 2008).

Mêmes similitudes concernant l'organisation du corps social. À sa tête, on trouve les aristocrates, qui possèdent d'immenses territoires (certains ont plus de 100 000

vassaux). Ils forment une caste fermée, l'apanouissement des roturiers étant exceptionnel, et 600 d'entre eux sont affectés à la garde quotidienne de l'empereur. Viennent ensuite les prêtres, voués au célibat et à une vie austère, chargés du culte de Quetzalcóatl et des autres divinités, dont le dieu solaire Huitzilopochtli et Tlaloc, la vieille divinité de l'Eau et de la Pluie. Le reste de la population est composé de guerriers, de marchands, d'agriculteurs et d'artisans, organisés en corporations ou guildes régies par des règlements très précis. Enfin, au bas de l'échelle, se trouvent les prisonniers de guerre, réduits en esclavage et marqués au fer rouge, parmi lesquels sont choisies les victimes sacrifiées aux idoles pour s'attirer leurs bonnes grâces.

Vénéré par ses sujets comme un véritable dieu, Moctezuma, le «Roi-Soleil» de Mexico, souffre, d'après les chroniqueurs espagnols de l'époque, d'un caractère faible, indécis, facilement impressionnable. Son jeune empire manque de co-

hésion et certaines tribus, comme les Tlaxcalteques, lui sont franchement hostiles. Au début du XVI^e siècle, le souverain aztèque n'est pas seulement préoccupé par les mauvais présages qui se manifestent dans le ciel et sur les eaux. Les Indiens installés sur les côtes du golfe du Mexique lui ont signalé à de nombreuses reprises le passage, au large, de mystérieuses «maisons sur l'eau» surmontées de «nuages». Pour ces peuplades, qui ne connaissent que les pirogues et les barques plates, les caravelles des conquistadors, poussées par leurs immenses voiles claires, sont des apparitions aussi déroutantes qu'inquiétantes. L'empereur Moctezuma et sa cour n'ont pas tort d'y voir des signes annonciateurs d'une catastrophe. Celle-ci va prendre les traits d'hommes blancs, barbus, revêtus d'armures de fer, porteurs d'une arme extraordinaire, la poudre à fusil, et montés sur un étrange animal, encore jamais vu sous ces tropiques : le cheval. ●●●

ACCUSÉ DE TRAHISON, JETÉ EN PRISON, MOCTEZUMA TROUVE RAPIDEMENT LA MORT

●●● A l'époque, il y a déjà près de vingt ans que les Espagnols rôdent aux abords des côtes sud-américaines. Christophe Colomb, croyant rejoindre les Indes par la route maritime atlantique, avait accosté sur une île de l'archipel des Bahamas, le 12 octobre 1492. Il a fallu attendre encore six ans, le 5 août 1498, pour qu'il mette pour la première fois le pied sur ce continent inconnu, baptisé la Nouvelle-Espagne, quelque part sur le rivage du Venezuela actuel. Le découvreur du Nouveau Monde est mort en 1506 à Valladolid, mais les expéditions espagnoles se poursuivent. Au moment où Charles de Habsbourg, dit Charles Quint, archiduc d'Autriche, empereur romain germanique, duc de Bourgogne et roi de Naples, hérité de la couronne d'Espagne, les îles de Porto Rico, Saint-Domingue et Cuba ont déjà été colonisées par les conquistadors. Parmi eux, se trouve un jeune gentilhomme, né en 1485 à Medellín (Estrémadure) et devenu en 1511 le secrétaire de Diego Velázquez, gouverneur de Cuba. Il s'appelle Hernán Cortés.

Issu d'une famille pieuse et intellectuelle, qui entretient des liens étroits avec les franciscains établis dans son fief natal, Hernán Cortés n'est pas un de ces vulgaires aventuriers et chercheurs d'or « ivres d'un rêve héroïque et brutal » (comme l'écrit José María de Heredia dans son poème *Les Conquerants*). « Son regard était à la fois doux et grave ; sa barbe foncée et rare couvrait peu sa figure [...] Il avait la poitrine large et les épaules bien taillées [...] et les manières d'un grand seigneur », le décrit Bernal Díaz del Castillo, un de ses compagnons d'expédition, dans son ouvrage *L'Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne* (1568). Entièrement dévoué à son empereur et à sa foi catholique, le jeune hidalgo a la conviction de mener une guerre « juste » sous le double signe du sabre et de la croix.

Cortés appareille de Cuba, le 18 février 1519, avec onze navires et, un mois plus tard, arrive au Yucatán, au sud-ouest du golfe du Mexique. Les premiers contacts avec les indigènes, des Mayas, sont plutôt pacifiques. La flottille reprend la mer, remonte le rivage en direction du nord et mouille sur les côtes du Tabasco, en pays nahua. Là, l'accueil se révèle nettement plus hostile. Cortés et ses hommes soumettent les Indiens par les armes et détruisent leurs idoles. Le cacique local leur offre de somptueux cadeaux dont une vingtaine d'esclaves. Parmi eux se trouve une aristocrate indienne de 17 ans, Malinalli (appelée « la Malinche » par les Espagnols), qui va jouer un rôle considérable dans la conquête de la Nouvelle-Espagne. La jeune fille a l'avantage de parler à la fois le maya et le nahuatl, la langue des Aztèques. Grâce à elle, Cortés pourra engager un contact direct avec les émissaires du maître de l'empire.

Convertie, l'ancienne esclave indienne devient la compagne de Cortés

Le conquistador, faisant toujours voile en direction du nord, s'arrête dans un port naturel. Il y bâtit une petite ville fortifiée qui lui servira de base arrière, Veracruz. Malinalli, baptisée dans la foi catholique, devient Doña Marina. Elle sera alors la compagne et le plus fidèle soutien du capitaine, à qui elle donnera un fils, Don Martín Cortés. Ce geste de Cortés n'est pas seulement destiné à gagner la confiance des Indiens. Au cours des quinze années qu'il a passées dans les Antilles et en mer des Caraïbes, Hernán Cortés a été horrifié par la politique dévastatrice menée par ses compatriotes, réduisant les peuples indigènes en esclavage, pillant leurs richesses et détruisant leurs structures traditionnelles. Vingt ans avant la controverse de Valladolid (1550-1551) – qui verra s'oppo-

ser les partisans d'une évangélisation par la force et les tenants d'une conquête civilisatrice et pacifique –, ce soldat imprégné de l'humanisme de la Renaissance estime que l'avenir des deux peuples, espagnol et aztèque, passe par un respect mutuel et le métissage. « Hernán Cortés se méfie de l'Eglise catholique qu'il juge à l'époque corrompue, explique l'anthropologue méso-américaniste Christian Duverger, dans son ouvrage *L'origine des Aztèques* (éd du Seuil, 2003). Il a fait venir au Mexique des franciscains de son fief, en Estrémadure, et leur a demandé de convertir les Indiens sans les déposséder de leur identité. On les baptise pour leur éviter l'esclavage et on leur laisse leurs coutumes, à l'exception des sacrifices humains. »

C'est inspiré de ces principes qu'il s'enfonce à l'intérieur des terres d'un territoire à peine moins grand que la France métropolitaine, à la tête d'une armée dérisoire : 15 cavaliers et 300 fantassins ! A Tascateca, où il est reçu avec magnificence par les chefs locaux, l'Espagnol est subjugué par la splendeur de cette ville de 500 000 habitants, « plus grande et plus forte que Grenade », et par la « constitution de cette république [qui] ressemble à celle de Venise, de Genève et de Pise ». Moctezuma, de son palais de Tenochtitlán, suit sa progression avec inquiétude. L'empereur hésite toujours sur la conduite à tenir : accueillir ces étrangers comme des dieux incarnant le retour du mythique « serpent à plumes » ou les combattre comme des envahisseurs ? Son caractère incertain lui inspire une stratégie alternative. Alors que Cortés a gagné la ville de Cholula, il lui envoie des émissaires chargés de luxueux cadeaux (plats en or, pierres précieuses, étoffes rares...) et tente dans le même temps, sous divers prétextes, de le dissuader de poursuivre son chemin jusqu'à Mexico. Le capitaine



Durant la Noche Triste (la Triste Nuit), à Mexico, le 30 juin 1520, les Aztèques se soulèvent et infligent de lourdes pertes aux conquistadors.

espagnol, conscient de l'infériorité numérique de ses troupes, va habilement jouer sur les rivalités au sein de l'empire et se rallier plusieurs tribus. Les Tlaxcalteques et les Totonagues, deux peuples soumis par les Aztèques, trop contents de s'affranchir du joug de Moctezuma, lui fournissent des milliers de guerriers supplétifs et de porteurs. Grâce à ces renforts, et au prix de quelques batailles sanglantes, la route de Mexico est ouverte.

La rencontre historique a lieu le 8 novembre 1519 sur un pont, à l'entrée de la capitale lacustre. Cortés, en armure, tel un cavalier de l'Apocalypse, est accueilli par un Moctezuma tout en majesté, « accompagné de 200 seigneurs déchaussés et habillés d'une espèce de livrée très riche » (lettre à Charles Quint). Echange de cadeaux, déclarations d'amitié et entrée solennelle dans Mexico-Tenochtitlán, où l'empereur abandonne son palais royal à son hôte. « Nous vous reconnaissons pour maître », lui déclare-t-il. Mais cette résignation n'est

qu'une ruse. Ayant eu vent d'une conspiration destinée à les assassiner, lui et ses soldats, Cortés fait mettre Moctezuma aux fers.

Au printemps 1520, profitant des fêtes rituelles célébrées en l'honneur de Huitzilopochtli, le dieu du Soleil et de la Guerre, les conquistadors massacrent une partie de la noblesse, soit près de 10 000 hommes. La guerre que voulait éviter l'Espagnol est devenue inéluctable. Lors d'une émeute, Moctezuma, en tentant de ramener au calme la population qui assiège le palais dans lequel il est retenu prisonnier, est mortellement blessé, selon la version officielle, par une pierre jetée par un de ses sujets. À moins – le doute subsiste encore aujourd'hui – qu'il n'ait été assassiné par les occupants. La situation empire. Le 30 juin, profitant d'une nuit sans lune et d'une pluie diluvienne, Hernán Cortés sonne le signal de la retraite. Les Espagnols parviennent à sortir de la ville au prix de lourdes pertes. Très affecté par ce désastre – il l'appellera la *Noche Triste*, la « triste

nuit » –, le capitaine général ne s'avoue pas vaincu. Grâce au soutien des tribus alliées, les Tlaxcalteques et les Totonagues, mais aussi les Texconans et les Calchas, il lance une vaste offensive pour reprendre Mexico. Le siège durera trois mois. La capitale, décimée par la famine et les épidémies, se rend le 13 août 1521. Le reste de la noblesse est exterminé, le successeur de Moctezuma, Cuauhtémoc, le dernier empereur aztèque, est fait prisonnier (il sera pendu en 1525). La riche cité et ses temples sont saccagés, pillés, brûlés. En quelques jours, une civilisation deux fois millénaire est réduite à l'état de cendres. Hernán Cortés, « l'homme blanc et barbu venu de l'est » annoncé par la mythologie aztèque, a gagné et Charles Quint le récompensera en le nommant gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Espagne l'année suivante. Mais cette victoire, pour un homme qui rêvait de convertir et de civiliser pacifiquement les Aztèques, est amère. ■

FRANÇOIS OESCHGER

168 HOMMES CONTRE UN EMPIRE

Emmenée par le conquistador Francisco Pizarro,
une poignée d'Espagnols défia la dynastie inca. Il leur fallut
moins de dix ans pour la mettre à genoux.

Sur son destrier, un homme barbu pénètre dans Cuzco en ce 15 novembre 1533. Sur la place principale, cet Espagnol, Francisco Pizarro (1475-1541), déclare aux habitants que l'Empire inca appartient désormais à la Couronne d'Espagne. Sa prise de pouvoir ne fut qu'une formalité. Pour comprendre comment Pizarro a fait chuter avec autant de facilité ce gigantesque empire s'étendant de la Colombie au Chili actuels, il faut revenir trente ans en arrière. À l'arrivée des premiers Espagnols dans le Nouveau Monde, Pizarro débarqua dans les Caraïbes en 1502. Comme tous les conquistadors, il rêvait de coloniser de nouveaux territoires dans le but de s'enrichir. Il rencontra, en 1519, l'explorateur Vasco Núñez de Balboa qui avait franchi l'isthme de Panamá six ans plus tôt pour descendre la côte Pacifique jusqu'à la cordillère des Andes. Ce dernier lui apprit alors l'existence d'un «grand peuple d'un pays montagneux». Jusqu'ici, aucun Espagnol ne s'en était approché. Cinq ans plus tard, Pizarro put enfin monter une expédition sur la côte pacifique grâce au soutien financier et logistique d'un conquistador, Diego de Almagro (1475-1538). Ce «voyage» allait changer son destin... et celui d'une dizaine de millions d'Incas.

Les chroniqueurs espagnols du XVI^e siècle, tel Pedro Cieza de León, rapportent qu'il fit la rencontre, en 1525, sur les côtes du golfe de Guayaquil (dans l'actuel Équateur), d'un émissaire de Huayna Cápac

(1467-1528), l'empereur inca. Le cacique lui fit un incroyable récit. Son seigneur régnait sur un vaste territoire, le Tahuantinsuyu (l'Empire inca). Son peuple le vénérait car il représentait Viracocha, le dieu créateur du monde, et Inti, le dieu du Soleil. Son empire était constitué d'un maillage de royaumes soumis à sa volonté. Il vivait dans un palais à Q'osqo (Cuzco) entouré de nobles et de prêtres dévoués à la Pacha Mama, déesse de la Terre nourricière. Pour conclure, l'émissaire lui annonça que son maître ne prenait ses repas que dans de la vaisselle en or. Les yeux de Pizarro s'illuminèrent. Il ne faisait aucun doute, pour lui, que ce pays était l'Eldorado. Une contrée mythique où les cités étaient en or. Le fantôme des conquistadors !

Avant d'attaquer, Pizarro prit le temps d'étudier le fonctionnement de l'empire

Emervéillé, Pizarro explora, l'année suivante, les côtes colombiennes, équatoriennes et péruviennes. «Les Espagnols ont pris le temps d'étudier le fonctionnement de l'empire. Les Incas, eux, ne savaient rien des Européens», explique Patrice Lecoq, co-auteur de *Civilisations précolombiennes* (éd. PUF 2019). À son retour, Pizarro déclara à son «associé» Almagro qu'il était temps de s'attaquer à ce territoire qu'il appellerait dorénavant Pirù, nom d'une rivière colombienne sur laquelle il venait de naviguer. En 1529, le conquistador effectua un long trajet jusqu'à la cour d'Espagne afin d'obtenir un «droit de conquête». Il retourna dans le Nouveau Monde avec trois caravelles. À leur bord, 168 soldats – dont

ses trois frères, Gonzalo, Hernando et Juan Pizarro –, 37 chevaux et 4 canons. La conquête pouvait commencer.

Les équipages débarquèrent sur l'île de Puná, dans le golfe de Guayaquil, en janvier 1531. Il apprit que l'empereur Huayna Cápac était mort trois ans plus tôt de la variole, introduite sur le Nouveau Continent par ses compatriotes. «Le virus aurait atteint, en 1525, la région équatorienne, c'est-à-dire le fief de Huayna Cápac», précise l'historien. Cette maladie aurait fait 200 000 victimes dans le nord de l'empire, selon les chroniqueurs espagnols. Une aubaine pour Pizarro. D'autant que la mort de Huayna Cápac et de son fils héritier avait déclenché, depuis trois ans, une guerre de succession entre deux descendants : Huascar et son demi-frère Atahualpa. Pizarro ne pouvait rêver situation plus idéale. Pendant un an, sur l'île de Puná, il prit des informations sur ce conflit opposant le nord, fief d'Atahualpa, au sud, fidèle à Huascar, souverain légitime issu de la noblesse de Cuzco.

Pizarro et ses 168 soldats débarquèrent en 1532 dans le port de Tumbes, juste après une victoire des armées d'Atahualpa sur Huascar. Arrivé dans une région acquise à la cause d'Atahualpa, aussi appelé le «bâtard de Quito», Pizarro assura aux chefs locaux qu'il soutenait celui-ci. Les royaumes des Canaris, Chachapoyas, Chancas et Huancas lui ouvrirent alors la route, des côtes équatoriennes jusqu'à la vallée de Cuzco. Un «tapis rouge» de 2 400 kilomètres. Une fois parvenu aux environs de la capitale, le conquistador changea de



Cette fresque du XIX^e siècle d'un couvent de Cuzco (Pérou) montre la violence d'une charge de cavalerie espagnole sur les guerriers incas.

stratégie. Cette zone abritait les communautés les plus fidèles à Huascar. «Les peuples de la vallée de Cuzco ont été les premiers à être colonisés par les Incas, au XIII^e siècle. Leur dévouement envers la noblesse était sans faille car elle leur avait permis de s'enrichir», analyse Patrice Lecoq. Une information que Pizarro détenait. Habile stratégie, il fit alors alliance avec les chefs incas de Cuzco, leur assurant qu'Atahualpa n'avait aucune légitimité pour diriger l'empire. Le 16 novembre 1532, ce fut encore par la ruse qu'il parvint à capturer Atahualpa à Cajamarca. Il le fit exécuter presque un an plus tard. Entre-temps, Huascar fut assassiné par les hommes du «bâtard de Quito». Pizarro n'avait désormais plus de rival. «Son exploit fut de parvenir à se débarrasser de deux empereurs sans avoir à combattre», note l'historien.

Le 15 novembre 1533, les Espagnols ouvrirent le feu pour s'emparer de Cuzco. Mais cette fois, Pizarro et ses hommes étaient soutenus par les troupes d'Almagro venues en renfort. Ce fut donc environ un millier de conquistadors qui attaquèrent le centre symbolique de l'empire. Ces *caballeros* en armure, équipés de pistolets à rouet, de halberdes, d'arquebuses et de canons en fonte, écrasèrent les Incas, armés de haches et de lances. Les récits des chroniqueurs espagnols ont fait de cette scène un épisode quasi légendaire. Les hommes de Pizarro et Almagro y sont décrits comme des demi-dieux affrontant des guerriers apeurés. Le symbole de l'effondrement de l'empire. Sauf que la prise de Cuzco fut l'acte de naissance de la révolte inca. Une

rébellion incarnée par un homme : Manco Inca. Allié de Pizarro pendant sa campagne contre Atahualpa, ce frère cadet de Huascar fut intronisé empereur, en 1534, par le conquistador. Un couronnement illusoire dont le but était d'empêcher toute tentative de résistance de la part de la noblesse de Cuzco. Car le pouvoir était entre les mains de Pizarro, maître du nord de l'actuel Pérou, baptisé Nouvelle-Castille, et d'Almagro, seigneur dans le Sud, appelé Nouvelle-Tolède. Et la capitale ? La cité était sous la férule des trois frères de Pizarro qui multiplièrent tortures et exactions.

Pizarro contre Almagro : ce conflit interne a affaibli les conquistadors

Face au sort effroyable réservé à son peuple, Manco Inca décida de se soulever. Le souverain fantoche parvint à fuir Cuzco, en 1536, pour se constituer une armée. Quelques mois plus tard, il fit un retour fracassant sous le nom de Manco Cápac II, hommage au légendaire empereur mort en 1528. Derrière lui, 30 000 guerriers. Depuis Ollantaytambo, forteresse située à 60 kilomètres de Cuzco, l'Inca mena plusieurs assauts sur la ville pendant huit mois. «Ce fut un siège sanglant où les Espagnols firent face à un ennemi déterminé», raconte Patrice Lecoq. L'un des frères Incas, Juan, fut tué dans les combats. Mais Manco Cápac II et ses révoltés, épuisés, finirent par battre en retraite. Réfugié à Vilcabamba, à 200 kilomètres de Cuzco, le rebelle des Andes harcela les conquistadors, alors emboûrés dans un conflit interne. Depuis la prise de Cuzco trois ans auparavant, une

querelle opposait Pizarro à Almagro. Ce dernier était parti à la conquête de la zone la plus méridionale de l'empire (l'actuel Chili). Pendant son absence, Pizarro, occupé à fonder une ville sur la côte pacifique, Ciudad de los Reyes, («Cité des Rois», l'actuelle Lima), avait nommé ses frères gouverneurs de Cuzco. Une humiliation pour Almagro à qui l'on avait confié le sud du territoire. A son retour de campagne, en 1537, il défia la fratrie Pizarro. «Les Incas, qui avaient déjà été saignés par la guerre de succession entre Atahualpa et Huascar, se sont retrouvés dans la tourmente d'une autre guerre civile entre pizarristes et almagristes», explique Patrice Lecoq.

Vaincu à la bataille de Salinas le 26 avril 1538, Diego de Almagro fut exécuté par Hernando et Gonzalo Pizarro. Par vengeance, son fils, Almagro le Jeune, assassina Francisco Pizarro, le 26 juin 1541, dans sa demeure à Cuzco. Inquiet de voir la Nouvelle-Espagne sombrer dans le chaos, l'empereur Charles Quint décida, un an plus tard, de faire de sa colonie andine la vice-royauté du Pérou. Ses premiers représentants organisèrent les meurtres d'Almagro le Jeune, en 1542, et Gonzalo Pizarro, en 1548, puis l'emprisonnement d'Hernando Pizarro. Quant à Manco Cápac II, il fut, entre-temps, assassiné à Vilcabamba par un émissaire espagnol. La Conquista laissait place à une nouvelle ère coloniale qui allait durer trois cents ans... et éradiquer les Incas. «Ce grand peuple d'un pays montagneux» que Francisco Pizarro avait rêvé de conquérir. ■

JEAN-FRANÇOIS PAILLARD

LA VARIOLE, L'ALLIÉE INESPÉRÉE DES ESPAGNOLS

Les conquistadors introduisirent et propagèrent, sans le vouloir, cette maladie virale qui décima les Indiens. Elle provoqua l'une des pires catastrophes sanitaires dans le Nouveau Monde.

Une hécatombe. En 1791, les autorités de la vice-royauté du Pérou effectuaient un recensement de la population. La colonie espagnole dénombrait alors 610 000 Indiens. En 1551, elle comptabilisait environ 8 millions d'âmes, selon le recensement du premier archevêque de Lima, Geronimo de Loayza (1498-1575). Comment expliquer un tel effondrement démographique ? On a longtemps expliqué l'anéantissement des populations andines par deux facteurs : la violence de la Conquista espagnole, de 1531 à 1541, et surtout la mise en place de la *mita*, travail forcé pour tous les Indiens âgés de 15 à 50 ans. Un système esclavagiste commencé en 1570 et qui ne sera aboli qu'en 1812. Plusieurs millions d'Indiens de la Cordillère trouvèrent ainsi la mort dans les mines d'argent, comme celles de Potosí (dans l'actuelle Bolivie), où les conditions de travail étaient inhumaines. Aujourd'hui, les historiens admettent qu'un troisième facteur, davantage microscopique et sournois, a joué un rôle essentiel dans le déclin des Incas, mais aussi des Aztèques en Més-Amérique : un virus. Et cet agent infectieux fit des ravages dès la première moitié du XVI^e siècle.

Dans ses *Chroniques du Pérou* (1548), le conquistador Pedro Cieza de León (1520-1554) mentionna une «maladie qui se répandit dans ce pays montagneux vers 1525

et fit 200 000 victimes». Les symptômes effrayants de cette épidémie y sont consignés dans les moindres détails. Des pustules et des croûtes sur la peau. Du sang qui coule par les yeux, le nez, les oreilles et la bouche. Des vomissements. Des convulsions, et enfin une mort certaine. «Les corps étaient disséminés à travers champs ou empilés dans les maisons et les huttes», écrit Cieza de León. Parmi les victimes de ce fléau, le onzième empereur inca, Huayna Cápac (qui régna de 1493 à 1528), mais aussi son fils, sa femme, son frère, son oncle et sa garde rapprochée.

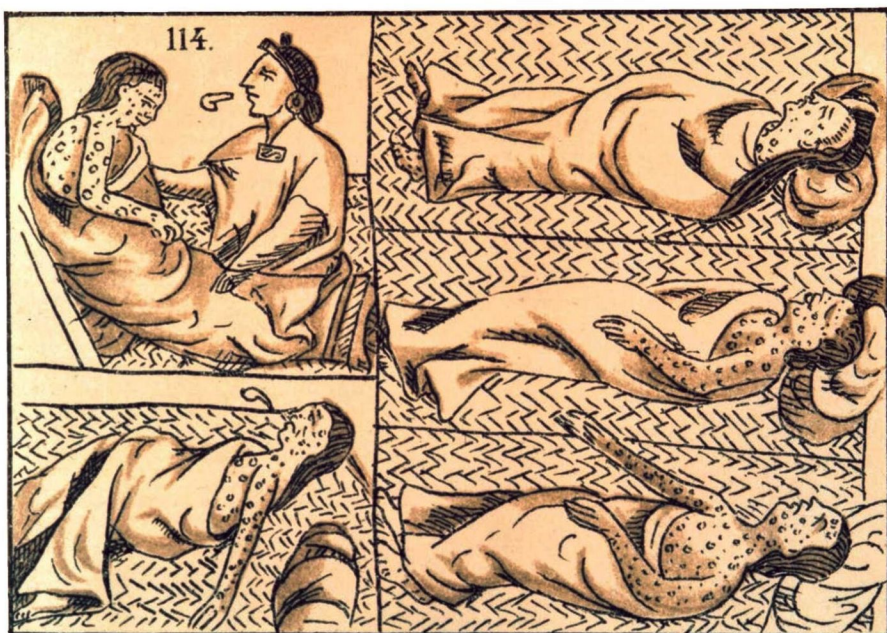
En comparant ce récit péruvien avec ceux de chroniqueurs espagnols présents en Nouvelle-Espagne (nom donné par les conquistadors à l'Empire aztèque, situé dans l'actuel Mexique), il ne fait aucun doute qu'Aztèques et Incas, conquis par les Ibériques au XVI^e siècle, furent victimes d'une même épidémie. Quelle était la nature de ce virus ? L'anthropologue américain Henry Dobyns (1921-2009), grand spécialiste des civilisations amérindiennes, fut le premier à avancer l'idée d'une forme de variole, maladie infectieuse très contagieuse transmise par les envahisseurs hispaniques à des populations locales non immunisées. Une version validée par les épidémiologistes d'aujourd'hui. Restait à savoir comment ce virus avait pu débarquer dans la cordillère des Andes sept ans avant l'arrivée, en 1532, du guerrier Francisco Pizarro (1475-1541), le bourreau des Incas.

En compilant archives et chroniques espagnoles de l'époque, Dobyns reconstitua le parcours de ce qu'il nomma le «tueur de masse du Nouveau Monde». Selon lui, la maladie viendrait de l'équipage d'une caravelle qui aurait accosté sur une île des Caraïbes, Hispaniola (actuelle Saint-Domingue), en 1518. Un fait raconté dans les récits de Bartolome de Las Casas (1474-1566), aumônier des conquérants espagnols. L'historien français Bernard Grunberg affirme, dans son ouvrage *L'Univers des conquistadors* (éd. L'Harmattan, 1993), avoir identifié le patient zéro : «un esclave Noir de l'expédition du conquistador Narvaez».

En éradiquant l'élite inca, cette «petite vérole» fragilisa tout l'empire

La variole aurait ensuite migré en 1519 vers Porto Rico, Cuba et le Mexique, territoire des Aztèques, puis se serait propagée vers 1525 au sud du nouveau continent, chez les Incas. Elle aurait ainsi précédé Pizarro, favorisant sa future victoire. En éradiquant l'élite inca, cette «petite vérole» fragilisa tout l'empire. Et l'explorateur le savait. «Si l'empereur Huayna Cápac avait été vivant lorsque nous avions posé le pied sur cette terre, il aurait été difficile pour nous de l'emporter», aurait-il déclaré à son entourage, après la prise de Cuzco, le 15 novembre 1533.

Il n'empêcha que le taux de mortalité de ce choc épidémiologique continue d'interroger historiens et scientifiques.



Cette illustration du XVI^e siècle, extraite du *Codex de Florence*, une encyclopédie supervisée par le moine franciscain Bernardino de Sahagun (1500-1590), représente une Indienne contaminée par la variole.

Comment ce virus a-t-il éradiqué Incas et Aztèques ? Si aucun spécialiste n'ose avancer un chiffre exact sur le nombre de décès, une majorité pense que cette variole – qui aurait ensuite muté sous une forme de fièvre hémorragique virale – fut aussi meurtrière que la peste noire du XIV^e siècle, une épidémie qui aurait décimé environ 25 millions de personnes à travers l'Europe, l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient et l'Asie. Pour expliquer cette catastrophe sanitaire, l'historien américain Alfred Crosby, auteur de *The Columbian Exchange* (non traduit, 2003) avance que ces populations possédaient une génétique spécifique «avec des réponses immunitaires très inefficaces contre un agent pathogène étranger». Et d'ajouter : «L'ignorance des mesures de quarantaine à cette époque explique aussi l'effet cataclysmique.»

En outre, la variole, qui fit son retour dans la cordillère en 1558 et 1589, ne fut pas la seule maladie «importée» dans cette

zone géographique. Le typhus fit son apparition en 1546, puis la grippe dès 1558. Sans oublier la diphtérie, en 1614, puis l'arrivée de la rougeole à partir de 1618... Autant d'épidémies qui anéantirent, en moins d'un siècle, la population andine. Un scénario qui se répéta chez la plupart des peuples amérindiens. Dans l'Empire aztèque, une bactérie européenne, une salmonelle appelée localement *cocolitzi*, provoqua la mort de 12 à 15 millions d'indigènes, entre 1545 et 1580, selon les calculs du chercheur mexicain Rodolfo Acuna-Soto. Dans la région qui couvrait l'actuelle Floride, l'introduction d'animaux tels que le bœuf, le porc, la chèvre, le cheval ou encore la volaille favorisa l'apparition de maladies infectieuses. Conséquence, les tribus locales furent rayées de la carte au XVII^e siècle.

Si le modèle de l'effondrement inca n'est donc pas unique, il reste l'un des plus brutaux. La faute aux gouverneurs successifs de la vice-royauté du Pérou qui

systématisèrent, encore plus que dans les autres colonies du Nouveau Monde, le travail forcé dans les mines, l'*encomienda*, ces camps où les Indiens étaient entassés les uns sur les autres, mais aussi les *reducciones*, ces missions catholiques chargées d'évangéliser leurs âmes. Cet impitoyable système de servage se révéla être un foyer de contamination auquel l'indigène ne pouvait échapper. Dans *La Population du Pérou depuis le XVI^e siècle* (1974), l'historien français Jacques Houdaille explique que les Indiens, persuadés que ces maladies étaient des châtiements envoyés par leurs dieux en colère, se soignaient avec des concoctions à base de feuilles de coca. Un remède impuissant contre cet ennemi invisible qui continua de sévir jusqu'au XIX^e siècle. Les épidémiologistes affirment que cette variole est à l'origine de la fièvre typhoïde qui ravage, encore de nos jours, les zones les plus pauvres des Andes.

DAVID BORNSTEIN



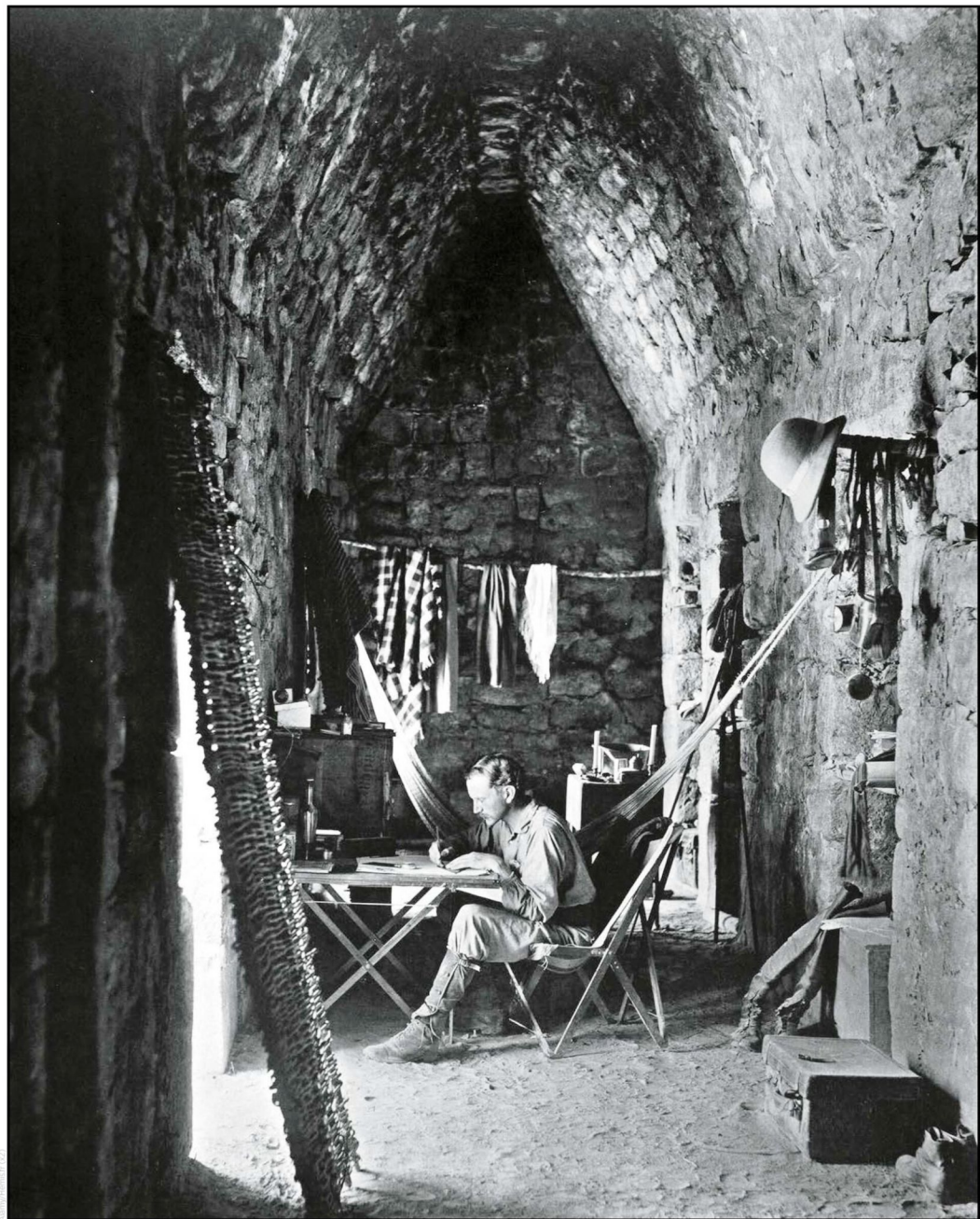
Pinck Adventure / Gamma-Rapho / Getty Images

Un archéologue nettoie, avec précaution, cette statuette mochica arrachée, en 2011, aux ténèbres d'un tombeau.

C'EST L'ELDORADO DES EXPLORATEURS. DÈS LE XIX^E SIÈCLE, DES AVENTURIERS SONT PARTIS À LA RECHERCHE DE VESTIGES PRÉCOLOMBIENS. CERTAINS SONT DEVENUS CÉLÈBRES, COMME L'AMÉRICAIN HIRAM BINGHAM QUI FIT CONNAÎTRE AU MONDE LE MACHU PICCHU EN 1911. MAIS, AUJOURD'HUI, LA SCIENCE A

LES DÉCOUVERTES

REPLACÉ LES EXPÉDITIONS. LES NOUVELLES TECHNOLOGIES SONT MISES À CONTRIBUTION POUR NOUS DÉVOILER CETTE HISTOIRE. «CAR IL Y A TANT À DÉCOUVRIR DE CE MONDE DISPARU», AVAIT ÉCRIT ANDRÉ MALRAUX, EN 1974, FASCINÉ PAR UN CRÂNE DE CRISTAL AZTÈQUE DONT LE SECRET N'A JAMAIS ÉTÉ PERCÉ.



En 1888, Maudslay résidait dans la Maison des Nonnes, à Chichén Itzá (Mexique). Il y improvisa un bureau de fortune.



La Maison du Cerf fut l'un des premiers monuments de Chichén Itzá immortalisés par Maudslay.

L'AVENTURIER DES TEMPLES MAYAS

Alfred Maudslay, un Anglais excentrique, n'avait qu'une obsession : photographier les cités mayas enfouies dans la jungle pour en révéler la beauté aux Européens. De 1882 à 1894, il a ramené de ses périples dans trois pays (Mexique, Guatemala,

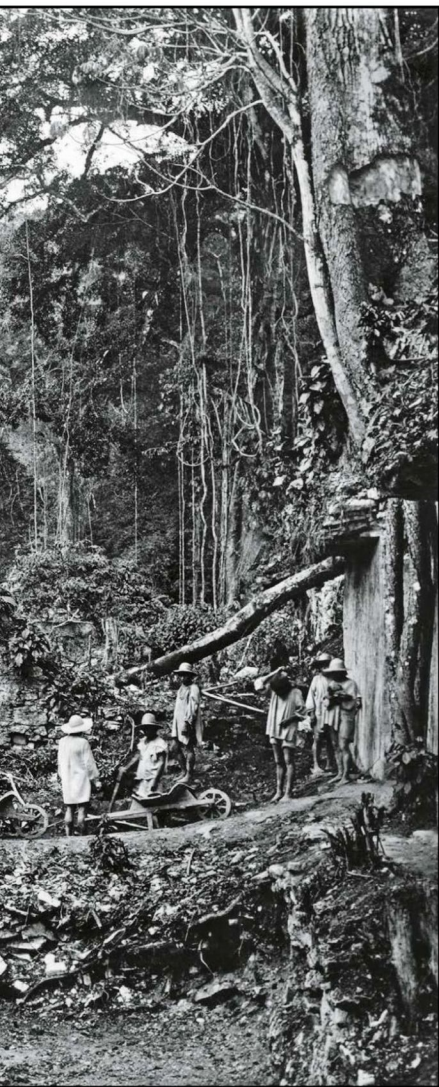
Honduras) des clichés spectaculaires. On y découvre notamment les célèbres sites de Chichén Itzá et Palenque.

A Palenque (Mexique), en 1890, l'équipe d'Alfred Maudslay s'activait ici devant l'impressionnant Palais et sa tour dévorés par la végétation tropicale. Les fresques, elles aussi, n'avaient pas résisté à l'épreuve du temps.

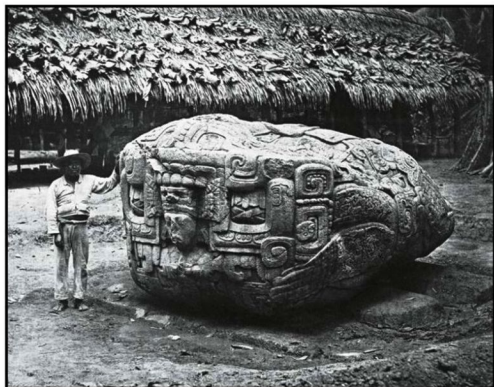


*«A notre arrivée
sur les ruines,
nous trouvâmes les
cours est et ouest
comblées de débris
de maçonnerie tombés
des constructions
environnantes.»*

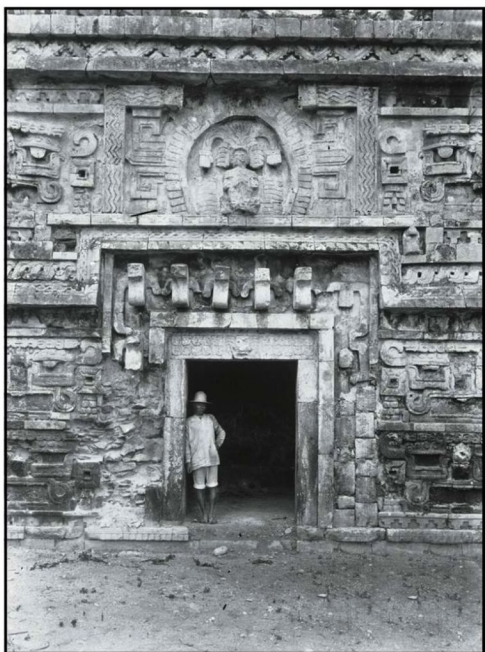
Extrait des carnets de voyage d'Alfred Maudslay,
Biologia Centrali-Americana, 1903



A Quiriguá (Guatemala), l'explorateur prit en photo une stèle de la cité avec un homme pour donner l'échelle de cette colonne de 7,30 mètres de haut.



Cette stèle zoomorphe, à Quiriguá, est appelée la Tortuga (la tortue).



La façade de La Iglesia, à Chichén Itzá, était plutôt bien conservée.



Avec ce cliché de la pyramide de Chichén Itzá, le photographe voulait montrer la solitude et l'immensité de l'édifice devenu une colline couverte d'arbustes et de déblais. On sait aujourd'hui qu'il fait 30 mètres de haut.

Aurimages (2)

«Malgré le travail, les problèmes avec les ouvriers et l'attaque de fièvre, je ne peux me rappeler mon séjour à Chichén qu'avec grand plaisir.»

Premier janvier 1923. Alfred Percival Maudslay, 73 ans, éprouve une immense fierté. Le British Museum ouvre au public une salle qui porte son nom. Dans la pièce, les visiteurs contemplent ses photographies sur plaques de verre de cités mayas, ses moulages d'inscriptions hiéroglyphiques, ses dessins de pyramides, mais aussi les carnets de voyage de cet ancien explorateur, rédigés lors de six expéditions en Amérique centrale. Le travail de toute une vie pour cet homme réservé et méthodique qui voue une passion sans bornes aux Mayas. Rien ne prédestinait pourtant ce petit-fils d'un ingénieur anglais de la Révolution industrielle à partir à la rencontre des splendeurs de la civilisation précolombienne. Après des études politiques sans relief à l'université de Cambridge, le jeune diplômé s'accorde, à 22 ans, une année sabbatique en Mésio-Amérique. Le coup de cœur pour cette région du monde est immédiat. Rentré en Angleterre, ce natif de la banlieue de Londres – qui ne supporte plus le climat froid et pluvieux de son pays – met très vite le cap vers Trinidad pour devenir secrétaire du gouverneur de l'île, avant de démissionner de ses fonctions et rejoindre le Honduras britannique (l'actuel Belize) en 1881. Dans ses valises, un exemplaire des *Aventures de voyage en pays maya*, de l'explorateur américain John Stephens (1805-1852). Son livre de chevet. Maudslay, qui a appris à parler l'espagnol, est fin prêt pour partir à son tour, en 1882, à l'assaut du territoire maya avec ce projet fou : faire connaître les cités englouties en les photographiant.

Premier objectif : la cité de Quiriguá, au Guatemala, qu'il atteint péniblement au bout de quelques mois, à l'aide d'un guide local. Il y découvre de gigantesques stèles de plusieurs mètres de hauteur qu'il parvient à dégager de la forêt vierge. Le Britannique, occupé à nettoyer la mousse de ces sculptures, est sous le charme : «Je réalisais à quel point ces monuments, sur lesquels j'étais tombé presque par hasard, étaient plus importants qu'aucun récit ne le laissait entendre.» Et c'est ici, près de la frontière de l'actuel Honduras, qu'il prend ses premiers clichés. L'exploit est d'autant plus

remarquable que le matériel photographique de l'époque est lourd et encombrant et que certaines clichés nécessitent l'emploi de poudre de magnésium que l'on enflamme pour éclairer la scène ! Peu de temps après, il entend parler de pyramides à Tikal, au Guatemala, dont les sommets enlacés par les lianes surgissent de la forêt du Petén. Le trajet est infernal. Sept jours dans la boue, à traverser d'innombrables cours d'eau : «Les puces, les moustiques, les diptères, les taons et les *garrapatas* (des tiques, ndr) et toutes les sources d'insectes nuisibles sont omniprésents», note-t-il dans son carnet de bord. A l'arrivée, il dessine, subjugué par la beauté romantique du site, un plan de cette cité-Etat.

Un concurrent français fulmine de s'être fait devancer par cet Anglais fantasque

Son trajet consiste ensuite à suivre la rivière Usumacinta, qui prend sa source au Guatemala pour se jeter dans le golfe du Mexique. Les habitants lui apprennent alors l'existence des ruines de Yaxchilan, qu'aucun Européen n'a pu voir avant lui. Pas de temps à perdre ! Au bout de quelques jours, lui et ses compagnons de route arrivent à destination. A peine les monuments sont-ils dégagés de la végétation que Maudslay est rejoint par une autre expédition, celle du français Désiré Charnay (1828-1915), un photographe-explorateur qui parcourt la région depuis plus de vingt ans. Ce dernier, connu pour être volubile et vaniteux, fulmine de s'être fait devancer par cet Anglais fantasque et inexpérimenté. En bon gentleman britannique qu'il est, sir Alfred fait toutefois preuve de diplomatie : «Je ne suis qu'un simple ama-

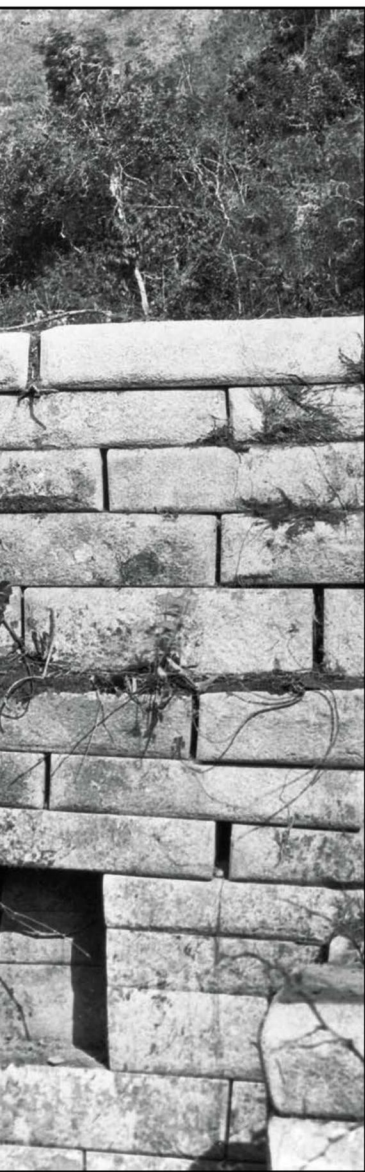
teur qui voyage pour son plaisir. Vous êtes un savant, et la ville vous appartient», lui dit-il. Touché par cette marque de courtoisie, Charnay l'initie à une technique : le moulage en papier mâché de détails de monuments. Contrairement à de nombreux aventuriers de l'époque, le Londonien et son alter ego rhodanien ne sont pas des pilliers de ruines. Tous deux préfèrent les photographier et prendre leurs empreintes plutôt que de les prélever...

A partir de 1888, c'est un homme plus que jamais motivé par ses dernières découvertes qui se rend au sud du Mexique, dans la région du Yucatán. L'expédition est cette fois-ci plus professionnelle, avec une véritable mission archéologique. Dans les ruines de Chichén Itzá, découvertes au XVI^e siècle par les Espagnols, Maudslay scrute alors les moindres recoins de la vaste cité avec son appareil photo et prend d'innombrables notes, avant de rentrer en Europe pour se faire soigner de la malaria. Deux ans plus tard, épuisé, il revient malgré tout au Mexique pour s'attaquer cette fois-ci au site grandiose de Palenque, dans le Chiapas. Il doit, hélas, rapidement se résigner à mettre un terme à ses voyages. Il se consacre alors à l'écriture d'un ouvrage de cinq tomes, *Biologia Centrali-Americana*, qui regroupe ses nombreuses notes, dessins et photographies. Ruiné par le coût exorbitant de ses expéditions qu'il a lui-même financé, Alfred Percival Maudslay meurt en Angleterre en 1931. Son corps repose toujours dans la cathédrale d'Hereford. Quant à son matériel photo, il est exposé au British Museum. Dans la salle Maudslay, bien sûr. ■

ANTOINE BOURGUILLEAU



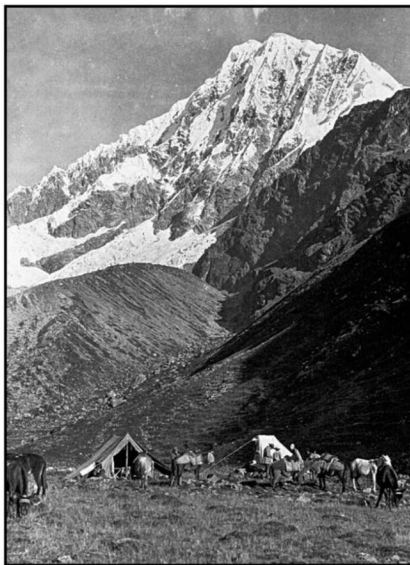
Hiram Bingham (1875-1956) organise en 1911 les premières fouilles sur le site. Son compte-rendu dans le *National Geographic*, en 1913, le rendra célèbre.



Granger Coll NY / Aumages (2)

L'HOMME QUI RÉVÉLA AU MONDE LE MACHU PICCHU

Hiram Bingham ne fut pas le tout premier à pénétrer dans la fabuleuse cité inca, au Pérou. Mais le chercheur américain a contribué, dans les années 1910, à en faire un site archéologique majeur.

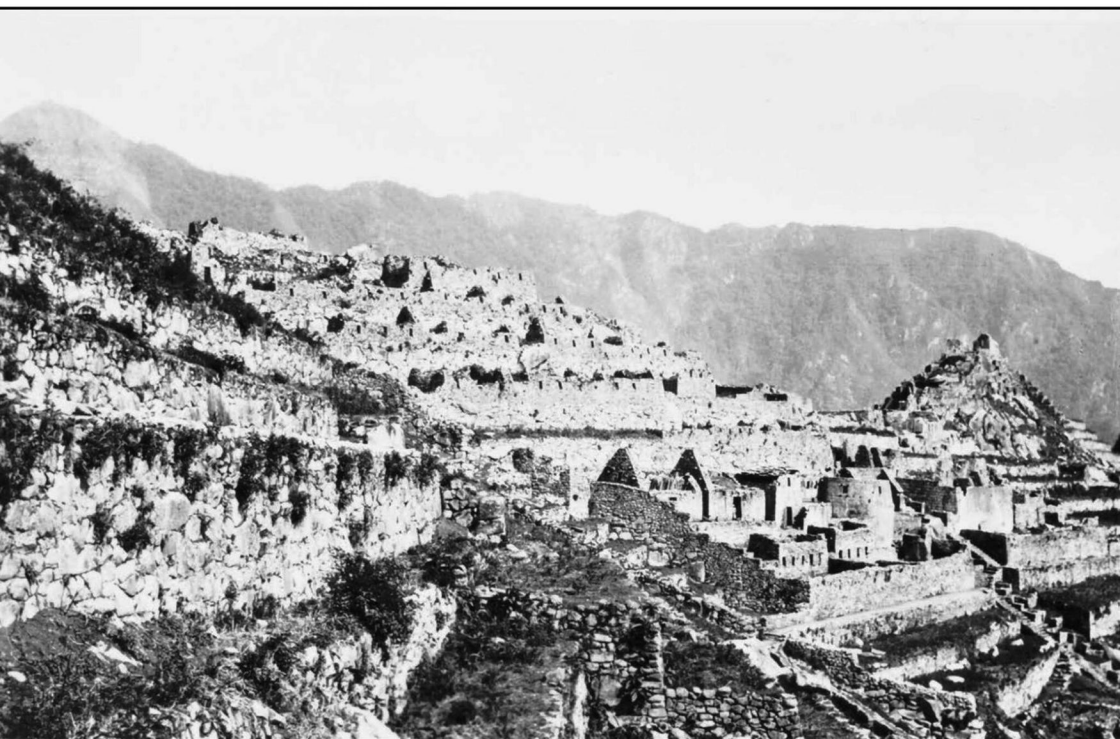


Avant l'ascension, le professeur de l'université de Yale et ses guides ont dressé un campement au pied de la montagne Salcantay, le plus haut sommet de la cordillère de Vilcabamba.

LES DÉCOUVERTES

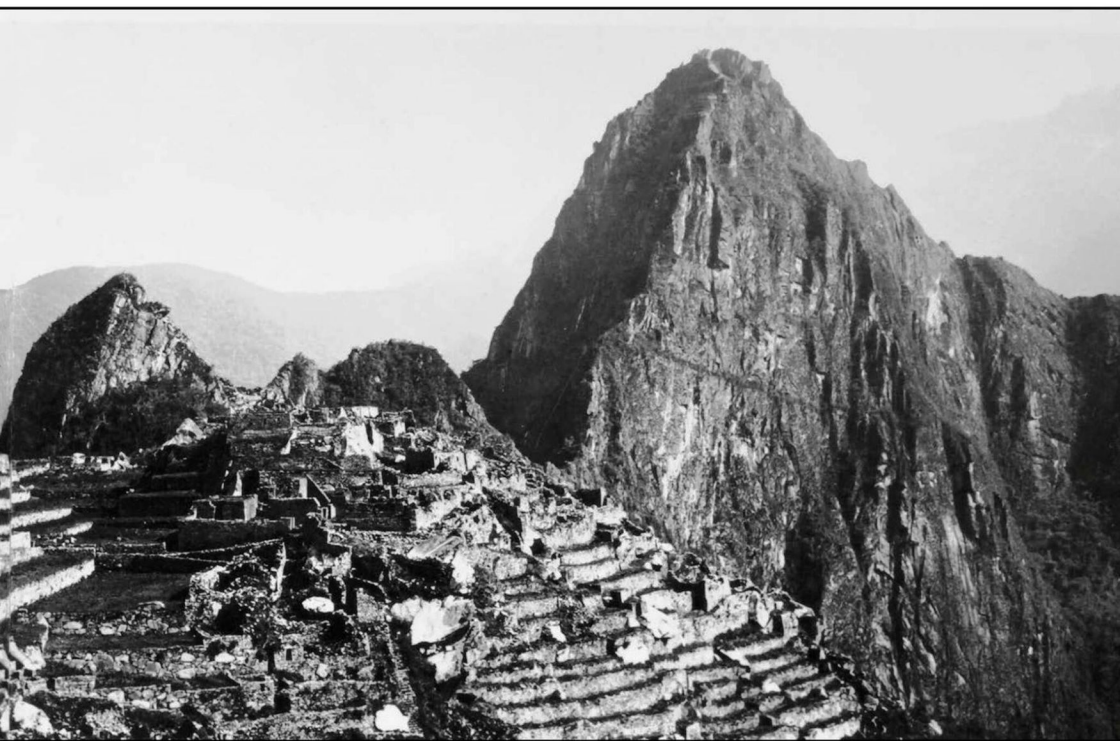


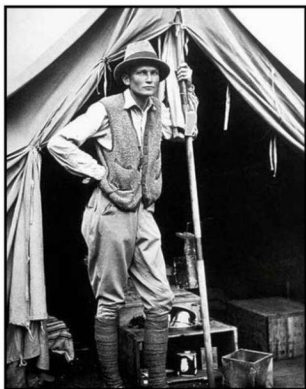
Le temple dit «des trois fenêtres» est un des édifices les plus importants de la place centrale. Au cœur du bâtiment, on trouve un petit autel, sans doute réservé aux sacrifices de lamas.



Les ruines se situent sur une crête entre deux sommets : le Huayna Picchu («jeune Montagne») et le Machu Picchu («Vieille Montagne»).

**LES 172 CONSTRUCTIONS
DU MACHU PICCHU S'ÉTENDENT
SUR 32 000 HECTARES À
2 400 MÈTRES D'ALTITUDE**





Cortège des NY / Artimage

POUR ATTEINDRE LES RUINES, HIRAM BINGHAM FUT GUIDÉ PAR UN PETIT GARÇON DE 8 ANS, FILS DE PAYSAN

Le matin du 24 juillet 1911, le soleil ne s'est pas encore levé sur la plaine de Mandor Pampa quand Hiram Bingham sort de sa tente. L'aube est froide et pluvieuse, les nuages cachent les crêtes andines et seul le murmure de la rivière Urubamba vient troubler le calme ambiant. L'Américain se dirige vers une petite maison à proximité du camp. Sa silhouette ne trompe pas : grand, vêtu d'une veste de chasse et d'un cardigan gris, coiffé d'un chapeau à large bord et chaussé de hautes bottes en cuir, il ne peut s'agir que d'un explorateur. Sûr de lui, il vient frapper à la porte. Mais personne ne répond : son guide, Melchor Arteaga, qui a promis de le conduire chez des paysans connaissant de mystérieuses ruines incas, dort encore. Ce n'est que vers dix heures qu'il rejoint Bingham sur le pas de la porte, accompagné du sergent Carrasco, son garde et interprète quechua.

Les deux hommes ont du mal à suivre le guide, qui coupe bientôt à travers les broussailles pour atteindre le cours d'eau. Là, il retire ses chaussures et se glisse sur un pont fait de troncs liés par la vigne. Dans la jungle, le sentier devient escarpé et glissant, et seuls quelques orchidées ou colibris brisent l'obscurité verte des arbres couverts de lianes. Après une heure et demie d'ascension et d'efforts, les trois voyageurs arrivent enfin dans une clairière. Là, ils aperçoivent, perdue au milieu de nulle part, une hutte de paysans.

Les fermiers qui y vivent disent savoir où se trouvent les vestiges incas. L'un d'eux propose que son fils de 8 ans conduise les voyageurs aux ruines. En suivant cet enfant, Bingham va découvrir le Machu Picchu, «Vieille Montagne» en quechua. Ce qu'il observe le laisse sans voix : «Un labyrinthe de petits et grands murs recouverts de jungle, les ruines de bâtiments faits de blocs de granit blanc, le plus soigneusement découpés et magnifiquement assemblés sans ciment, écrivait-il dans son journal en partie publié dans le *National Geographic*. Les surprises se sont succédé jusqu'à ce que je réalise que j'étais au cœur des ruines les plus merveilleuses jamais trouvées au Pérou.»

Etre le «découvreur» d'un site précolombien, voilà un destin que personne n'aurait imaginé pour ce fils de missionnaires protestants exilés à Hawaï. Né en 1875 à Honolulu, «Hi» est habité par l'envie de connaître ce qui se trouve au-delà de son île. Pour ses parents, attachés à leur mission d'évangélisation et de traduction de la Bible en gilbertin, une langue océanienne, l'archipel est un paradis. Mais pour le jeune homme, c'est une prison colorée, et seule la lecture des *Aventures de Huckleberry Finn*, de Mark Twain, ou des romans de Rudyard Kipling lui apporte le réconfort. Quand il revient avec sa famille aux États-Unis, en 1891, le jeune homme s'inscrit à l'académie d'Andover, dans le Massachusetts, en sachant déjà qu'il se destine à l'Histoire bien plus qu'à la religion. Et, après avoir intégré l'université de Yale, il

entame à Harvard un doctorat en histoire sur l'Amérique espagnole, sujet dans l'air du temps puisque, à partir de 1901, la présidence de Theodore Roosevelt va exalter le panaméricanisme des États-Unis et la recherche des vestiges du continent. En 1907, grâce à l'argent de son épouse, héritière de la famille Tiffany, Bingham s'embarque pour l'Amérique du Sud dans le but d'écrire une biographie de son idole, Simón Bolívar. Mais, une fois sur place, une autre fièvre s'empare de lui, celle de tout explorateur andin : retrouver Vilcabamba, la supposée dernière demeure des Incas.

L'histoire de la conquête espagnole rapportait que le royaume de Vilcabamba avait été fondé en 1536 par Manco Cápac II. En rébellion contre les Ibériques, l'empereur inca souhaitait fonder une nouvelle capitale pour permettre à son peuple de perpétuer en paix le culte du Soleil. Après plusieurs décennies de trêve, son successeur, Tupac Amaru, déclencha un conflit en 1572, en refusant de verser une pension à la couronne d'Espagne. Le vice-roi Francisco de Toledo déclara «une guerre de feu et de sang aux Incas» et ordonna de raser Vilcabamba et de confisquer son soi-disant trésor. Prêts pour l'attaque, les Espagnols tombèrent sur une cité brûlée et abandonnée par les Incas, et ne laissèrent aucune trace de son emplacement. C'est donc bien en cherchant Vilcabamba que Bingham tombe sur le Machu Picchu.

Il n'est pas encore convaincu qu'il s'agit de la dernière demeure des Incas. En revanche, il est certain d'avoir trouvé un pa-



Construit sans ciment et sans l'aide d'instruments en métal, le site n'en demeure pas moins une merveille d'ingénierie.

trimoine exceptionnel. Après avoir pris des photos et cartographié une partie du site, il se promet de revenir à la tête d'une expédition plus conséquente. Un an plus tard, financé par Yale et soutenu par le président péruvien Augusto Leguia ainsi que le préfet de Cuzco, il est de retour avec des ouvriers locaux et entreprend un vaste dégagement du site. En 1913, il publie dans la revue *National Geographic* un compte-rendu de 150 pages qui lui apporte une reconnaissance mondiale et lui permet de financer de nouvelles fouilles les deux années suivantes.

En 1915, accusé de pillage, l'explorateur est forcé de quitter le Pérou

S'il est reconnu comme l'homme qui révéla au monde cette merveille, Hiram Bingham en est-il pour autant le «découvreur» ? Lors de sa première visite, l'Américain a vu sur le pan de mur d'un temple l'inscription «Lizarraga, 1902». Après enquête, il apprend qu'Augustin Lizarraga est un Péruvien parvenu jusqu'aux ruines en cherchant des terres arables. Mais n'ayant pas conscience de l'importance historique du site, il n'en avait pas informé les universitaires. Plus tard, l'explorateur tombera sur un document de 1887 émis par le gouvernement péruvien autorisant un certain Augusto Berns à fouiller une zone proche de l'emplacement du Machu Picchu, à condition de lui remettre une part des métaux précieux trouvés. Bingham en déduit que le prospecteur allemand avait sans doute pillé des reliques sans faire part de sa dé-

couverte. Ainsi, il écrira en 1922 : «Dans le même sens où Christophe Colomb est reconnu pour avoir découvert l'Amérique, il est juste de dire que j'ai découvert le Machu Picchu. D'autres avaient visité le continent avant Colomb mais c'est bien lui qui l'a fait connaître au monde civilisé.»

Cette controverse sur la paternité du site n'est rien à côté de qui l'attend en 1915. Accusé d'avoir illégalement expédié vers les États-Unis des artefacts et momies, il est forcé de quitter le Pérou. «Ce pillage s'ajoute aux excavations effectuées en 1912 pour Yale avec l'accord du gouvernement péruvien», précise Christopher Healey, historien américain et auteur de *Cradle of Gold, the story of Hiram Bingham* (2010). Si ces reliques ont fini par être restituées au Pérou il y a dix ans, d'autres objets que Bingham aurait dérobés n'ont, eux, jamais été rendus. «Bingham s'est sans doute laissé emporter par l'admiration qu'il vouait à la civilisation inca en estimant que ces trésors archéologiques lui appartenaient et ne pouvaient être appréciés à leur juste valeur que par les universitaires», juge-t-il.

Pour Healey, ce sentiment de supériorité, «probablement lié à une enfance bercée par l'évangélisation des peuples primitifs du Pacifique», est aussi la cause de ses conclusions scientifiques hâtives. Dans son livre phare *Lost City of the Incas : the Story of Machu Picchu and its builders*, paru en 1948, il en vient à la conclusion que le Machu Picchu et Vilcabamba sont une seule et même cité. Une théorie réfutée

quelques années après sa mort par l'explorateur Gene Savoy, qui associe en 1964 Vilcabamba au site d'Espiritu Pampa. Et en 1986, l'archéologue John Rowe réfute l'autre idée selon laquelle le Machu Picchu serait la dernière cité inca, car elle daterait en fait de l'âge d'or de l'empire, au XV^e siècle. Quant à l'hypothèse de Bingham selon laquelle les ruines étaient le repaire des «vierges du Soleil», ces filles dont la beauté leur valait de rester toute leur vie au service de l'empereur, elle sera, elle aussi, invalidée par l'anthropologue américain John Verano en 2000.

Ces réfutations n'ont toutefois pu être confrontées au point de vue de Bingham, mort en 1956, après avoir brièvement embrassé une carrière politique en tant que sénateur du Connecticut dans les années 1920. Nul ne sait s'il a vu l'adaptation cinématographique de son personnage interprété par Charlton Heston dans *Le Secret des Incas*, sorti deux ans plus tôt. Il inspirera aussi à George Lucas et Steven Spielberg le célèbre Indiana Jones. Les similitudes sont nombreuses : ils sont séduisants, américains, professeurs de la côte est, plus aventuriers qu'archéologues... A l'instar d'un Bingham attiré par la possession, Indiana Jones, campé par Harrison Ford, débrouille un artefact au début de *Les Aventuriers de l'arche perdue* et tente de repartir avec le Graal dans *La Dernière Croisade*. Mais il ne peut se vanter d'avoir révélé un site aujourd'hui visité par plus d'un million de personnes chaque année. ■

MARC OUAHNON





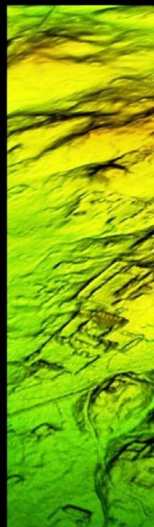
LES DERNIÈRES RÉVÉLATIONS DE LA SCIENCE

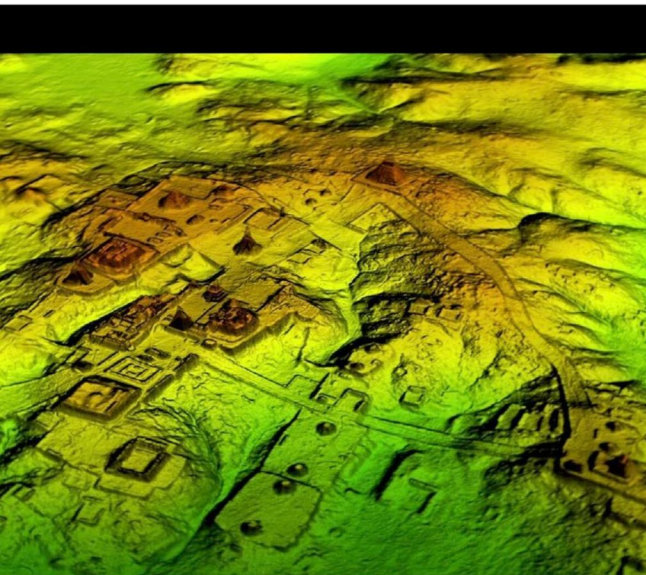
Exploration par drones, cartographie numérique de cités enfouies, étude spectrographique de codex, modélisation de pyramides en 3D... Les avancées technologiques favorisent de spectaculaires découvertes sur les civilisations précolombiennes.



À PARIS, UN DOCUMENT AZTÈQUE ENFIN DATÉ

Le mystère restait entier sur la datation du codex *Borbonicus*, calendrier divinatoire et solaire conservé à la Bibliothèque de l'Assemblée nationale. Des analyses récentes effectuées sur les pigments de ce manuscrit coloré ont permis de déduire que ces dessins ont été réalisés avant la conquête de l'Empire aztèque au XVI^e siècle. Mais l'origine exacte du document fait toujours l'objet de recherches.





AU GUATEMALA, DES RUINES RECONSTITUÉES EN 3D

Palais, pyramides, forteresses, centres cérémoniels, routes, remparts, bassins, quartiers résidentiels... En janvier 2018, des spécialistes de la civilisation maya n'en revenaient pas. Sur des écrans d'ordinateur, où les images numériques d'un drone survolant la jungle défilait, quelque 60 000 structures se sont dévoilées à leurs yeux, dissimulées depuis des siècles dans l'une des forêts tropicales les plus denses au monde. Comment une telle découverte a-t-elle été possible ? Grâce à la technologie Lidar (Light detection and ranging, détection et télémétrie par ondes lumineuses, en français). Déjà expérimenté au Cambodge en 2013, aux alentours des temples d'Angkor, cet outil révolutionnaire en matière de cartographie aérienne permet – grâce à un système de lasers de haute précision – de déboiser virtuellement une zone pour en capter les édifices cachés. Arrimé sur des drones ou des avions légers, ce système, qui s'apparente à celui d'un sonar, permet, en outre, de reconstituer en 3D les ruines les plus enfouies dans la nature. Jamais utilisé à une aussi grande échelle (2 100 kilomètres carrés), ce balayage topographique s'est effectué sur la plupart des sites de la jungle du Petén, au nord du pays, tels que Tikal, El Zotz, La Corona, Xultún, San Bartolo, Waka', Naachtun, Uaxactun...

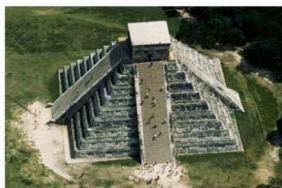
Plus que le choc de la découverte, c'est surtout son analyse qui a retenu l'attention, car elle bouleverse les connaissances sur cette civilisation durant la période classique (200-900). Au lieu d'être constituée d'une myriade de cités-Etats indépendantes les unes des autres, comme on avait tendance à le penser, cette mission a révélé que la société précolombienne était en réalité davantage organisée autour de centres urbains fortifiés, connectés entre eux grâce à un réseau de routes, en majorité surélevées pour pallier les inondations fréquentes dans cette région. Autre conclusion à la vue des images : les villes étaient peuplées de trois à quatre fois plus d'habitants que les 5 millions estimés puisqu'on y voit des quartiers secondaires éloignés des palais et des pyramides. Arrêtées dès octobre 2020 pour cause de crise sanitaire, les missions du Lidar ont pu reprendre en avril 2021. En survolant de nouveau Tikal, le drone a repéré une pyramide enfouie qui s'avère être la réplique exacte d'un monument de Teotihuacan, une cité située près de... Mexico, à 1 300 kilomètres du site guatémaltèque. ■

ISABELLE SPAAK



À MEXICO, UN AIGLE IMPÉRIAL ARRACHÉ AUX TÉNÈBRES

En février 2020, avant que le Mexique ne soit confiné pour cause de Covid-19, les archéologues de l'Inah (l'Institut national d'anthropologie et d'histoire) ont effectué une découverte majeure sous les fondations du Templo Mayor, près de la cathédrale de Mexico. Ils ont exhumé les vestiges d'un monument de Tenochtitlán, l'ancienne capitale aztèque. L'un des murs était orné d'un imposant bas-relief d'un mètre de long représentant un aigle. Un symbole associé aux sacrifices humains. «Il s'agit des vestiges du palais du souverain aztèque Ahuitzotl, qui a régné entre 1486 et 1502», précise Alejandra Frausto Guerrero, ministre mexicain de la Culture, dans un communiqué. Les archéologues, qui ont repris les fouilles au printemps 2021, ont retrouvé une représentation similaire de ce rapace dans le codex Borgia, manuscrit aztèque du XVI^e siècle. On peut y voir, comme sur le bas-relief, cet aigle dont les plumes évoquent les poignards utilisés pour les sacrifices.



Des Archives via Getty Images

À CHICHÉN ITZÁ, DES PYRAMIDES EMBOÎTÉES

Grâce à la tomographie, technique d'imagerie qui permet d'obtenir des images en coupe d'un objet, des chercheurs avaient annoncé, en 2016, avoir découvert trois pyramides à l'intérieur du Castillo, monument le plus célèbre de ce site maya situé au sud du Mexique. La plus petite, 10 mètres de haut, est contenue dans un monument identique de 20 mètres de hauteur, lequel est lui-même enserré dans une pyramide de 30 mètres. L'Institut national d'anthropologie et d'histoire (Inah), au Mexique, en a déduit que les architectes travaillaient leurs monuments pour pallier la «détérioration des structures», ainsi que pour l'arrivée d'une «autre lignée au pouvoir». D'autres études de ce type sont prévues sur des cités comme Uxmal et Palenque.

SUR LA RIVIERA MAYA, L'EXPLORATION D'UN SANCTUAIRE SOUS-MARIN

Depuis 2017, des spéléologues mexicains du projet Gam (Gran Acuífero Maya) sondent le plus grand réseau de galeries inondées du monde grâce à des drones sous-marins, dans l'État de Quintana Roo, au Mexique. Sur les images rapportées, ils ont pu observer des centaines de crânes humains prisonniers de la roche calcaire. L'un des tunnels, nommé Sac Atun (la Grotte blanche), a été exploré par des plongeurs. À l'intérieur, ces derniers ont pénétré dans des puits naturels (cenotes), lieux de culte pour les Mayas qui y jetaient offrandes et corps d'humains sacrifiés pour communiquer avec Ek Chuah, le dieu de la Guerre, des Marchands et du Cacao – des céramiques retrouvées sur place l'attestent. Les explorations ont repris en 2021 dans ce labyrinthe de galeries de... 347 kilomètres !



Reuters



Science Photo Library / alg-images

AUX ETAT-UNIS, L'ÉCRITURE INCA DÉCHIFFRÉE GRÂCE AU NUMÉRIQUE ?

Les Incas ignoraient-ils l'écriture ? L'anthropologue américain Gary Urton ne le pense pas. Depuis 2018, ce chercheur de l'université d'Harvard s'intéresse de près aux quipus, ces cordelettes à nœuds qui permettaient, entre autres, de recenser la population et percevoir les impôts. Un ingénieux système de notation décimale qui évolue en fonction du type et de l'emplacement des nœuds, mais aussi de la couleur et de la longueur des cordes. Selon lui, ces registres, qui étaient conservés par des fonctionnaires appelés *quipucamayocs*, renfermeraient des récits et chants retraçant les principaux épisodes de l'histoire de l'Empire andin. À l'aide d'une base de données informatiques, nommée *Khipu Database Project* et contenant plus de 900 modèles de quipus, il croise ce système comptable avec tous les ensembles phonétiques possibles. « Je crois à la découverte d'un langage de symboles, ce qui aurait été particulièrement adapté au caractère multilingue de l'empire », explique Gary Urton. Cette possible pierre de Rosette numérique permettrait à ce nouveau Champollion de bouleverser la vision de cette civilisation inca. Son destin n'a été raconté, jusqu'à présent, que du point de vue des Européens.



LE MACHU PICCHU DÉCODÉ PAR DES RELEVÉS GÉOLOGIQUES

Pourquoi «la plus grande merveille d'Amérique du Sud», d'après le poète chilien Pablo Neruda (1904-1973), a-t-elle été construite dans un endroit aussi improbable ? Ce joyau du patrimoine andin, juché à 2 430 mètres d'altitude entre deux sommets de la cordillère, est isolé de tout. Observatoire astronomique pour les uns, refuge des derniers Incas après la chute de Cuzco, en 1533, pour les autres... Les spécialistes du monde inca ne parviennent pas à se mettre d'accord. Une étude géologique de 2019 apporte une version certes plus terre à terre, mais solide comme un roc : la réponse réside dans la pierre. Le Machu Picchu, cité emblématique de la civilisation inca, aurait été construit à dessein sur une zone de failles tectoniques. Rualdo Menegat, géologue à l'université Rio Grande do Sul, au Brésil, est arrivé à cette conclusion en comparant des images satellites de la zone avec des relevés topographiques et des analyses de roches. Le résultat est fascinant. «Le Machu Picchu se trouve au centre de quatre failles qui se croisent en forme de X», a-t-il expliqué lors de la réunion annuelle de la Société

américaine de géologie, en septembre 2019, à Phoenix (Arizona). Et cette intersection profite des avantages de ces fissures tout en étant préservée des secousses sismiques. «Il aurait été impossible de construire un tel site sur cette montagne si celle-ci n'avait pas déjà été écartelée par ces fentes. Les Incas se sont servis de ces roches fracturées pour consolider et ajuster les murs de la cité», a-t-il ajouté.

Ce réseau de crevasses favorise même la vie en société. Une faille de 107 kilomètres de long permet aux résidents de recueillir les eaux de pluie et les écoulements de la fonte des neiges. Elle fait aussi office de canal d'évacuation en cas de violent orage, évitant ainsi des crues dévastatrices. Les Incas avaient-ils une connaissance approfondie de la tectonique des plaques ? Impossible à savoir. Mais ce peuple andin possédait d'habiles artisans de la pierre, et les relevés de terrain de Rualdo Menegat montrent que les terrasses et bâtiments épousent précisément les lignes des brèches géologiques. En outre, le chercheur brésilien avance que d'autres cités incas, telles Ollantaytambo et Pisac, ont été érigées sur des sections similaires à celles du Machu Picchu.

DANS LES ANDES, DES TOMBEAUX EXPLORÉS PAR DES ROBOTS

En juin 2018, l'Américain John Rich a mis au jour, sur le site de Chavin de Huantar, civilisation pré-inca qui prospéra dans le nord du Pérou de 1200 à 300 avant notre ère, une vaste nécropole souterraine. Une première sur ce site classé au patrimoine mondial où n'avaient été retrouvées, jusqu'ici, que des stèles et des poteries. Craignant de détériorer ces galeries difficilement accessibles, l'archéologue a envoyé trois robots miniatures téléguidés. Les engins sur roues, équipés de caméras, ont exploré trois couloirs longs d'une centaine de mètres avant de repérer des sépultures contenant des ossements humains. Ces derniers ont pu être exhumés en forant le lieu précis où se trouvaient les sépultures. Il s'agit de la plus importante découverte de ces cinquante dernières années.



DANS LE DÉSERT PÉRUUVIEN, LE VISAGE D'UN GÉANT RÉVÉLÉ PAR UN DRONE

Des yeux et une bouche surgissent en plein désert. En novembre 2019, dans la vallée de Nazca, au sud du Pérou, les archéologues de l'université japonaise de Yamagata ont découvert cette représentation d'un visage humain. Une première dans cette région qui abrite, depuis plus de deux mille ans, une centaine de géoglyphes : des symboles formés par des sillons creusés à même le sol. L'œuvre des Nazcas, civilisation pré-inca installée dans cette région aride entre 100 av. J.-C. et 600 de notre ère. Ces lignes représentent de gigantesques figures géométriques et animales (colibri, singe, tortue,...) dont certaines dépassent les 100 mètres de long. Les Japonais ont survolé, à l'aide d'un drone, cette vallée de 450 kilomètres carrés classée au patrimoine mondial. « Ces dessins, visibles du ciel mais pas du sol, ont été repérés par un drone qui volait à seulement quelques mètres au-dessus du sol », raconte l'archéologue Masato Sakai. Résultat, 143 nouvelles silhouettes ont été repérées. Parmi elles, ce visage de 5 mètres de long, coiffé d'une couronne, à moitié enseveli par le sable. Les images ont ensuite été nettoyées par un logiciel. Les chercheurs se penchent maintenant sur la signification de ces représentations.

GEOHISTOIRE

H O R S - S É R I E

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Standard : 01 73 05 45 45.

RÉDACTEUR EN CHEF : Eric Meyer.

SECRÉTARIAT : Dounia Hadri.

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT : Jean-Luc Coatalem.

DIRECTRICE ARTISTIQUE : Delphine Denis.

CHEFS DE SERVICE : Frédéric Granier, Clément Imbert, David Peyrat, Sandrine Trouvelot.

PREMIER SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : François Chauvin.

SERVICE MAQUETTE : Thibaut Deschamps, Béatrice Gaulier, Christelle Martin, chefs de studio ;
Patricia Lavaquerie, première maquettiste.

SERVICE PHOTO : Claire Brault, chef de service, Julie Verdoux, chef de rubrique.

CARTOGRAPHE-GÉOGRAPHE : Emmanuel Vire.

GEO.FR ET RÉSEAUX SOCIAUX :

Claire Frayssinet, responsable éditoriale ; Thibault Cealic, responsable vidéo ; Emeline Férard,
Chloé Gurdjian et Léia Santacroce, rédactrices ; Elodie Montréer, cadreuse-monteuse ; Marianne
Cousseran, social media manager ; Claire Brossillon, community manager.

ONT CONTRIBUÉ À LA RÉALISATION DE CE NUMÉRO :

Pierre Antilogos, David Bornstein, Antoine Bourguilleau, Mélanie Chaluleau, Anne
Daubrée, Christèle Dedeabant, Jean-Baptiste Michel, Marc Ouahnon, Francisque Oeschger,
Jean-François Paillard, Volker Saux, Isabelle Spaak, Mazarine Vertanessian.

FABRICATION : Stéphane Roussiès, Jeanne Mercadante, Mélanie Moitié.

Magazine édité par

PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Editeur : Prisma Media, société par actions simplifiée au capital de 3 000 000 euros,
d'une durée de 99 ans, ayant pour président Rolf Heinz. Son associé unique est :
Société d'Investissements et de Gestion 123 - SIG 123 SAS.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Rolf Heinz.

DIRECTRICE EXÉCUTIVE PÔLE PREMIUM : Gwendoline Michaelis.

DIRECTRICE MARKETING ET BUSINESS DÉVELOPPEMENT : Dorothee Fluckiger.

GLOBAL MARKETING MANAGER : Hélène Coin. **BRAND MANAGER** : Noémie Robyns.

DIRECTRICE DES ÉVÉNEMENTS ET LICENCES : Julie Le Floch-Dordain.

(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

DIRECTEUR EXÉCUTIF PMS : Philipp Schmidt (5188).

DIRECTRICE EXÉCUTIVE ADJOINTE PMS : Virginie Lubot (6448).

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ PMS PREMIUM : Thierry Dauré (6449).

BRAND SOLUTIONS DIRECTOR : Arnaud Maillard (4981).

AUTOMOBILE & LUXE BRAND SOLUTIONS DIRECTOR : Dominique Bellanger (4528).

ÉQUIPE COMMERCIALE : Florence Pirault (6463), Evelyne Allain Tholy (6424), Sylvie Culerrier
Breton (6422), Pauline Garrigues (4944), Charles Rateau (4551).

TRADING MANAGERS : Gwenola Le Creff (4890), Virginie Viot (6562).

PLANNING MANAGERS : Laurence Biez (6492), Sandra Missue (6479).

DIRECTRICE DÉLÉGUÉE CREATIVE ROOM : Viviane Rouvier (5110).

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DATA ROOM : Jérôme de Lempdes (4679).

ASSISTANTE COMMERCIALE : Catherine Pintus (6461).

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ INSIGHT ROOM : Charles Jouvain (5328).

DIRECTRICE DES ÉTUDES ÉDITORIALES : Isabelle Demailly Engelsens (5338).

DIRECTEUR MARKETING CLIENT : Laurent Grolée (6025).

DIRECTRICE DE LA FABRICATION ET DE LA VENTE AU NUMÉRO : Sylvaine Cortada (5465).

DIRECTION DES VENTES : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674).

Impression : Imprimerie Pollina, Z.I. de Chasnais, 85407 Luçon. © Prisma Média 2021. Dépôt légal :
août 2021. ISSN : 1956-7855. Création : mars 1979. Numéro de commission paritaire : 0422 K 89010.
Provenance du papier : France. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : P_{wt} 0,01 kg/to de papier.



AEP
Notre publication
adhère à et s'engage
à suivre ses recommandations en faveur
d'une publication locale et respectueuse du
public. Contact : contact@aep.org ou
ARPP : 11, rue Saint-Florentin, 75008 Paris.

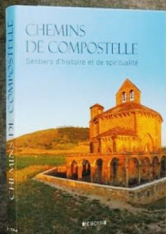
368 pages, 22 x 27 cm



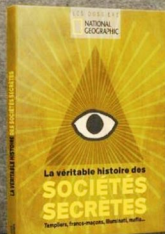
208 pages, 23 x 28 cm



224 pages, 24 x 31 cm



320 pages, 24 x 30 cm



144 pages, 24 x 30 cm

à partir de deux exemplaires achetés
sur prismashop.fr, le livre *Langage
secret des églises et cathédrales*



valeur : 17.99€

@



Je renvoie ce bon de commande dans une enveloppe **À AFFRANCHIR** à :
Prisma Media - 62066 Arras Cedex 9

Titre	Réf.	Qté	Prix	Total
Atlas du monde biblique	13979	*****	24,99€	*****
Jésus, sa vie au regard de l'Histoire	13991	*****	19,99€	*****
Langage secret des lieux sacrés	13084	*****	35,90€	*****
Chemins de Compostelle	13450	*****	35€	*****
Les sociétés secrètes	13804	*****	19,95€	*****
	Participation aux frais d'envoi			4,90 €
	Total			

Mes coordonnées : ☐ Mme ☐ M.

Prénom*

Nom*

Adresse* _____

Ville* _____

Code postal* [] [] [] [] []

E-mail* _____

[illegible]

☐ Par chèque à l'ordre de Prisma Media

Si vous souhaitez régler par carte bancaire ou Paypal, rendez-vous sur boutique.prismashop.fr/religion

POUR TOUTE QUESTION, APPELEZ-NOUS AU : **0 811 23 23 23** Service 0,06 € / min + prix appel

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media

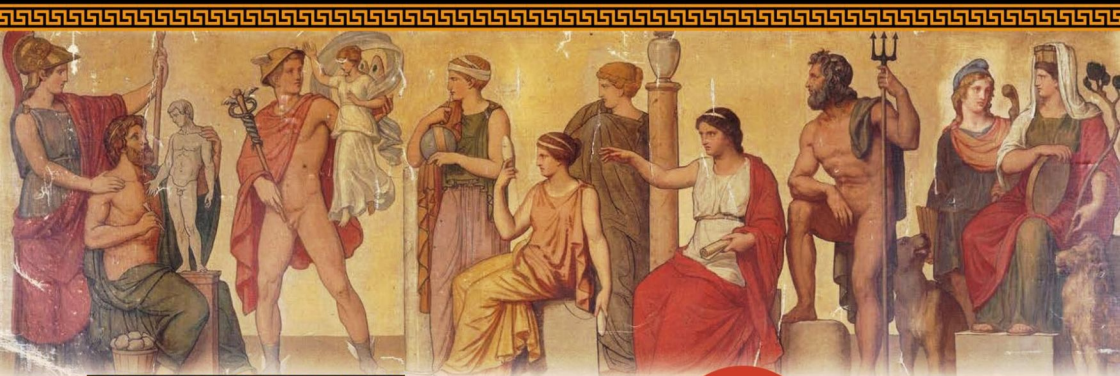
[illegible]

HGH13V



GEOHISTOIRE Le Monde AU CŒUR DE LA MYTHOLOGIE

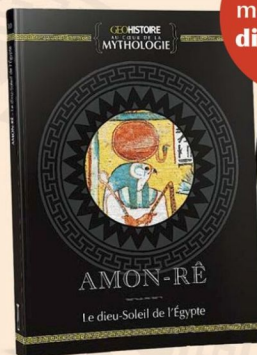
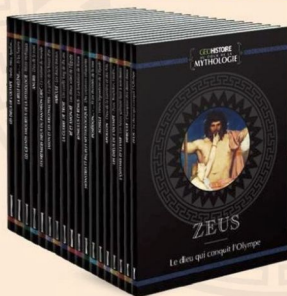
La grande encyclopédie de référence



Une collection
présentée par
Barbara Cassin,
helléniste et philosophe,
membre de l'Académie
française

« Dieux et héros de la mythologie
nous apprennent que la mesure
de l'homme c'est d'être à sa place
et de ne jamais y rester. »

© Edouard Caupeil



Le n°10
maintenant
disponible



Le numéro 10 **AMON-RÊ - Le dieu-Soleil de l'Égypte**

Dans chaque volume, rédigé par des spécialistes, les aventures
mouvmentées des grands personnages de la mythologie expliquées
et illustrées avec plus de 80 documents iconographiques.

Revivez le spectacle fascinant des héros et des dieux !

Pour découvrir un extrait gratuit, rendez-vous sur www.mythologiegeohistoire.fr

Toutes les 2 semaines chez votre marchand de presse